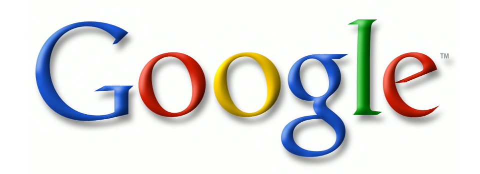
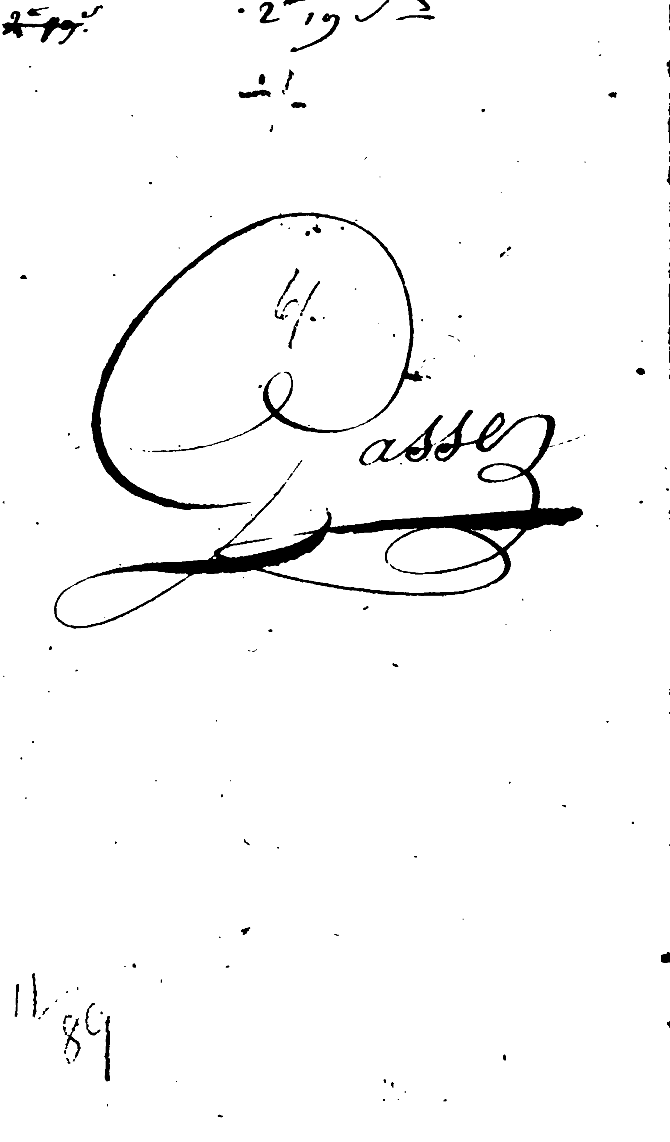


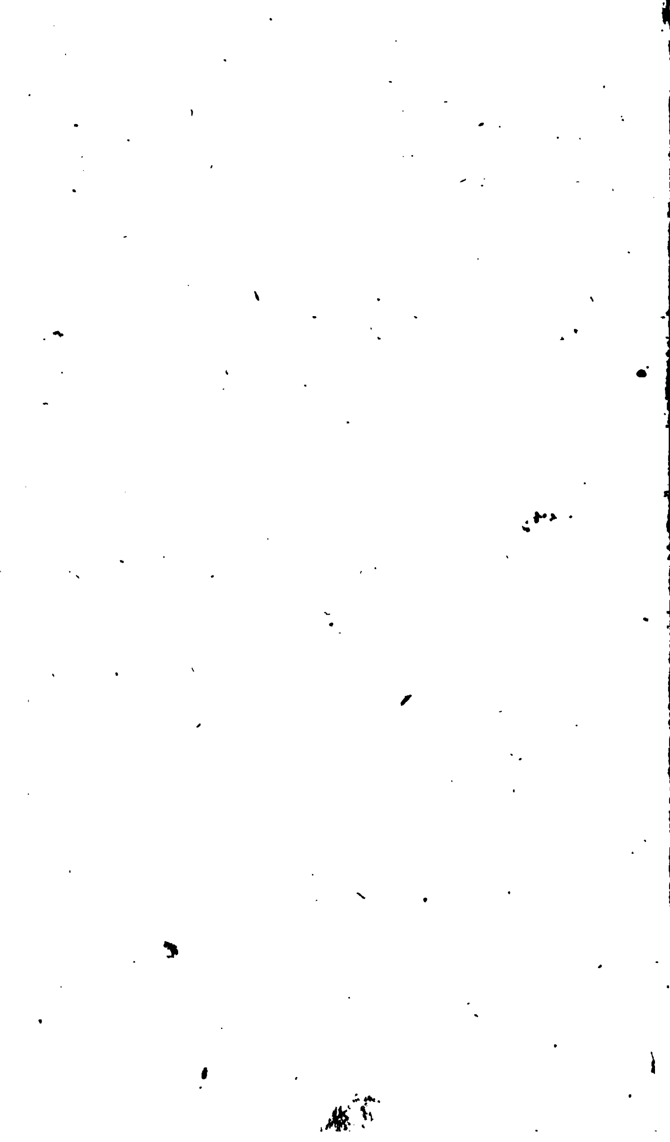



Louis Cezar de
Crémeaux
Marquis Dentragues


Passez

CHALLES (R.)

G. P. Fitzgerald
1858



HISTOIRES FRANÇOISES, GALANTES ET COMIQUES.

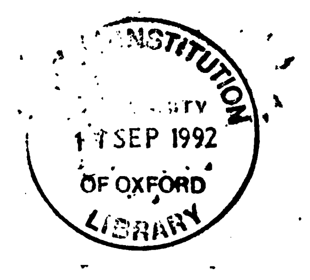
TOME PREMIER.

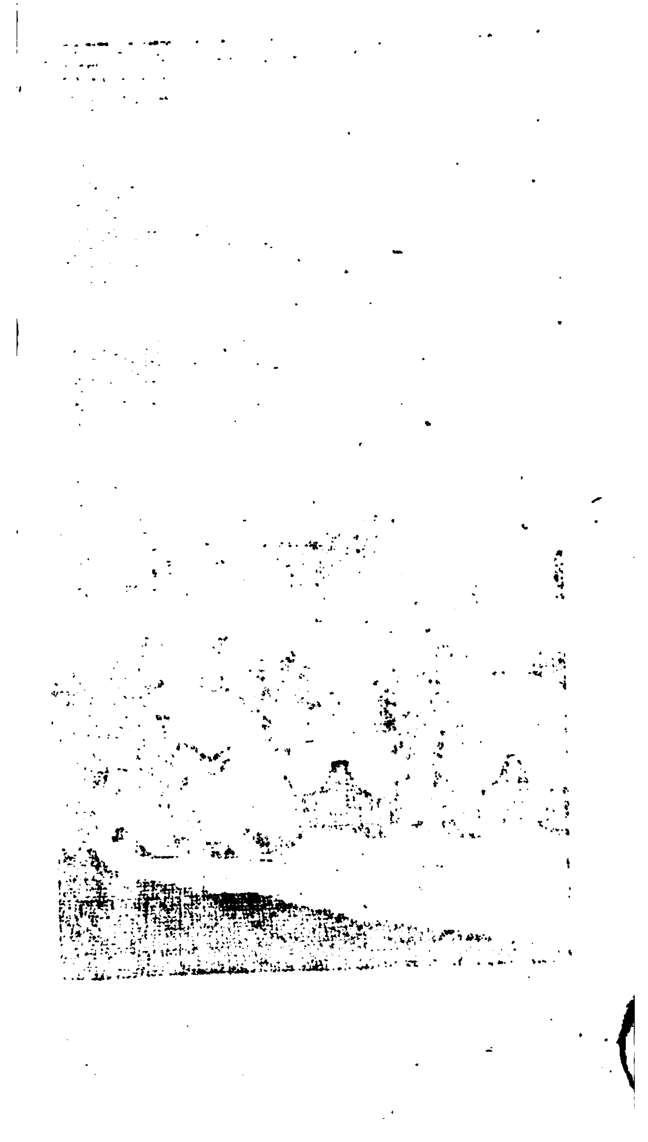


A AMSTERDAM,

Aux dépens d'ESTIENNE ROGER, Marchand Libraire, chez qui l'on trouve un assortiment général de toute sorte de Musique très exactement corrigée.

M. DCC. XVI.


INSTITUTION
11 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY



au Titre



HISTOIRE FRANÇOISE.

LIVRE PREMIER.

LORSQUE la Cour étoit à Fontaine-bleau, le Marquis de Riberville prenoit l'air à Vaux-le-Vicomte, & il eut dans cette belle maiſon des avantures ſi extraordinaires, qu'elles meritent bien d'être écrites. On ſçait aſſez ce que c'eſt que Vaux-le-Vicomte. Avant que le Roi fût Surintendant des Finances, jamais Surintendant n'avoit fait bâtir une ſi ſuperbe maiſon de plaiſir. Un ſoir que le Marquis de Riberville étoit deſcendu dans le jardin pour s'entretenir dans la lecture de quelques vers, il y apperçut une jeune & belle perſonne à qui une femme un peu âgée aidoit à marcher. Elle avoit un port majeſtueux, une gorge admirable & le viſage d'un Ange, & le Marquis n'avoit jamais rien vu de ſi charmant. Quoiqu'il aimât fort la rime, ces ſortes de rencontres étoient toujours plus propres à le réveiller que des ſatires & des ſonnets. Il s'arrêta quelque temps à conſiderer cette belle fille, puis il l'aborda. La vieille femme qui étoit avec elle, dît que c'étoit dommage que les fontaines ne jouaſſent point. Il leur en offrit le divertiſſement, & ce fut une occaſion pour lui de parler. Mais de quelques galanteries qu'il accompagnât ſes

offres, il ne put obliger cette charmante personne à entrer en conversation avec lui : il n'en tira que deux ou trois regards languissans qui lui donnerent de l'amour. Ceci sent l'avanture de consequence, dît-il en lui-même ; mais voyons ce qui en arrivera. Il fit venir le fontainier, & ne laissa point de dire toujours quelque mot en passant à cette belle melancolique, qui n'y répondit que par des soupirs. Mais comme il n'y a rien qui embarrasse tant un homme qui parle bien, que de se trouver avec des gens qui ne veulent point parler, c'étoit un galant fort empêché de sa personne. Ce ne fut toutefois encore rien que cela. Il amena sa belle sur un petit siege de gazon, pour voir à son aise l'effet des fontaines. A peine y fut-elle assise, que tournant la tête, elle se leva avec un grand effroi ; Monsieur, cria-t-elle au Marquis de Riberville, sauvez-moi d'un homme qui me cherche par tout pour m'enlever. A ces mots elle s'enfuit avec une vitesse incroyable. Le Marquis tout étonné, vit effectivement qu'un Gentil-homme assez bien fait couroit aprês elle & tâchoit de lui couper chemin. Mais la vieille femme, voulant arrêter la fugitive, étoit tombée dans le canal où elle se noyoit. Il crut être obligé de la sauver ayant que d'aller aux autres ; & cela fut cause que la belle & le ravisseur eurent beau courir avant qu'il pût les atteindre. Il cria au fontainier & à un laquais qu'ils arrêtassent ce Gentil-

homme, s'il étoit possible; mais il n'étoit plus temps, l'avanturier & l'inconnuë avoient déja gagné la cour du château; quand on y vint il n'y avoit plus personne, & à la sortie du pont-levis on ne vit plus qu'un carosse à six chevaux qui s'éloignoit en grande diligence. Le Marquis entre en colere; on lui enlevoit quelque chose qui lui plaisoit. Il ordonne qu'on lui selle des chevaux, & revient dans le jardin en attendant, pour tirer quelque éclaircissement de la vieille: il ne la trouve plus, elle s'étoit dérobée. Ah! dît-il, elle est complice de l'enlevement! Cela redouble sa furie; il commande qu'on la cherche aux environs & monte à cheval pour aller aprés le carosse. A un quart de lieuë de Vaux, on lui dit que ce carosse avoit tourné par le chemin de Combreux, & ce qui le confirme dans la pensée que c'est celui du ravisseur, il apprend qu'il n'y a dedans qu'une Dame & un Gentil-homme. Il pousse son cheval par la même route. Il fait une lieuë, & malgré la nuit qui tombe tout à coup, il croit enfin avoir trouvé ce qu'il cherche: il lui semble entrevoir le carosse de son homme sur une éminence. Mais il se trompe; il étoit destiné à de frequentes avantures ce soir-là; c'étoit un autre carosse qui étoit arrêté. Il s'en approche: au lieu de sa belle enlevée, il trouve quatre Dames toutes effrayées qui faisoient leurs efforts pour empêcher que deux cavaliers n'assassi-

nassent un Gentil-homme qui étoit avec elles.

Il avoit trop bien commencé sa soirée, pour ne pas faire le heros de roman en cette occasion. A moi ! cria-t'il, assassins, à moi ! & non pas contre un homme seul qui n'a que son épée. Il se lance sur ces deux cavaliers comme un Orondate, les met en fuite, délivre le Gentil-homme de peril, & les Dames de peur. Elles étoient de sa connoissance, & le Gentil-homme aussi ; c'étoit son meilleur ami le Chevalier de Montal. Les quatre Dames étoient Mademoiselle de Barbesieux, Madame de Mulionne femme d'un Conseiller de là Cour, Mademoiselle de Velzers Hollandoise, & Mademoiselle de Kermas Bretonne. Elles alloient voir la maison de feu Monsieur le Prevost Conseiller au Parlement qui étoit à vendre, & où Madame de Mulionne devoit les régaler. On rend mille graces au Marquis de son secours, & on lui demande par quel bonheur il s'est rencontré là si à propos. Il conte son aventure & demande des nouvelles du carosse qui alloit à Combreux ; mais on se mocque de lui : on lui dit qu'il fait une histoire à plaisir ; autre embaras & autre confusion pour ce pauvre aventurier. Je sois damné, dît-il, si ce que je vous raconte n'est vrai. Tu te mocques de nous, Marquis, lui répond Montal, on feroit bien son rendez-vous d'un jardin comme celui de Vaux, pour enlever une femme en plein

jour, & encore de la maniere que tu le viens de dire : cela ne peut seulement tomber dans l'esprit d'une personne qui a de la raison. Mais mon Dieu ! ajouta Mademoiselle de Basresieux, qui connoissoit l'humeur galante du Marquis ; ne sçavez-vous pas que Mademoiselle de Sencelles ne demeure pas loin d'ici ? Et sans obliger Monsieur de Riberville à nous dire où il va, ne devrions-nous pas nous contenter de le deviner, pour n'être pas ingrates du service qu'il nous vient de rendre ? Raillez tant que vous voudrez, Mademoiselle, reprit le Marquis ; mais je meure si je ne suivois ce carrosse, pour la raison que je vous ai dite. Si cela est, répondit Madame de Mulionne, vous n'avez qu'à retourner sur vos pas ; car c'est celui de M. de Combreux qui s'en va chez lui avec Madame sa femme, & nous leur avons dit adieu en passant. Le Marquis retourna sur cette parole, fit escorte à la compagnie, & aprês quelques entretiens assez gais, le carosse arriva où l'on devoit aller coucher. De là aprês beaucoup de complimens & de promesses reciproques de se visiter, le Marquis reprit le chemin de Vaux.

Ses gens lui dirent à son retour que la vieille étoit revenue dans le jardin avec un laquais de livrée feuille-morte, & qu'elle avoit prié le concierge, en cas qu'on eût des nouvelles de la Demoiselle, d'en faire au plutôt donner avis à Madame sa tante qui étoit à une petite

lieue de Vaux-le-Vicomte. Ils ajoutèrent que cette vieille les avoit priez de ne point faire d'insulte au ravisseur, si par hazard il tomboit entre leurs mains, & qu'il avoit eu ordre de cette tante de faire ce qu'il avoit fait. Ce n'étoit pas pour éclaircir le pauvre Marquis. Il pesta contre le Concierge de ce qu'il n'avoit pas arrêté cette vieille, & il se coucha peu aprés avec un tel chagrin, qu'il n'en dormit pas de toute la nuit. Il étoit au desespoir quand il vouloit chercher quelque lumiere parmi toutes ces obscuritez, & il ne repassoit pas une seule fois dans son imagination la beauté de son inconnue, ni ne pouvoit songer aux regards qu'il en avoit reçus, & à cette aimable melancolie avec laquelle elle avoit touché son cœur, qu'il ne fût inconsolable de n'avoir pu empêcher son enlevement. Il s'assoupit toutesfois vers le point du jour avec assez d'apparence de dormir enfin quelques heures; mais il n'y avoit pas long-temps qu'il sommeilloit, quand il crut entendre cette belle soupirer à l'entour de son lit. Il se réveilla en sursaut, & ouvrit promtement ses rideaux pour s'éclaircir, mais il ne vit rien paroître. Il accusa la force de son imagination de cette tromperie, & tâcha de se rendormir; mais les mêmes soupirs recommencerent & le mirent dans un trouble inconcevable. Il appella son valet de chambre. Regardez exactement par tout, lui dît-il, s'il n'y a-

personne caché ici; mais la recherche qu'on en fit fut inutile, & ne servit qu'à augmenter sa confusion. Il fut agité de mille differentes pensées, & son extravagance alla si loin, qu'il crut que cette fille avoit pu mourir par quelque accident, & que son esprit le venoit remercier de la bonne volonté qu'il avoit eue de la secourir. Enfin ces soupirs ayant recommencé pour la troisiéme fois, au grand étonnement de son valet de chambre, qui dit que la voix sembloit venir de dessous le lit, où toutefois il n'avoit rien vu; le Marquis s'éfraya, & ne put demeurer couché davantage. Il se fit donner sa robbe de chambre, & ayant levé la tapisserie pour entrer dans son cabinet, il fut supris d'en trouver la porte ouverte; il se souvint toutefois qu'il avoit oublié de la fermer. Le grand jour commençoit d'y paroître; il y croyoit dissiper ses pensées lugubres dans la lecture de quelque livre; mais pour troisiéme aventure, il n'y eut point fait le premier pas, qu'il y vit cette belle fille qui dormoit sur un lit de repos. Elle étoit couchée d'une maniere si avantageuse pour sa beauté & dans un jour si favorable, qu'il sembloit que son visage répandît des rayons de lumiere. Le soleil levant qui entroit par une fenêtre ouverte, produisoit ce merveilleux effet, & en faisoit autant sur son beau sein à demi découvert. Le Marquis en étoit tout hors de lui-même, tant par la sur-

prise de cette rencontre, que par l'amour qui l'embrasa de nouveau à cette veüe. Il eut besoin de toute sa sagesse pour retenir l'impetuosité de ses premiers transports. Il se contenta neanmoins de s'approcher de cette belle dormeuse, & de lui dérober quelques baisers, tandis qu'elle dormoit assez fort pour ne s'en pas scandaliser. Il y demeura à genoux quelque temps à la contempler, puis pour ne la point éfaroucher en l'éveillant avant que d'être habillé, il revint dans sa chambre, où il se mit en état de la revoir avec plus de bienseance. A peine eut-il achevé de s'habiller, qu'elle s'éveilla d'elle-même. Il y courut, & lui témoigna la joye qu'il avoit de ce qu'elle n'étoit point enlevée; & lui ayant demandé par quelle avanture elle étoit là, il lui baisa mille fois les mains, sans qu'elle se donnât la peine de le repousser. Elle lui répondit avec sa melancolie ordinaire, que comme elle étoit poursuivie de prés, son bonheur lui avoit fait trouver une porte ouverte à un coin du château: qu'elle s'étoit jettée dedans, pendant que son ravisseur ne pouvoit s'en appercevoir; & qu'ayant trouvé ce cabinet entr'ouvert sous la tapisserie, elle y avoit cherché un azile, ne croyant pas que son ennemi eût la hardiesse de l'y poursuivre. Elle ajouta beaucoup d'excuses de la liberté qu'elle en avoit prise, à quoi le Marquis tout brûlant d'amour, ne répondit qu'en se jettant à ses genoux,

parcequ'elle étoit encore assise sur le bord du lit, & lui serrant tendrement la main entre les siennes; Madame, lui dît-il d'un air tout passionné, ce n'est pas la seule liberté que vous avez prise dans la maison de Vaux, & dont on vous excuse bien volontiers. Il lui conta ensuite toutes les aventures qu'il avoit eues en la voulant secourir, & la conjura trés-instamment de lui nommer son ennemi, afin qu'il en prît vengeance. Mais cette belle lui jettant encore un de ces regards languissans qui l'avoient déja rendu amoureux; Seigneur, lui répondit-elle, j'ai pour ennemi le plus honnête homme des Romains, mais je ne lui veux pas de mal: il suffit que je puisse éviter sa presence. Le Marquis jugeant au mot de Seigneur dont elle usoit qu'elle pouvoit être étrangere, & se confirmant dans cette pensée, parcequ'on attendoit à la Cour quelques Italiens, & qu'elle n'avoit pas l'accent trop françois, se tint dans un plus grand respect qu'auparavant. Il la supplia de lui vouloir du moins donner quelque connoissance de sa condition, & lui promit de la conduire en tel lieu de sureté qu'elle desireroit. La belle y répondit de cette sorte.

Apprenez, genereux étranger, que je suis la fille de ce courageux Clelius, qui fut contraint de se retirer à Carthage pour éviter la fureur du dernier des Tarquins, & qui à son retour contribua

beaucoup à mettre Rome en liberté. Mon nom est Clelie, & mes actions sont si connuës, qu'il faut être des pays les plus reculez, pour les ignorer. Le Marquis comme tombé des nuës à cette extravagance, reconnut aussi-tôt la nature de la maladie qu'elle avoit. Jamais homme ne fut si surpris que lui, lorsqu'il fit reflexion sur toutes les peines qu'il s'étoit données pour une visionaire; & il ne pouvoit se pardonner les soucis, les craintes & les esperances qu'il avoit prises si serieusement dans une avanture si ridicule. Toutefois s'étant un peu remis, & voyant que cela n'ôtoit rien de la beauté de cette fille qui lui avoit tant plu, il se consola, & se résolut d'avoir le plaisir de lui entendre faire son histoire jusqu'au bout. Il la remit en train de conter, & elle n'oublia rien de toutes les intrigues ingenieuses qu'on lit dans l'histoire d'Aronce & de Clelie, qui font partie du roman de ce même nom. Elle commença par l'embarquement de Clelius pour passer en Afrique; conta son naufrage & la maniere dont il avoit sauvé le jeune Aronce. L'amour qu'Aronce prit pour elle & par quelle avanture Horace devint son rival; le retour de Clelius à Rome aprés la fuite des Tarquins; comme Horace y fut choisi pour l'époux de Clelie, & Aronce reconnu depuis pour le fils du Roi Porsenna, ce qui fit que Clelius le préfera à Horace. Et enfin comment le

jour qu'elle devoit épouser cet illustre Aronce, il arriva cet épouventable tremblement de terre qui donna occasion à Horace de l'enlever à son rival : n'oubliant rien, comme j'ai dit, de tout ce qui suivit cet enlevement jusques à la rencontre du Prince de Numidie qui la voulut arracher à ce ravisseur. Elle remercia même en cet endroit le Marquis de Riberville qu'elle prit pour ce Prince, & érigea tout d'un temps, le canal de Vaux en ce lac de Perouse sur lequel le Prince de Numidie avoit combattu Horace.

Le Marquis reconnut encore à cette Principauté qu'elle lui donna, qu'en s'échauffant à parler de ses chimeres, elle les augmentoit insensiblement; & le plaisir qu'il prenoit à l'entendre, ne l'empêchant pas d'avoir de la compassion d'une si pitoyable maladie, il crut qu'il falloit la laisser un peu reposer, pour voir si dans quelques bons intervalles, elle ne nommeroit pas d'autres parens que Clelius, à qui on pût donner avis qu'elle étoit à Vaux. Pour cet effet, il la mit entre les mains de la concierge, à qui il la recommanda. Cette concierge la fit mettre au lit, & donna ordre qu'elle fut servie par quelques femmes. Cependant on vint avertir le Marquis, qu'un Gentil-homme demandoit à lui parler, & c'étoit le même que cette belle visionnaire avoit pris pour un ravisseur le jour d'auparavant. L'impatience de sçavoir

le nom & la qualité de cette pauvre fille, le fit aller au devant de ce Gentilhomme pour lui demander si c'étoit elle qu'il cherchoit. Ce Gentilhomme lui répondit qu'il n'y avoit point de lieux où il n'eut été aux environs pour en apprendre des nouvelles : mais inutilement. Le Marquis lui conta comment elle s'étoit retrouvée dans le château. Il n'est donc plus besoin, lui repartit ce Gentilhomme, que je vous instruise de son malheur ; il vous a été bien aisé de le connoître, puisque vous l'avez fait parler. Tout ce que je vous puis dire, Monsieur, c'est qu'elle appartient à des personnes de qualité, qui sont inconsolables de la voir en cet état. Il est assurément pitoyable, repliqua le Marquis, & ma surprise a été extraordinaire, quand elle m'a dit qu'elle s'appelloit Clelie. Un moment aprés le Marquis reconnut ce Gentilhomme pour être de la Maison du Roy, & ce dernier lui donna une pleine connoissance de son nom & de sa famille, qui étoit une des plus considerables de l'Agenois. Il lui dit que Madame la Marquise de Sarbedat sa mere étoit tutrice de cette malheureuse Demoiselle, & que depuis peu ils étoient venus demeurer fort prés de là, chez une parente, pour être moins éloignez de la Cour où ils avoient souvent des affaires, & pour amener quelquefois la malade se divertir à la belle maison de Vaux, comme ils avoient fait le jour

précedent. Mais, interrompit le Marquis, est-ce qu'il n'y a point de remede à cette maladie; & que cette pauvre Demoiselle est toujours dans cette prodigieuse alienation d'esprit? Nous l'en croyions presque guerie, répondit le Gentilhomme, & on ne l'avoit amenée ici se promener, que parce qu'il y avoit plus de dix jours, qu'elle n'avoit été malade. Je l'ai fait mettre au lit, repliqua le Marquis, & des femmes qui sont ici en ont soin, pour voir si son accés ne diminuera pas. Monsieur, dit ce Gentilhomme, de la maniere que vous m'avez conté les choses, il doit être passé; car il ne lui dure jamais plus de dix ou douze heures; aprés quoi c'en est fait pour deux jours, sans qu'il paroisse la moindre alteration dans son esprit. Elle est raisonnable comme un autre, elle chante divinement & a beaucoup de charmes dans la conversation: si ce n'est que de temps en temps on la voit tomber dans je ne sçai quelle mélancolie, qui comme je croi, ne vient que de la reflexion qu'elle fait sur son malheur; car elle le reconnoît trés-bien, & c'est ce qui est de plus fâcheux pour elle, & de plus particulier à sa maladie. Peut-être que si on ne lui parloit jamais de Rome ni de Romains, il seroit plus aisé de la guerir. Nous avons, remarqué que son accés la prend bien plûtôt en ce temps-là qu'en un autre; mais on ne peut point la tenir enfermée, cela augmente sa tristesse &

irrite ſa maladie. D'autre côté il ſeroit fâcheux d'avertir tout le monde avec qui elle ſe trouve, des viſions qu'elle a ſur ce point là. Je ne demande plus, dit le Marquis, d'un air un peu étonné, ce qui cauſa hier ſon deſordre. Il me ſouvient que parmi toutes les fleurettes que je lui dis, je comparai la majeſté de ſa taille, & même la beauté de ſon viſage à celle de je ne ſçai quelle Romaine qui lui reſſemble, & qui eſt peinte dans ce château; c'eſt moi ſans doute qui ay tout gâté. Oui, dit le Gentilhomme, & j'ai achevé de tout perdre par ma préſence. Vous lui avez donné lieu, reprit le Marquis, de vous prendre pour Horace en courant aprés elle, & c'eſt peut-être que vous êtes le rival de quelqu'un qu'elle aime. Helas! Monſieur, repliqua le Gentilhomme, il n'eſt que trop vrai, je l'ai autrefois bien aimée & je ne m'en deffens encore qu'avec peine; mais quand vous vîtes que je tâchois de lui couper chemin, c'étoit ſeulement de peur qu'elle ne ſe bleſsât en courant, je m'imaginai bien que ſon accés lui avoit repris. Cependant je ne laiſſe pas de vous remercier de la peine que vous vous êtes donnée en cette occaſion; car on me dit hier, que vous êtiez monté à cheval avec une intention fort genereuſe. Vraiment, lui repartit le Marquis en riant, vous m'aviez mis dans une furieuſe colere, & j'avois pris une étrange reſolution contre vous; ſi je vous euſſe rencontré

contré, nous nous ſerions battus à qui auroit eu la Dame. Il lui conta enſuite la ſeconde avanture qu'il avoit eue du Chevalier de Montal qu'on vouloit aſſaſſiner; & le Gentilhomme lui dit, qu'il étoit moins fâché que l'accés eût reprit à Clelie, puiſque cela étoit cauſe qu'un auſſi galant homme que Montal, n'avoit point été aſſaſſiné. Mais, Monſieur, pourſuivit le Marquis, encore faut-il que je ſçache, ſi vous le trouvez bon, comment cette maladie eſt venue à cette pauvre Demoiſelle, car où auroit-elle été prendre cette manie, de croire que Clelius eſt ſon pere; qu'il s'eſt retiré à Carthage; qu'il a ſauvé Aronce; & qu'un tremblement de terre eſt arrivé le jour qu'elle devoit épouſer cet Aronce, s'il n'y avoit quelque conformité de ſes avantures avec celles de Clelie? Il faudroit vous dire toute l'hiſtoire, répondit le Gentilhomme, pour vous donner la ſatisfaction que vous ſouhaitez; mais je laiſſerois trop languir ceux qui attendent impatiemment des nouvelles. He! Monſieur, reprit le Marquis, nous n'avons qu'à leur envoyer un de mes gens, il les inſtruira de tout; & même, ſi vous m'en croyez, vous ferez venir la gouvernante ici, il ne tiendra qu'à elle d'y demeurer avec ſa malade, autant qu'il lui plaira. Je vous prie donc, dit le Gentilhomme, de me faire donner du papier & de l'encre pour écrire un mot à cette femme, parce qu'à moins de cela, peut-

être feroit-elle difficulté d'y venir. Oui, dit le Marquis ; car je la crois un peu capricieuse. Elle s'enfuit hier du jardin, comme si elle eut été coupable, au lieu d'y attendre mon tetour. Ce fut pour n'être pas obligée à vous rendre conte d'une si étrange maladie, dit le Gentilhomme, la bonne femme n'aime pas à publier les deffauts de notre famille. Le billet se fit ; & on l'envoya à la gouvernante qui demeuroit à une petite lieue de là, avec la tante de la malade. Ils entrerent ensuite tous deux dans le jardin ; & aprés y avoir fait choix d'un lieu commode pour s'asseoir, le Gentilhomme commença ainsi l'histoire de cette belle malade.

Histoire de Mademoiselle Juliette d'Arviane.

Vous avez peut-être oui parler quelquefois de Messieurs d'Arviane. Ils sont d'une des plus nobles familles de Gascogne. Le dernier Comte de ce nom, qui n'est mort que depuis le mariage du Roi, étoit le pere de cette belle fille. Mais afin que vous puissiez mieux connoître les causes des applications de ses avantures à celle de Clelie, il faut que je prenne d'un peu plus haut l'histoire du pere de mon Heroïne. Je l'appelle ainsi, continua-t-il en souriant, puisqu'elle me fait faire auprés de vous le personnage d'un écuyer de roman. Le Comte d'Arviane avoit armé en 1644. un grand

vaiſſeau & un petit pour aller faire des courſes avec le Chevalier d'Arviane ſon frere. Comme il vint à ſortir de l'emboucheure de la Garonne, il arriva tout à propos pour être témoin du naufrage d'un navire étranger, qui ſe briſa aux environs de la tour de Cordouan, & dont on ne pût ſauver qu'un petit enfant dans ſon berceau qui s'étoit accroché au rocher. Le reſte fut pouſſé en pleine mer par un vent de terre, & perit ſans qu'on pût deviner à qui appartenoit le vaiſſeau. Le Comte fit prendre ce pauvre petit garçon, le recommanda à la femme d'un matelot; & trois mois aprés étant revenu de ſes courſes, & voyant que perſonne ne l'avoit reclamé, il le fit apporter à Madame la Comteſſe d'Arviane ſa femme, qui n'en ayant pas encore eu depuis quatre ans de mariage, ſe divertit à le faire élever. Voilà Clelius tout fait, interrompit le Marquis, & elle a raiſon dans la comparaiſon, ſi elle ne l'a pas dans l'application. Deux ans aprés, pourſuivit le Gentilhomme, Madame d'Arviane accoucha d'une fille qui fut nommée Juliette: la fille & le garçon furent élevez enſemble juſqu'à la guerre de Bordeaux; & (il n'y a pas de roman dans ce que je vai vous dire) on ne pouvoit rien voir de plus accompli que ces deux enfans.

Durant cette guerre un des revoltez croyant gagner mon pere, en lui procurant de grands avantages, lui propoſa

mon mariage avec Juliette, laquelle, quoiqu'elle n'eut encore que cinq ou six ans, me fut neanmoins accordée. On avoit conçu de moi de bonnes esperances; j'avois du bien; j'étois parent; le Chevalier d'Arviane étoit mort; on croyoit qu'il y auroit moyen de remettre la maison d'Arviane en son éclat, en me donnant cette fille avec trente mil livres de rente; car Madame sa mere ayant une incommodité qui l'empêchoit d'avoir jamais d'autres enfans, je devois prendre le nom & les armes de la maison, mais la guerre eut une issue toute contraire à celle qu'on esperoit. Tous ces beaux desseins s'évanoüirent par la fuite du Comte. Il fut obligé de se refugier en Angleterre, jusqu'à ce qu'il pût justifier son innocence. Ses biens furent confisquez en même-temps; Juliette y fut emmenée avec le jeune étranger, qui eut tout le loisir d'y gagner ses inclinations à mesure qu'ils avancerent en âge. Enfin, que vous dirai-je? Ils vinrent tous deux à s'aimer tout de bon. Le Comte d'Arviane qui s'en apperçut, ne voulut pas laisser enraciner cette amour. Quelque vertu qu'il vît reluire dans cet Aronce, sa naissance ne répondoit peut-être pas à celle de sa fille; & il n'avoit pas de bien. Le Comte prit donc resolution de les separer, & ce jeune garçon n'eut pas plûtôt atteint l'âge de quinze ans, qu'il l'envoya hors de Londres dans une des plus celebres Academies du

Royaume pour y faire ses exercices.

Cependant la beauté de Juliete commença à faire du bruit à la Cour du Protecteur. Elle fut recherchée de plusieurs grands Seigneurs Anglois. Comme entre un grand nombre de soupirans, il y en a toujours qui s'attachent plus que les autres, le fils d'un Milord en devint passionément amoureux, & cet amour vint à la connoissance de tout le monde. Juliette neanmoins n'y répondoit pas, & bien au contraire, elle écrivit son déplaisir à son jeune amant, lequel entrant dans un desespoir furieux de ce que le Comte d'Arviane approuvoit les soins de son rival, s'en revint secretement à Londres, fit une querelle au fils du Milord, le blessa dangereusement, & il fut arrêté en même-temps. Le blessé étant un homme de grande qualité, on crut le jeune étranger perdu. Le Comte d'Arviane même fut obligé de l'abandonner par politique; mais voici encore un sujet d'application pour notre Clelie. Un des Seigneurs du Parlement nommé le Marquis de Vingster, sçachant comment ce jeune homme avoit été recueilli du naufrage; & ayant pris garde au jour & à l'année que ce naufrage étoit arrivé, & remarquant outre cela des traits qui le toucherent dans le visage du criminel, il entra en quelque soupçon que ce ne fut le fils de son frere, dont il avoit toujours cru que le vaisseau s'étoit perdu la même année en fuyant d'Angleterre au

commencement des troubles. Enfin ce Seigneur ménagea si bien quelques séances de la Chambre, qu'il eut le temps de s'éclaircir. L'étranger fut reconnu pour le fils de Milord Vingster, & son oncle obtint sa grace. Je ne vous parle point de la joye de la pauvre Juliette. Ce fut une Clelie qui avoit vû reconnoître son Aronce pour le fils du Roi Porsenna. Sa joye fut telle, que n'ayant pû la cacher à toute l'Angleterre, le blessé en mourut de déplaisir plûtôt que de ses blessures.

Cependant la faveur du Marquis de Vingster oncle de notre Aronce, étant fort grande auprés de Cromwel, le Comte d'Arviane tâcha de faire sa paix par son moyen, avec Monsieur le Cardinal Mazarin, & rentra dans ses biens. Il revint en Gascogne. Le jeune Vingster y revint aussi avec sa chere Juliette. C'étoit alors une fille de quatorze ans, la plus charmante du monde. On vint ensuite à Paris, où on lut la Clelie. Monsieur de Scuderi, dit-elle cent fois en la lisant, a prédit dans ce roman les avantures que je devois avoir. Elle ne pouvoit cesser d'admirer ce rapport surprenant de celles de Clelie avec les siennes: Elle les lût jour & nuit deux ans durant, pendant lesquels Vingster ne la laissa point manquer d'autres divertissemens. Il n'y avoit pas de Fêtes magnifiques qu'il ne donnât à sa belle maîtresse. Non pas qu'il ait demeuré ces deux années danscette oisiveté

amoureuſe, car il commandoit les troupes auxiliaires d'Angleterre; mais quand il pouvoit dérober quelque temps à la guerre, il venoit en poſte le donner à ſon amour, Enfin, on vint à parler de paix entre les deux Couronnes. L'oncle du jeune Vingſter, & le Comte d'Arviane jugeant les partis ſortables, ſe reſolurent de marier Juliette avec ſon amant. On retourna en Gaſcogne pour faire les nôces: Voici une étrange ſimpathie avec le Roman de Clelie. Le jour même qu'on les devoit marier, il arrive à Bordeaux un furieux tremblement de terre. Les flâmes & les cendres n'en ſortoient point comme à Capoue; mais une eſpece de rocher en ſortit de la terre ſur le rivage de la Garonne. Quelques perſonnes en furent englouties ſur les grands chemins. Pluſieurs maiſons en furent abbatues; & afin que l'avanture de cette Demoiſelle reſſemblât de tout point à celle de la Romaine, ma jalouſie m'avoit conduit juſtement à l'heure de ce déſordre vers la maiſon de campagne où ces noces ſe devoient faire, pour tâcher d'enlever Juliette. J'y arrivai aſſez à temps pour l'emporter entre mes bras, comme cette maiſon même s'alloit écrouler. Voilà, Monſieur, toute l'hiſtoire de Mademoiſelle d'Arviane, & ce qui donna commencement à ſa maladie. Je me ſervis du prétexte du tremblement pour me purger du rapt dont on m'accuſa; mais elle qui en ſçavoit la verité en conçut un

tel déplaisir, que la fiévre chaude s'y mêlant, elle lui causa une alienation d'esprit, & peu à peu l'imagination d'être Clelie lui en est venue. Monsieur, dît le Marquis, vous m'avez conté quelque chose d'admirable; mais que devint le jeune Vingster aprés que vous eûtes enlevé sa maîtresse! Le Comte d'Arviane, & lui, répondit le Gentilhomme, firent forces poursuites contre moi. L'un par les voyes de la Justice: il m'accusoit de lui avoir donné quelque breuvage. L'autre par les appels qu'il me fit faire: je me battis deux fois contre lui. Mais enfin n'y ayant point d'esperance à la guerison de Juliette, son oncle le rappella en Angleterre. Depuis ce temps-là Monsieur & Madame d'Arviane sont morts. Ma mere étant la plus procheparente de lamalade, elle fut chargée de sa tutelle: & il y a prés de six ans que cette pauvre fille est affligée sans pouvoir guerir. Il n'y a pas de divertissemens qu'on ne lui ait donnez. Ma mere l'a menée à Paris il y a six mois. On l'a fait voir à tous les medecins qui n'ont pû y trouver de remede. Ni le changement d'air, ni la solitude, ni les compagnies, rien ne lui ôte cette imagination. Parlez-lui de Romains, ou qu'elle voye quelque objet qui lui rappelle ses fantaisies, elle retombe dans l'extravagance. Vous en eûtes hier une assez grande preuve, quand vous lui donniez le divertissement des cascades.

Aprés avoir ainsi fini son histoire, il

se leva & témoigna de vouloir prendre congé du Marquis, parce qu'il étoit de garde à Fontainebleau ce jour-là. Ce dernier promit d'avoir grand soin de la malade, & le Gentilhomme monta à cheval, & prit le chemin de la Cour.

A peine fut-il parti, que le Marquis étant encore dans la cour du château, ouit arriver un carosse à la porte. Il en vit peu aprés descendre le Chevalier de Montal & les Dames qui lui avoient promis le soir précedent de le visiter, & il courut promptement les recevoir. D'abord Mademoiselle de Barbesieux prit la parole pour toutes les autres, & lui dît, qu'elles venoient sçavoir si la belle enlevée ne l'avoit point empêché de dormir. Voyez, Mesdames, répondit-il, en leur montrant le parent de cette fille, qui ne faisoit que de monter à cheval; Voilà encore le ravisseur qui sort d'ici, & nous sommes maintenant lui & moi, les meilleurs amis du monde. Quoi? Monsieur, interrompit Madame de Mulionne, vous en avez eu effectivement des nouvelles? Et trés-plaisantes, Madame, répondit le Marquis. Cette infortunée est ici couchée entre deux draps. Ho ho! dit Montal, tu és bienheureux. La belle a-t-elle la peau douce? Oh! taisez-vous, s'il vous plaît, Monsieur, lui dit Mademoiselle de Barbesieux; vous voilà dejà prêt à dire des folies à votre ordinaire. On entra ensuite jusques dans le jardin, où la com-

pagnie voulut faire un tour de promenade avant quede monter aux appartemens, & le Marquis étant presſé de dire ce qu'il avoit appris de ſa belle mélancolique, il en fit l'hiſtoire à ces Dames, telle qu'on venoit de la lui conter. He bien, dît Mademoiſelle de Barbeſieux, aprés qu'il eut fini, j'avoüerai à cette heure que je ſoupçonnois hier le Marquis de nous avoir fait une menterie, & que je ne croyois nullement qu'il courût aprés une telle avanture. Et moi auſſi, ajouta Madame de Mulione, je m'imaginai que la confuſion de nous avoir rencontrées lorſqu'il n'en avoit pas d'envie, lui avoit fait trouver ſur le champ ce qu'il nous conta; car en effet il y avoit ſi peu de vrai-ſemblance, qu'à moins de ce que je viens d'entendre, je ne l'euſſe jamais cru, & je ſoupçonnois comme vous un autre myſtere dans ſon voyage. Vous me faites trop d'honneur, Meſdames, dit le Marquis, & je vous ſuis vraiment fort obligé de ces bons ſentimens. Nous ne parlons pas ſans raiſon, lui repartit Madame deMulione, & je prens à témoin Mademoiſelle Velzers & Mademoiſelle de Kermas, ſi on ne nous apprit pas l'autre jour, des choſes qui ont dû nous donner ce ſoupçon de vous. Il eſt vrai, dit Mademoiſelle Velzers; mais laiſſons-là Monſieur le Marquis, Madame, ſi vous m'en croyez, & ſongeons à faire acquitter le Chevalier d'une hiſtoire qu'il nous promit hier. Ah! vous avez

raiſon, répondit Mademoiſelle de Barbeſieux, il nous a dit que l'attentat qu'on fit hier ſur ſa perſonne, étoit la ſuite d'une intrigue d'amour ; il faut qu'il nous la conte. Je le veux bien, répondit le Chevalier, & l'hiſtoire n'en ſera pas moins plaiſante que celle de la Clelie Gaſconne. A ces mots on ſe teut, & il commença ainſi.

Hiſtoire du Chevalier de Montal & de Madame de Laumer.

Si Monſieur le Marquis a eu bien de la peine pour une viſionnaire, une viſionnaire auſſi a été cauſe que je penſai hier être aſſaſſiné. Il y a une certaine Dame qui a un château ſur le chemin de Marſal, laquelle ſe pique d'être la plus belle femme de Loraine, & d'avoir auſſi le plus bel eſprit du monde. Pour de la beauté elle en a ſans doute; & une preuve de cela, Meſdames, c'eſt que j'en ai été amoureux, & que je n'ai pas le goût ſi méchant que d'aimer une laide. Mais vous ne ferez pas de ſon eſprit le même jugement qu'elle.

Lors donc que le Roi fit le voyage de Marſal, un des plus beaux Princes, non ſeulement de notre Cour, mais de l'Europe; & vous voudrez bien, Meſdames, que je vous taiſe ſon nom & ſon rang. Si je vous l'avois nommé, un ſecret que j'ai gardé long-temps, iroit dès demain juſques à ſes oreilles, & c'eſt ce que je ne juge point encore à propos.

L'impertinent historien ! dît Mademoiselle Velzers, qui en trois paroles qu'il a dites, n'a pû s'empêcher de se donner de la vanité & de nous faire injure. Ce n'est pas vous faire une injure, lui répondit-il, que de se défier de vos langues. Jamais femme n'a pû garder un secret un demi jour. Et pensez-vous, ajouta-t-il en la regardant plaisamment, que sans cela j'eusse attendu jusqu'aujourd'hui à vous faire sçavoir que je vous aime ? Ha ! voila une jolie maniere de se declarer, dît Madame de Mulionne à la belle Hollandoise, & je ne sçai pas comment vous recevrez cela ; mais il ne doit point y avoir de fierté pour un aveu fait de cette sorte. La Demoiselle, repartit Montal, n'en rougit pas moins de colere ; mais c'est à cause qu'il n'y a rien de si vrai que ce que j'ai dit. Mon Dieu ! interrompit Mademoiselle de Barbesieux, on ne met point en doute que vous n'ayez dit vrai en disant que vous l'aimez ; & quelque mauvaise opinion que vous ayez de la langue de toutes les femmes, on doute encore moins qu'elle ne soit assez secrete pour vous aimer aussi sans en parler à personne. Mais achevons, s'il vous plaît, l'histoire de la Dame de Marsal.

Le Prince, reprit-il, ayant eu besoin de rafraîchissement sur le chemin de cette ville, fut contraint d'entrer chez cette Dame pour en trouver. Et comme c'étoit une femme à ne point laisser échapper une occasion de se mettre des visions

dans la tête, ou plûtôt qu'elle étoit d'humeur à faire vanité de tout; elle voulut persuader à ses amies que de simples civilitez que le Prince lui avoit faites, avoient été une déclaration d'amour. Elle eut même l'esprit de leur faire croire qu'il ne s'étoit arrêté dans son village, que pour avoir un prétexte de lui parler. Aussi-tôt toutes ces bonnes campagnardes lui conseillerent de ne pas negliger une si bonne fortune. Elles la presserent de suivre ce beau Prince à Marsal, & lui recommanderent même de ne point s'épagner à lui faire de grandes avances. Allez, lui dirent-elles, Madame, vous ne sçavez pas de quelle consequence cela sera pour vous, & on ne fait pas de façons avec des Princes comme avec d'autres gens.

Ces admirables conseils firent aller la Dame à Marsal, où j'eus l'honneur de la voir & de l'entretenir pour la premiere fois; car comme je vis qu'elle étoit en peine,&qu'elle cherchoit quelque chose chez le Roi, je m'offris à la conduire où elle voudroit: mais elle me dit qu'elle ne vouloit que voir dîner le beau Prince dont je vous ai parlé, ce que je lui fit obtenir. Mes amis la placerent si commodément, & la mirent si bien en vûe, qu'au grand contentement de son cœur le Prince ne regarda qu'elle durant le dîner. Ce fut pour lors que persuadée elle-même de ce qu'elle n'avoit voulu persuader qu'aux autres, elle s'en revint

dans ſon village toute orgueilleuſe & toute fiere de ſa conqueſte. La Dame qui auparavant faiſoitvanité d'une foule d'adorateurs qui lui venoient tous les jours de ſix lieues à la ronde, tint depuis à grande honte d'être ſervie par des galans de leur ſorte, & il n'y eut pas juſqu'à ſon mari que la force du Sacrement ne put mettre à couvert de ſes mépris. S'il lui demandoit ou déroboit quelque faveur, c'étoit un crime de péculat; il s'approprioit ce qui n'appartenoit qu'au Prince, & elle le menaçoit de le perdre. Toute la compagnie ne put ſe tenir de rire à cet endroit, & Madame de Mulionne dît: Voilà une créature bien folle; mais c'eſt peut-être une des folles inventions du Chevalier. Je me donne au Diable, reprit-il, ſi j'ajoute rien à l'hiſtoire, & ſi je ne vous dépeins l'humeur de la Dame telle qu'elle eſt. On m'a dit même qu'elle mépriſa ſi fort ſon mari, que le pauvre campagnard fut contraint de la battre par excés d'amour, parce qu'elle ne voulut point permettre qu'il la traitât plus doucement. Enfin elle mena deux ans cette vie, juſqu'à ce qu'il plût à mon deſtin que je fiſſe une partie de chaſſe avec Monſieur de Laumer ſon mari, qui étoit venu à Thoul où j'avois mon régiment. Je ne ſçavois pas toutefois qu'elle fût la femme de ce Gentilhomme; car quoiqu'elle eût reçû de moi à Marſal le bon office que je vous ai dit, je ne m'étois pas informé du nom de la

Dame, & je ne la connus que de vûe. Cela fit que j'eus une assez agréable surprise en la trouvant chez Laumer, quand il m'y regala au retour de notre chasse; mais je pourrois dire aussi que l'étonnement où je la mis ne céda point au mien.

Laumer qui s'apperçut que sa femme avoit changé de couleur en me voyant, me vint dire à l'oreille tout familierement; Chevalier, ne sois point surpris si ma femme te fait mauvaise mine, c'est une bête qui en use ainsi pour tout le monde, & qui enrage quand je lui ameine un homme ici. Helas! lui répondis-je en levant les épaules, elle me fera telle mine qu'il lui plaira, & si elle veut je ne la regarderai point. Au contraire, me dît Laumer, tu me feras plaisir de lui parler. Puis, se tournant vers elle; Ma femme, lui dît-il, entretenez Monsieur pendant que j'irai donner ordre à nous faire dîner. Ce fut ce jour-là que je devins amoureux de cette belle.

La curiosité de faire changer son esprit que son mari m'avoit dépeint si cruel, & la commodité qu'il me donna d'être seul avec elle, furent les premieres causes de mon amour. Monsieur votre mari, lui dis-je aussi-tôt qu'il fut sorti, me viens d'apprendre une chose étrange de vous. Est-il possible, Madame, que vous maltraitiez ainsi les gens qu'il vous ameine pour vous adorer? Car vous voir & vous adorer, ajoutai-je, ce n'est qu'une même chose. Elle fit un petit soupir avant

que de répondre à cela, puis tournant les yeux amoureusement sur moi; Monsieur, me dît-elle, si j'avois autant d'obligation à tous ceux que mon mari ameine ici que je confesse vous en avoir, je n'aurois pas tant leur présence en horreur. Ce mari revint comme elle achevoit ces paroles, & m'empêcha de répondre à leur douceur. La douceur n'en étoit pas si grande que vous le croyez, dît Mademoiselle de Barbesieux, & elle étoit sujette à explication. Je vous l'avoüe, reprit-il, mais moi à qui il suffira toûjours qu'une femme en dise autant, pour m'imaginer être bien avec elle, & qui d'ailleurs n'avois aucun sujet de croire que ce fût une énigme, je ne laissois pas de l'en aller remercier par une belle déclaration d'amour, si ce mari ne fût point revenu. O quel plaisir ç'ût été, dît Mademoiselle Velzers, elle lui auroit mangé les yeux. Comme elle me les a mangez, répondit-il, quand je lui fis cette déclaration trois jours après. Je la lui envoyai adroitement par un de mes laquais, & la réponse m'en fût tout-à-fait favorable. A ce que vous dites, interrompit de nouveau Mademoiselle de Barbesieux, Parbleu! la voici encore, dît le Chevalier en la tirant de sa poche, & vous n'avez qu'à lire. Madame de Mulionne la prit, & tandis que Barbesieux lisoit par dessus son épaule, elle y leut ces paroles.

Oui, Monsieur, je m'estimerai toujours la plus heureuse femme du monde, de vous avoir connu, & sans doute vos premiers soins m'ont touchée sensiblement. Je voudrois, s'il étoit possible, demeurer toujours avec vous, pour ne parler d'autre chose ; mais cependant je vous prie de n'avoir point d'amour pour moi, cela ne nous feroit que du mal à l'un & à l'autre.

A qui comprend le sens de cette réponse, dît le Marquis, l'équivoque en est admirable ; car lorsque la Dame dît qu'elle est heureuse d'avoir connu le Chevalier, & que ses premiers soins lui ont plu, on voit bien qu'elle entend parler de ceux qu'il a pris pour lui faire voir dîner le Prince. Mais aussi, ajouta Madame de Mulionne, pour avoir répondu en ces termes, il faloit que le billet du Chevalier ne fût pas moins équivoque à son égard. Moi, dît le Chevalier, je lui avois ecrit que je lui étois fort obligé du bon accueil qu'elle m'avoit fait, & que si je croyois que mes premiers soins ne lui eussent pas déplu, j'employerois toute mon adresse pour la voir le plus souvent que je pourrois. Qu'au reste je la priois d'être assurée qu'elle m'avoit rendu le plus amoureux de tous les hommes. Quoi qu'il en soit, Mesdames, poursuivit-il, l'ignorance du sens que

pouvoit avoir ce billet, ne laiſſa pas de me rendre effectivement tres-amoureux ; & je commençai dés-lors à chercher mille inventions pour la voir. Elles me devinrent d'autant plus neceſſaires, que ſon mari fut jaloux de moi, & ne me permit plus d'aller chez lui. Ce deſſein me coûta bien de l'argent à Thoul durant un hiver qu'elle y fut amenée par ce jaloux qui y avoit un procês. Il n'avoit pas voulu la laiſſer ſeule en ſon château. Il n'y a point de déguiſement que je n'aye pratiqué pour lui pouvoir parler, juſqu'à ce qu'enfin, ayant eu occaſion de lui dire, qu'elle fit ſemblant d'être en colere contre moi de ce que j'avois ſollicité pour leur partie, cette artifice diminua un peu la défiance de ſon mari.

Alors pour aller ſouvent dans ſon logis, je m'habillai en femme ; ce qui me réuſſit ſi bien, que je n'en bougeois toutes les fois que le mari étoit hors de la maiſon. Mais j'avoue à ma honte que je n'avançois rien auprês de la Dame ; & qu'aprês bien des équivoques, & pour le moins autant de ſoupirs que j'en ai déja fait pour Mademoiſelle Velzers, je penſai tomber des nues lorſqu'elle voulut par pitié me faire ſon confident, ne pouvant m'accepter pour ſon amant. Cela arriva de la plus plaiſante façon du monde. Comme j'étois à ſes genoux tout tranſporté, & qu'en accuſant ſes cruautez de cauſer ma mort, je lui proteſtois que j'euſſe voulu être fils ou frere

de Roi, pour être plus digne d'elle, elle fit un profond soupir, & me donnant sa main à baiser, comme une grande faveur: Ah, dît-elle, mon cher Chevalier, que vous êtes cruel de me blesser par où je suis si sensible! Et pourquoi, Madame, lui répondis-je, prenant toujours pour moi ce qu'elle disoit, aimeriez-vous mieux que je mourusse en me taisant? Allez, poursuivit-elle, je ne veux plus abuser de votre patience; & comme je connois la force de votre tendresse envers moi, je vais aussi vous témoigner par l'aveu que je vous ferai la grandeur de l'estime que j'ai pour vous. J'attendois aprês cela qu'elle m'assurât de mon bonheur, & tout mourant d'amour dans cette pensée, je ne sçai à vrai dire à quoi déja je ne me disposois pas, quand cette visionnaire m'assassina de la sotte confidence de son amour pour le Prince.

Quoique je visse tromper mes esperances, je ne pus m'empêcher d'en rire; & la nouveauté de cette extravagance étonna même si fort mon amour, qu'il me sembla s'enfuir de mon cœur aussi vîte qu'il y étoit venu. Pourtant le dépit d'avoir dépensé tant d'argent inutilement, & un certain point d'honneur, que vous nommerez comme il vous plaira, ne purent consentir à me laisser entierement abandonner ma poursuite; & changeant de battérie auprês d'elle, je m'obstinai à n'en être pas la dupe. Je continuai à la

visiter tous les jours en habit déguisé, & je me mis si bien auprès de cette folle avec la qualité qu'elle m'offroit de simple confident, que je n'en voulus plus d'autre. Je lui faisois à toute heure des portraits avantageux du Prince : c'étoit une chose qui se pouvoit faire sans le flater. Je le feignois amoureux d'elle pour la rendre elle même plus amoureuse,& ajoutant à cela mille promesses de faire en sorte qu'elle pût l'entretenir un jour en particulier, & de donner envie à ce Prince de la venir voir *incognito*, quand je serois retourné à la Cour, je la mettois si fort hors d'elle-même, & je lui causois tant de joye,que je puis dire qu'elle se donnoit en proye à mon amour sans y songer. Ah ! Madame, lui disois-je une fois assis sur son lit où elle étoit encore, pendant que je lui passois éfrontément la main sur la gorge ; si c'étoit le Prince qui prît cette liberté, au lieu que ce n'est qu'un confident, quel plaisir ! L'extravagante femme, s'écria Madame de Mulione ! Hé Madame, ajouta Barbesieux, dites plutôt l'extravagant homme de nous conter de telles folies, & si peu vrai-semblables. Ah ! reprit-il, je sois le plus misérable du monde, si je ne vous dis la verité, & s'il n'est assuré que la Dame ne m'eût pas repoussé, pourvu que je n'eusse rien entrepris que par comparaison de ce qu'auroit pu faire le Prince. O bien Chevalier, lui dît cette même De-

moiselle avec une mine un peu severe; nous vous avertissons que nous ne voulons pas entendre des folies pareilles à celles-là. Mais, Mademoiselle, répondit-il, vous voulez sçavoir mon histoire, & c'en sont-là les points principaux. Il faudra bien que vous ayez patience si vous êtes curieuses d'entendre le reste Va, va continue, lui dît le Marquis, je les retiendrai si elles veulent s'en aller. Mon Dieu! reprit le Chevalier, est-ce qu'il ne faut pas qu'elles fassent un peu de façons à tout? il y va de leur honneur. Mais n'importe je prendrai garde à ce que je dirai.

Enfin, Mesdames, au milieu de mes délices, le Ciel me voulut faire éprouver un trait de sa rigueur, & je reçus un ordre de la Cour pour m'en aller avec mon regiment dans une autre ville assez éloignée. Je vous laisse à deviner combien je me plaignis de la Fortune devant la Dame, combien j'accusai la Cour d'injustice, qui ne devoit pas ignorer que je me plaisois mieux à Toul que par tout ailleurs. Et pour l'amour de vous & de votre scrupuleuse honnêté, je ne vous dirai point aussi qu'elle me donna plus de mille baisers à mon départ. Elle pleura comme une folle l'éloignement d'un homme qui contrefaisoit si bien ce que son Prince eût pu faire. Elle m'écrivit vingt lettres les plus tendres du monde, pour me faire ressouvenir d'aller parler d'elle au Prince; & elle m'en importuna

tant, qu'enfin l'idée de sa beauté toute puissante sur un homme de mon temperamment, me fit prendre la resolution que je vais vous dire. Je retournai exprès aux environs de son château un jour qu'on y devoit faire la Saint Hubert; & menant avec moi quatre ou cinq de mes cavaliers, je me trouvai à cette chasse, où de sens froid je tuai plusieurs des chiens de son mari, & fis faire quelqu'autre dégât sur ses terres. La Dame que j'avois instruite le sollicita aussitôt d'en prendre vengeance, & lui persuada de me faire un procés criminel. Ce procés, comme nous l'avions bien prévu, fut évoqué au Conseil du Roi, à cause de certaines circonstances, & cette belle continuant à faire l'enragée contre moi, s'offrit pour aller elle-même le solliciter. D'abord le mari fit assez de difficulté de l'y mener; mais une fâcheuse goute à quoi il étoit sujet, bien qu'il fût encore jeune, le cloua dans son lit. L'affaire pressoit, il l'envoya enfin à Paris toute seule. Je la suivis bien vîte & nous y recommençâmes nos confidences jusqu'à ce qu'il se presenta une occasion de faire mieux. Cette prétieuse occasion arriva plus belle que je ne l'avois esperé, par le moyen du départ du Roi, qui s'en alla de Paris à Saint Germain après la mort de la Reine Mere; & le Conseil ayant suivi la Cour, Madame deLaumer eut un prétexte pour s'y rendre, & c'étoit où je la voulois.

Là je communiquai le ſecret de ma bonne fortune à un officier du Prince ; & comme il n'y a guere de courtiſans qui ne ſervent volontiers un ami auprès d'une amie, je lui fis donner ſa parole, qu'il iroit voir la Dame comme ſi c'eût été de la part de ſon maître, afin que ſi elle promettoit quelques doux momens, je les allaſſe fort bien paſſer avec elles ſous le nom du Prince. O quelle malice ! dit la jeune Madame de Mulionne. J'ai oui parler de cette aventure, ajouta le Marquis ; mais je ne croyois pas, dît-il, au Chevalier, que tu en fuſſes le heros, & on ne nommoit perſonne. Cela eſt vrai, reprit Montal, c'eſt qu'on m'avoit fait promettre ſolemnellement que je ne la publierois pas, mais la choſe a changé de face.

Les affaires étant donc diſposées de la ſorte, je menai la Dame au vieux château. Elle y vit encore une fois dîner le Prince ; il étoit venu voir le Roi ce jour-là. Mon ami ne manqua pas l'après-dîné de lui faire le meſſage concerté ; il lui dit que le Prince l'avoit reconnue pour cette même Dame dont la beauté l'avoit touché ſur le chemin de Marſal, & à Marſal même, & qu'il l'envoyoit vers elle pour la prier de ſouffrir qu'il la vint voir la nuit ſuivante. Elle fit ſemblant d'abord de ſe gendarmer contre une telle propoſition, ſuivant la coutume du ſexe de rejetter d'abord les plaiſirs qu'il ſouhaite le plus. Le Prince, répondit-elle

en pleurant, a bien peu de considération pour moi de vouloir commencer par où il devroit finir. Quoi donc ! une pauvre femme est-elle si malheureuse, qu'elle ne puisse aimer un homme sans qu'il s'imagine aussi-tôt que c'est pour ces folies-là ? & depuis le plus petit Gentil-homme jusqu'au Prince, du moment qu'ils croyent être aimez, c'est là le beau compliment qu'ils ont à nous faire. Les larmes interrompirent un peu cette lamentation, puis comme si elle eût gagné une importante victoire sur son amour ; Non Monsieur, ajouta-t-elle, je n'y consentirai jamais. He bien, lui répartit mon ami en se retirant tout froidement, je vais porter vôtre réponse au Prince. Hé, mon Dieu ! reprit-elle, vous êtes bien presé. Voudriez-vous que je dise oui tout d'un coup ? N'est-ce pas à vous à chercher des raisons pour détruire les miennes avant que de vous en aller ? Si tous les messagers étoient faits comme vous, il n'y a point d'amante qui ne se vît réduite à faire d'éternels réfus.

Madame de Mulionne ne pût s'empêcher d'interrompre encore le Chevalier, en disant : Voilà un homme qui nous en donneroit bien à garder, si nous le voulions croire, & qui fait de jolis portraits des femmes. Madame, lui répondit-il, je vous fais le portrait d'une folle qui ne ressemble à pas une de vous ; mais je n'ai pas dit la moitié de ce que je pourrois dire d'elle.

Tu

Tu connois Saint-Soulieu, pourſuivit-il en s'adreſſant au Marquis, & comme c'eſt lui que j'employai, tu peux juger ce que l'homme a été capable de faire. Il eſt vrai que Saint-Soulieu eſt un froid bouffon, dit le Marquis. Je veux mourir, ajouta le Chevalier, s'il n'eut un entretien d'une heure avec cette viſionaire, où ils dirent des choſes qui vaudroient infiniment plus que ce que je vous ai conté, ſi je pouvois m'en reſſouvenir. Hé bien, à cela près, concluez, dit Mademoiſelle Velzers. Ah! reprit-il, Mademoiſelle, j'aime cette charmante impatience en vous, & c'eſt une marque que vous êtes curieuſe des beaux endroits. Il la fit rougir cruellement avec ces paroles, puis reprenant ſon diſcours; Enfin, dît-il, la Dame accorda au Prince l'entrevûe qu'il lui avoit fait demander, à condition toutefois que pour ſoulager ſa pudeur, elle l'attendroit ſans lumiére; quitte à en faire allumer après qu'ils auroient fait connoiſſance. Elle ne fit en cela que prévenir heureuſement la demande que Saint-Soulieu lui devoit faire de cette précaution. Il fut donc arrêté que le Prince viendroit à minuit avec une ſimple lanterne ſourde, qu'il n'ouvriroit que quand la belle lui en donneroit la permiſſion: Que l'hôte du logis, où elle demeuroit tiendroit ſa porte ouverte toute la nuit: Qu'il y feroit la garde tout ſeul, & qu'il laiſſeroit monter à la chambre de la Dame ſans s'informer

de quoi que ce fût, ceux qui viendroient pour la voir à cette heur-là. Ce que Saint-Soulieu ordonna auſſi-tôt de la part du Prince à cet hôte, qui tint à beaucoup d'honneur qu'une ſi noble intrigue ſe paſsât dans ſa maiſon. J'allai me préparer de mon côté à faire le Prince le mieux qu'il me ſeroit poſſible, & quand l'heure vint, que j'avois attendue avec l'impatience d'un homme à bonne fortune, je me mis en chemin avec mon ami Saint-Soulieu, pour aller au champ de bataille. Mais une diſgrace effroyable m'y attendoit que je n'avois nullement prévue. Le mari averti que je ſollicitois plus ſouvent ſa femme que mes Juges, & ſe trouvant délivré de ſa goutte, étoit venu en poſte à Paris pour obſerver notre conduite. N'y ayant pas trouvé la belle, il ne ſe donna le loiſir que de faire repaître ſes chevaux, & vint le plus vîte qu'il pût à S. Germain. Etant arrivé il ſe fit conduire au logis de ſa femme par un valet d'écurie; il demanda ſa chambre à l'hôte qui la lui enſeigna, croyant qu'il fut officier du Prince. Il y monta juſtement un peu devant que j'y arrivaſſe,& ſa femme l'ayant traité d'Alteſſe à l'entrée de la porte, où elle le prit pour le Prince, cela cauſa un déſordre épouvantable: car comme j'entrai chez elle immediatement après lui, il me ſaiſit par le bras. Je fus contraint d'ouvrir ma lanterne ſourde pour me reconnoître. La Dame tomba éva-

nouie en reconnoissant son mari. Ce jaloux me suivit dans la rue, où je descendis malgré sa résistance. Nous y mîmes l'épée à la main ; & nous allions nous battre, si Saint-Soulieu & beaucoup de voisins ne nous eussent separez. Voilà, Mesdames, ajouta le Chevalier, la veritable cause de l'accident qui m'arriva hier. Saint-Soulieu avoit neanmoins fait je ne sçai quel accommodement entre nous ; car comme nous nous étions servis du nom du Prince, nous étions bien aises d'empêcher que le bruit de cette aventure ne vint à ses oreilles, quoiqu'il n'y eût qu'à rire pour le Prince même. Et aprés avoir remontré au jaloux que son heureuse arrivée lui avoit sauvé ce qui lui pouvoit faire de la honte en cette occasion ; aprés mille sermens qu'on me fit faire que je n'en dirois jamais mot, & à lui de ne s'en plus ressouvenir ; aprés enfin m'être condamné volontairement aux dépens du procés, on nous obligea de nous embrasser, & je le fis d'aussi bon cœur, que si je ne lui eusse point voulu de mal de m'avoir empêché d'embrasser sa femme. Cependant, vous avez vu par la noire action qu'il voulut hier commettre, qu'il n'a pas pris autant de patience que moi ; mais aussi c'est une raison qui fera que je ne m'abstiendrai plus d'en faire désormais de bons contes à ses dépens.

Et par quelle aventure, dît le Marquis au Chevalier, t'est-il venu rencontrer si

à propos ſur ces chemins ? Par quelle aventure ? repartit le Chevalier, je n'en ſçais rien, à moins que ce traître ne m'ait épié à Fontaine-bleau, où je le vis il y a quatre ou cinq jours. En verité, dit Madame de Mulionne, il n'y a jamais eu une hiſtoire plus plaiſante : ni plus follement contée, ajouta le Marquis. Oui, pourſuivit Mademoiſelle de Barbeſieux ; mais le Chevalier n'eſt pas aſſez ſage devant des femmes. Vous vous plaignez qu'on vous ſert trop bien, répondit-il. Si vous prétendez le faire changer, dît Mademoiſelle Velzers, vous vous tromperez. Vous êtes toutes de bonnes hypocrites, repliqua le Chevalier, qui feignez d'être fâchées de ce qui vous divertit le plus ; & s'il y avoit à redire à ma façon de conter les choſes, ce ſeroit à Mademoiſelle de Kermas qui ne dit mot, que je voudrois m'en rapporter plûtôt qu'à vous ; mais je ſçais bien qu'elle n'y a point trouvé de mal. Moi ? dît cette Demoiſelle, je ne philoſophe point ſur les paroles d'un Hiſtorien, & je m'attache ſimplement à l'hiſtoire, ſans m'arrêter aux ornemens qu'il y apporte. Il eut mieux valu, lui répartit ſa compagne Velzers, que tu te fuſſes tue encore, que d'ouvrir la bouche pour répondre ainſi & te déclarer contre nous. Mais auſſi, repliqua cette fille, que voulez-vous que je vous diſe ? On ne trouve èn ces ſortes de récits que le mal qu'on y veut penſer. Encore ! dît Madame de Mulion-

ne : ah vrayment j'avois cru jusqu'ici que vous vous taisiez de colere, quand le Chevalier disoit ses folies ; mais puisque vous avez ces sentimens-là, je ne veux pas dire ce que je pense de vous. Dites, dites-le hardiment, Madame, poursuivit le Chevalier ; car je vous soûtiens moi que Mademoiselle de Kermas est la plus sage de vous quatre.

Durant cette conversation le Marquis étoit à part, & lisoit une lettre avec beaucoup de mystere. Mademoiselle Velzers s'approcha de lui, pour tâcher de découvrir ce que ce pouvoit être ; mais, d'assez loin, elle s'apperçut que c'étoit une lettre qu'elle avoit laissé tomber. Elle fit un effort pour la reprendre. C'est un poulet, dît le Marquis, il est d'un homme heureux, & la violence qu'elle me fait pour le retirer, justifie bien qu'elle y est interessée. Hé quoi ! Mademoiselle, lui dit Montal, j'ai un rival heureux ? Ah ! non, répondit-elle à demi confuse ; c'est une histoire que cela, & je n'y ai point de part. Si c'est une histoire, repliqua-t-il, vous la conterez donc, aussi-bien que nous avons conté les nôtres ; autrement nous en croirons ce qu'il nous plaira. Vraiment, dît Madame de Mulionne, voilà de quoi faire la matiére du plus joli roman du monde, si chacun veut conter la sienne. J'offre la mienne, dît Mademoiselle de Barbesieux. J'en dirai une aussi, poursuivit Madame de Mulionne. Et moi quatre, si l'on

veut, ajouta le Marquis. A ces mots il prit la lettre qui s'adressoit à Mademoiselle Velzers, aprês lui avoir pourtant demandé plusieurs fois si elle consentoit qu'il la lût tout haut, parce qu'elle étoit conçue en termes fort scandaleux : mais elle le pressa elle-même d'en donner le divertissement à la compagnie. Je ne suis, dît-elle, pas en peine de reparer mon honneur quand je le voudrai. Voici cette belle lettre.

A MA CHERE VELZERS.

Ah ! ma chere maitresse, que vous êtes aimable ! que vous êtes charmante ! & que je suis heureux de posseder un cœur comme le vôtre ! Les plus beaux jours tous entiers valent-ils un seul moment de la nuit que j'ai passée à vous adorer ? & est-il de la felicité ailleurs que dans les liens de lis & de roses qui m'ont serré si tendrement ? Je ne pouvois comprendre pourquoi une femme appelloit accorder la derniere faveur, ce qui n'étoit souvent que la premiere ; mais une douce experience m'a enfin dévelopé ce mystere amoureux. Quand une belle se résout à en faire de pareilles à celle que j'ai eue c'est veritablement la derniere faveur qu'elle accorde à celui qui la reçoit, puisqu'il faut qu'il en meure de plaisir.

Le Marquis rendit cette lettre à Mademoiſelle Velzers, qui rit de tout ſon cœur de l'étonnement où elle vit que ſa lecture avoit mis ſes amies & le Chevalier de Montal. Vous nous voulez faire croire par cette riſée, lui dît Mademoiſelle de Barbeſieux, qu'il y a là-deſſous quelque choſe de caché qui met vôtre honneur à couvert; mais en verité, voilà qui eſt effroyable à entendre, & c'eſt n'avoir guere de honte d'avoir ſouffert qu'on ait lu cette lettre. On me croira une débauchée, répondit-elle en continuant de rire, juſqu'à ce que j'aye conté l'hiſtoire qui lui a donné lieu; & je veux auſſi m'en acquiter ſans retardement, car je vois bien que vous êtes des gens qui n'auriez pour moi aucune indulgence. Vous ferez bien, dît Montal, & je me pendrai ſi je n'ai vîte l'explication de cet horrible poulet.

Toutefois avant qu'elle entamât ſon diſcours, le Marquis pria la compagnie d'aller dans les appartemens du château, parce que le ſoleil commençoit à ſe rendre incommode dans le jardin; & ayant pris Mademoiſelle de Barbeſieux d'une main & Madame de Mulionne de l'autre, le Chevalier donna les ſiennes à Mademoiſelle Velzers & à ſa compagne, & tous enſemble allerent apprendre des nouvelles de la belle Clelie que ſa gouvernante étoit venue retrouver.

HISTOIRE FRANÇOISE.

LIVRE SECOND.

LA belle malade qui avoit un peu reposé, se trouvoit dans un état si paisible, & voyant entrer cette compagnie enjouée, elle la reçut avec tant de civilité & avec un esprit si present, qu'on ne la pouvoit croire capable de l'extravagance où elle tomboit d'ordinaire. Toutes les Dames n'eurent pas moins d'admiration pour sa beauté, que le Marquis en avoit eu, & confesserent qu'elles n'avoient jamais vu tant de douceur dans un visage, tant d'agrément dans une bouche, ni tant de grace dans toutes les actions de personne. Le Marquis plus que tout autre, s'attacha à la considerer, & sentit renaître en son ame le même amour, qu'elle lui avoit donné à sa premiere vue, & que la connoissance de sa maladie avoit presque éteint. Cependant la malade n'osoit lever les yeux sur lui, parce qu'elle sçavoit qu'il avoit été témoin de son derniers accés, & qu'elle se souvenoit fort bien de tout ce qui s'étoit passé entre elle & lui. Enfin tous sortirent de sa chambre pour aller voir les magnifiques appartemens du château hormis Madame de Mulionne, que le Marquis pria de demeurer auprès de

cette aimable fille, pour disposer sa gouvernante à la laisser venir dîner avec la compagnie. Mais cette Dame en eut à peine ouvert la bouche, que la malade l'interrompit; Helas! Madame, lui dit-elle le plus agréablement du monde, où voulez-vous mener une malheureuse, que son affliction rend le jouet de tout le monde? Il n'y a personne ici, répondit Madame de Mulionne, qui n'ait de la douleur de voir qu'une charmante beauté comme vous soit affligée. Mais venez, continua-t-elle, en l'embrassant & en la baisant, nous tâcherons de vous divertir, tandis que vous vous portez bien, & peut-être que cela contribuera au rétablissement entier de votre santé. Eh, plût à Dieu! répondit cette belle fille en soupirant; mais je ne l'espere guere. A ces mots, ausquels sa gouvernante ajouta beaucoup de raisons pour lui persuader d'accepter l'honneur qu'on lui faisoit, elle promit qu'elle y viendroit, & Madame de Mulionne en alla donner avis à la compagnie.

Elle retrouva le Chevalier qui avoit commencé un bal dans la salle à son grand regret; car il n'y avoit d'hommes que lui. Il suoit à grosses goutes à mener danser les trois Demoiselles l'une aprés l'autre au son des violons du Marquis, dont les gens joüoient divinement, & ces malicieuses ne lui donnoient point de relâche. Il prit prétexte de la nouvelle que Madame de Mulionne apporta, pour

interrompre ce rude exercice ; & jamais cette aimable femme ne pouvoit arriver plus à propos pour lui. Aussi la remercia-t-il comme sa liberatrice ; & comme s'il n'eût attendu qu'elle pour se vanger, il la prit par la main, l'emmena où étoit le Marquis, & en s'en allant il dit les plus plaisantes injures du monde à ces trois sauteuses.

La malade arriva ensuite avec sa gouvernante, & ces trois Demoiselles l'ayant entourée, & lui ayant fait beaucoup de caresses, l'emmenerent avec elles. Le Marquis avoit fait préparer en peu de temps un festin magnifique. Le couvert étoit mis dans l'un des sallons qui donne sur le jardin, où il avoit régalé peu auparavant une belle Princesse ; & les mêmes machines dont il s'étoit servi en cette occasion ayant servi encore pour ce dîner, la compagnie en admira la galanterie. La table n'avoit rien d'extraordinaire en apparence ; mais au dessus étoit suspendu un grand amour tenant une bouteille en chacune de ses mains, & si ingénieusement fait, qu'on l'eût pris pour un veritable enfant. L'attache qui le soutenoit, ne paroissoit autre chose qu'un bout de son écharpe que le vent sembloit faire voltiger jusqu'au plancher, & entre les plis de cette écharpe étoit caché un petit tuyau avec tant d'artifice, que lorsque quelqu'un de la compagnie vouloit boire, il n'avoit qu'à présenter son verre à l'amour, & à l'heure

même le machiniste caché ou quelqu'autre personne faisant joüer le ressort, ce petit Dieu versoit du vin de l'une de ses bouteilles & de l'eau de l'autre, tous les deux à la glace : en sorte qu'il n'étoit besoin de gens que pour donner, laver, & reprendre les verres. Les viandes y furent servies dans la plus riche vaisselle qu'eût jamais homme de la condition du Marquis. Durant le dîner les violons joüërent dans une galerie voisine, où il sembloit à cause des échos qu'il y en eût cent ; & toutes les fois que ces violons faisoient quelque pause ; mille oiseaux qui étoient dans une voliere, composoient un agréable concert, & remplissoient la place des instrumens. On s'imaginoit être dans un palais enchanté ; mais ce ne fut pas ce qui plût davantage à cette belle troupe. On se leva de table, & par un nouveau surcroît d'étonnement, dès que les valets eurent ôté le couvert, on vit l'amour qui êtoit suspendu, changer de posture, & descendant assez bas pour pouvoir prendre la nappe avec l'une de ses mains, l'enlever & se perdre par une ouverture qui se fit au plancher, d'où sortit en même temps une agréable fumée de parfums, qui forma une espece de nuage. Et comme les yeux étoient occupez à considerer cette merveille ; la table se perdit aussi avec tant de promptitude dans le plancher d'en bas qui étoit parqueté de mêmes figures que cette table, que n'ayant fait que remplir de

son dessus l'ouverture qui s'étoit faite, on crut qu'elle avoit disparu par enchantement. Cependant il y avoit à cette galanterie plus d'invention que de dépense. La belle Clelie alla prendre ensuite un tuorbe sur une autre table, où étoient plusieurs instrumens, & charma la compagnie par l'addresse qu'elle montra à le toucher. Sa voix qu'elle maria avec ce tuorbe ne ravit pas moins tous ceux qui l'entendirent.

Ces perfections ne firent qu'augmenter la pitié que les Dames avoient de sa maladie; mais elles rallumerent l'amour du Marquis avec tant de force qu'il ne lui fut pas possible de s'en défendre. Et comme le Chevalier se fut attaché à entretenir Mademoiselle de Barbesieux & Madame de Mulionne, pendant que la belle Hollandoise & Mademoiselle de Kermas étoient allées se promener dans la galerie, il se mit à genoux devant cette spirituelle malade, qu'il entretint quelque temps avec beaucoup de plaisir. Il lui dît même des choses si tendres qu'elle commença d'en être enviée; & Mademoiselle de Barbesieux en écouta les folies de Montal avec moins d'attention pour prêter l'oreille à leurs discours. Je veux bien que tout le monde sçache que j'adore Mademoiselle d'Arviane, dit le Marquis en se retournant vers la curieuse; & quoique je lui parle bas, ce n'est pas mon dessein d'en faire un secret. Ah! Monsieur, repartit cette

agréable Clelie, si vous avez pour moi les sentimens que vous dites, cachez les plûtôt que de les publier; on vous accuseroit de mal choisir l'objet de vos adorations. Non, repliqua Mademoiselle de Barbesieux, il ne doit point les cacher par cette considération qui seroit bien injuste; mais plûtôt de crainte qu'on ne vous conseille de les rejetter comme une chose qui est commune à trop de gens. Je sçais autant de nouvelles de Monsieur, qu'on en peut sçavoir, reprit la malade en souriant, & dès qu'on m'a dit qu'il s'appelloit Monsieur le Marquis de Riberville, j'ai bien cru qu'il me viendroit quelques fleurettes de ce côté-là. Quoi? lui dît le Marquis avec beaucoup d'étonnement, & toutefois avec un transport de joye, vous me connoissez? Oui, oui, répondit-elle, & je connois aussi celle avec qui votre derniere aventure vous est arrivée. Hé! dît Madame de Mulionne, contez-nous cette histoire; ma belle Demoiselle, je vous en prie. Ah! si vous la contez, ajouta aussi-tôt le Marquis, ne nommez personne; car il n'y a rien de plus vrai que ce n'étoit pas la Dame qu'on a mise en jeu qui étoit enfermée avec moi, & ce sont ses ennemis qui en ont fait courir le bruit. Ho! ho! dît Mademoiselle de Barbesieux, il craint qu'on ne nomme les gens, & il parle de Dame enfermée, ce doit être une histoire d'importance. Hé, Mademoiselle poursuivit-elle plaisamment,

dépêchez de grace de la dire, afin que je l'écrive à Hermenvilliers ; car il y a la une pauvre malheureuse qui a la folie de s'imaginer qu'il n'a jamais aimé qu'elle. La malade que le sujet d'un semblable entretien commençoit à égayer un peu, prenoit plaisir à voir le Marquis inquiet de cette raillerie, quelque bonne mine qu'il voulut faire. Elle lui dît pourtant avec une grande douceur : Ne vous alarmez point, Monsieur le Marquis, je ne nommerai personne, puisque vous ne le souhaitez pas, & se tournant aprés vers Mademoiselle de Barbesieux & vers Madame de Mulionne, elle commença ainsi.

Histoire de Monsieur le Marquis de Riberville & d'une belle femme de Toulouse.

Vous sçaurez, Mesdames, que Monsieur le Marquis étant l'hiver passé à Toulouse, il y fit plusieurs maîtresses ; mais il s'attacha particulierement à deux Dames trés-bien faites, voisines & bonnes amies. Je ne sçais pas même si on ne dit point qu'elles étoient sœurs, ou du moins cousines germaines. Il ne put voir l'une d'elles avec autant de liberté qu'il en eût souhaité ; il la quitta pour se donner à l'autre qu'il voyoit plus librement. Les Toulousains qui sont fort médisans, publient qu'il étoit content de la premiere. Ah ! interrompit le Marquis, c'est veritablement une grande médisance. Je

le veux croire, reprit la charmante Clelie, & que si elle n'eût point été jalouse de sa cousine ou de sa sœur, comme vous voudrez la nommer, on n'eût jamais dit cela d'elle; mais enfin on l'a dit, & c'est un malheur qui lui est arrivé.

Les amours de la seconde, poursuivit donc cette aimable fille, firent tant d'éclat par les soins que cette cousine prit de les découvrir, que le mari en devint jaloux; il défendit à sa femme de recevoir jamais le Marquis chez elle. Cela fit qu'ils se donnerent des rendez-vous depuis dans une Maison hors de la ville. La Dame sortoit subtilement de la sienne par l'intelligence de son portier & de sa femme de chambre si-tôt que son mari étoit allé au Palais, où il se rendoit quelquefois dès quatre heures du matin. Mais leurs mesures ne furent pas un jour si bien prises, que la cousine interessée qui se doutoit du commerce, n'éventât le secret. Elle eut avis par ses espions, qu'on avoit vu sa rivale déguisée en habit de deuil sortir de chez elle, & gagner la porte de la ville par le rempart; Que Monsieur le Marquis de son côté, avoit laissé ses porteurs à la même porte, où il leur avoit commandé d'attendre son retour, & que delà il étoit allé à pied jusqu'au lieu du rendez-vous. Elle ne perdit pas de temps, & croyant avoir trouvé la plus belle occasion du monde de se vanger de son infidele, elle fut promptement éveiller Madame la

Gouvernante de Toulouſe que vous ſçavez, Meſdames, être ſœur de Monſieur le Marquis. Elle lui dît qu'il s'étoit allé battre, & ajouta, pour colorer l'interêt qu'elle y prenoit, qu'il avoit choiſi un de ſes couſins pour ſon ſecond. Jamais ſœur n'aima tant un frere que Madame la Gouvernante de Toulouſe aime le ſien. Elle ſe fit donner ſa robe de chambre toute éperdue, & paſſant dans ce déſordre à l'appartement de ſon mari, elle lui dit : Ah ! Monſieur, on me vient d'apprendre que mon frere eſt allé à un appel, & qu'il eſt ſorti dès le grand matin avec le couſin de Madame une telle, qui lui ſert de ſecond ; empêchez, s'il ſe peut, qu'ils ne ſe battent. Monſieur le Gouverneur ordonna auſſitôt qu'on envoyât des gardes à toutes les portes, & que l'on chercha hors de la ville juſqu'à ce qu'on les eût rencontrez. On trouva à la porte de Narbonne ſes porteurs ordinaires avec une chaiſe de rue ; & ils avoient quitté leurs juſte-au-corps de livrée, ce qui redoubla les ſoupçons. On les interroge pour ſçavoir où ils ont laiſſé leur maître. Ils répondent qu'il leur a commandé d'attendre là, & qu'il eſt entré à pied dans le fauxbourg. Les gardes ſe ſéparerent pour ſe mettre en queſte. Ils demandent de maiſon en maiſon ſi l'on n'a point vu paſſer Monſieur le Marquis un tel, & quelques autres Gentilshommes. A la fin un payſan dît qu'il ne connoiſſoit

point ceux dont on lui parloit ; mais qu'il avoit vu un Monſieur il n'y avoit pas long-temps, entrer dans une maiſon qu'il leur montra. Les gardes entrent dans cette maiſon, frappent à la porte d'une chambre où Monſieur le Marquis s'étoit barricadé au premier bruit. Plus ils le prient d'ouvrir & moins il répond. Ils ne firent pourtant aucune violence, parce qu'ils le crurent ſeul, & qu'ayant regardé par le trou de la ſerrure, ils n'avoient apperçu que lui dans la chambre. Néanmoins ſur le refus qu'il fit d'ouvrir, ils mirent des gens alentour de la maiſon de peur qu'il ne leur échapât tandis qu'on iroit à Monſieur le Gouverneur ; mais Madame la Gouvernante ayant prié ſon mari de monter auſſi à cheval, il arriva lui-même dans le moment. Il pria d'abord le Marquis de lui ouvrir, & ayant entendu une voix confuſe qui diſoit, *Ah ! n'en faite rien, nous ſommes perdus ſi vous ouvrez*, Mon frere, lui dît-il, je ſçais bien que vous êtes là, & même que vous n'y êtes point ſeul, ne faites aucune réſiſtance. Ouvrez, & que nous empêchions votre affaire d'aller juſqu'au Roi.

La belle Clelie s'interrompit elle-même en cet endroit, pour dire ; Monſieur le Marquis, Meſdames, vous diroit mieux que moi, quel pouvoit être alors l'état de ſon ame. Je n'en ſçais autre choſe ſi ce n'eſt qu'il conſulta fort long-temps avant que de répondre. Comme

il vît toutefois qu'il ne pouvoit éviter l'ouverture de la porte, & que de force ou de gré on le feroit obeïr, si on avoit toujours dans la tête qu'il se vouloit échaper pour s'aller battre, il se mît enfin à capituler avec Monsieur son beau-frere. Il lui dît, qu'il ne nioit point qu'il ne fût là avec quelqu'un ; mais que c'étoit pour toute autre chose que ce que l'on croyoit, & que ce seroit lui faire le plus grand déplaisir du monde, que de l'obliger à faire voir ceux avec qui il étoit. Mon frere, dît le Gouverneur, je vous promets d'y entrer seul ; mais c'étoit de lui que la belle en deuil appréhendoit le plus d'être vue : de sorte que Monsieur le Marquis n'avoit pas peu d'affaires. Croyant toutefois vaincre l'obstination de ce fâcheux en lui faisant une confidence qui pourroit l'obliger à se retirer sans voir la Dame, il lui dît : Non, Monsieur, vous ne pouvez pas entrer ; mais promettez-moi de me laisser libre, quand je vous aurai dit avec qui je suis. Je vous jure, ajouta-t-il sans lui donner le temps de répondre, que c'est avec une Dame. A d'autres ! répartit le Gouverneur qui commençoit à s'impatienter, vous m'obligerez enfin à me servir de mon autorité. Je vous commande d'ouvrir cette porte. A ces mots Monsieur de Riberville, proteste que ce n'est pas une défaite que ce qu'il vient de dire. Il jure, il menace ceux qui lui ont joué cette piece, & dit au Gouver-

neur qu'en voulant empêcher un combat imaginaire; il l'engagera dès le jour même à un duel veritable, s'il peut reconnoître l'auteur de cet insulte. Enfin ce pauvre Monsieur le Marquis fit tous ses éforts pour éviter son malheur; mais ses emportemens ne servirent qu'à l'avancer, le Gouverneur irrité fit rompre la porte. Il entra par force dans la chambre, où il fut bien étonné de ne trouver qu'une femme masquée.

Mais, interrompit Montal, ce Monsieur le Gouverneur qui étoit si fort prévenu de la pensée que le Marquis étoit sorti pour s'aller battre, se contenta-t-il de n'avoir vu là que des juppes, & ne voulut-il pas voir s'il n'y avoir pas un haut de chausse dessous? Cela n'est point de l'histoire, reprit doucement Clelie, on dit seulement qu'ils furent tous aussi confus les uns que les autres; la Dame d'avoir été reconnue par Monsieur le Gouverneur: car son déguisement ne l'avoit pas garantie; Monsieur le Marquis de n'avoir pu détourner cette disgrace, & Monsieur le Gouverneur d'en avoir été la cause innocente.

Mon pauvre frere, dît-il à Monsieur le Marquis, je vois bien que je te viens de rendre un mauvais office, mais il faut que vous vous en preniez tous deux à Madame une telle qui est venue donner à ma femme l'avis du duel, & lui dire que tu avois pris son cousin pour second; je t'aurois laissé en repos, si j'eusse cru

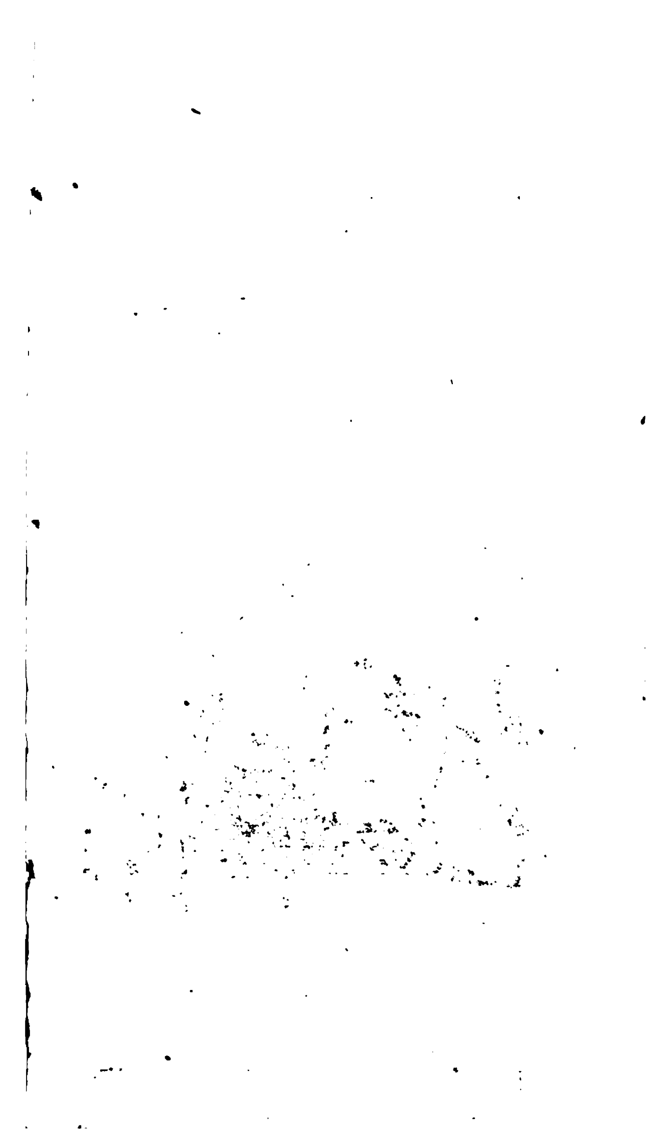
que ce n'eut été que sa cousine. Il défendît en même temps à tous ses gardes d'en parler, sur peine d'être cassez; mais soit que l'un de ces Messieurs eût préféré le plaisir d'en conter l'histoire à son utilité, ou que la cousine même eût pris soin de la faire publier, on ne laissa point dès qu'il fut jour, d'en faire de bons contes par toute la ville. Tout le monde qui alloit visiter Monsieur le Gouverneur, luy crioit d'aussi loin qu'il l'appercevoit, *Hé bien, Monsieur? hé bien, avez-vous separé comme il faut les combattans?* & enfin la raillerie en dura plus de huit jours. Voilà, Mesdames, ce qu'on apprit en ma présence à une Dame de Bordeaux, la veille que nous en partîmes pour venir ici: Jugez s'il n'est pas bien dangereux d'aimer Monsieur le Marquis avec lequel on a de si terribles aventures.

Je croyois sçavoir une grande partie de sa vie, dît Mademoiselle de Barbesieux; mais, à ce que je viens d'entendre, je n'en sçai pas le meilleur. Je meure, dît le Chevalier, si l'histoire que Mademoiselle vient de nous en apprendre n'est incomparable. Et outre cela, ajouta Madame de Mulionne, elle prononce tout ce qu'elle dit avec tant de grace, qu'on est charmé du seul son de sa voix. Madame, reprit Clelie, Monsieur le Marquis ne consent pas aux louanges que vous me donnez. Je jurerois bien que ma voix a été rude pour lui tant que l'histoire a duré; & le voilà qui me re-

garde encore d'un œil sévére, parce que je vous ai plus dit de ses nouvelles qu'il ne vouloit. Ah ! cruelle, s'écria-t'il, n'ayant pas cessé jusques-là de la regarder amoureusement ; les personnes dont vous avez parlé, sont bien plus offensées que moi par l'histoire que vous venez d'apprendre à ces Dames, car j'ai eu du moins le plaisir de l'entendre raconter par une belle bouche qui auroit même des charmes pour moi en prononçant l'arrest de ma mort ; mais je ne sçais pas quelle réparation vous pourrez faire à ces deux cousines qui n'ont pas dequoi se consoler comme moi de l'injure que vous leur avez faite. Ha ! Monsieur reprit-elle, je vous ai tenu parole, & je n'ai nommé personne. Il est vrai, Madame, repliqua-t-il en riant, que la chose est bien malaisée à deviner, aprés que vous avez nommé Toulouse, & dit que la Dame avoit pris l'heure du rendez-vous, pendant que son mari étoit au Palais. Mais c'en est fait, & je n'y veux plus penser que pour justifier la personne à qui on a prêté la charité de dire, que c'étoit elle qui étoit enfermée avec moi ; car sérieusement, & ce n'est pas pour contrefaire l'amant discret que je dis ceci, mais pour m'opposer à une horrible calomnie, ce n'étoit point elle, c'étoit une jeune plaideuse à qui j'avois offert le peu de credit que la considération de ma sœur m'avoit acquis dans la ville.

Cette conversation s'étendit sur le mê-

me ſujet juſqu'à ce que Mademoiſelle Velzers & Mademoiſelle de Kermas rentrerent dans le ſallon, qu'elles avoient quitté comme j'ai déja dit, pour ſe promener dans la galerie. Ce ſallon étoit ſi agréable à cauſe du bruit de pluſieurs fontaines & des petites caſcades qu'on ſembloit avoir voulu oppoſer au ſoleil à l'entrée des fenêtres, & qui de-là retombant dans des réſervoirs s'alloient mêler aux autres eaux du jardin, qu'on réſolut d'y paſſer le chaud du jour; & Montal propoſa d'obliger la belle Hollandoiſe à conter l'hiſtoire qu'elle avoit promiſe pendant qu'on étoit en train d'écoûter. Je ſuis aſſûrée, dît Mademoiſelle de Barbeſieux, que Kermas & elle viennent de conſulter enſemble, comment elles pourront colorer l'affaire de la lettre que nous avons leue avant le dîner. Si on a un charme pour cela, reprit le Chevalier, on pourra en venir à bout, & celle à qui on l'a écrite, inventera une hiſtoire aſſez vrai-ſemblable pour mettre ſa ſageſſe à couvert; mais j'en doute fort. Je n'aurai pas beſoin de rien inventer, répondit Velzers, & vous allez voir tout à l'heure que ceux qui ſe mêlent de juger des choſes par les apparences, font ſouvent des jugemens téméraires. Meſſieurs & Dames, interrompit Madame de Mulionne, avant que vous vous embarquiez à rien, je vous avertis qu'il faut ſe rendre de bonne heure, à notre gîte. Vous ſçavez que mon mari arrive exprês de





Paris pour souper ce soir avec nous. Quoi, Madame, lui dît le Marquis, vous ne demeurerez point à Vaux quelques jours, & vous prétendez vous en retourner aujourd'hui ? Oui, répondit Montal, c'est une necessité pour Madame; mais son intention est de t'emmener. Ah ! trés-volontiers, repliqua le Marquis, pourvu que cette belle Demoiselle y vienne aussi, ce qu'il dît en regardant Clelie. Et vous & elle, reprit Madame de Mulionne, vous nous ferez beaucoup d'honneur, & même la partie ne seroit pas complette si vous n'en étiez: j'ai fait fonds sur vous dès le matin. La vieille gouvernante voyoit que sa malade se divertissoit fort dans la compagnie où elle étoit, & ne s'opposa point à cette partie. Elle envoya seulement un laquais à la tante de cette fille, pour lui en donner avis; après quoi tout le monde se rassembla autour de la belle Hollandoise, pour entendre son histoire qu'elle commença par ces paroles.

Histoire de Mademoiselle Velzers, du Chevalier de la Grancourt, & du Comte de Valdame.

Je vais vous conter une histoire où j'ai beaucoup & peu de part; accordez si vous pouvez ces choses. Il y eut un an au carnaval dernier, qu'étant allée au grand ballet du Roi, je me trouvai auprès d'un jeune étranger d'assez bonne mine,

nommé le Comte de Valdame Suédois. Il m'avoit fait place entre lui & le Chevalier de la Grancourt, parce que j'étois arrivée trop tard, & que celle qu'on me gardoit avoit été prise. Là j'eus le crédit de captiver la liberté de ce jeune Comte, dont je fus regardée bien plus souvent que les danseurs; & on dit qu'il m'aima tout d'un coup si fort quand il sçut que j'étois Hollandoise, qu'il lui fut impossible de vivre davantage sans me le faire sçavoir. Le Chevalier de la Grancourt qui étoit de ses amis, & à qui il en fit confidence au sortir du balet, lui dit neanmoins, que ce n'étoit pas la mode en France de se déclarer si-tôt; Qu'encore que je fusse d'un pays où l'on s'expliquoit assez franchement avec les filles, j'avois été amenée toute jeune dans cette Cour; & qu'il falloit me traiter avec même cérémonie que les Françoises, qui vouloient qu'on soupirât long-temps avant que de se déclarer, ce qui fut executé à regret par le pauvre Comte, qui à dire vrai étoit devenu éperduement amoureux de moi.

Il chercha donc toutes les occasions de se trouver où j'étois; aux assemblées de jeu où il y avoit des femmes; aux comédies que j'aimois assez; aux bals, & enfin par tout ailleurs où la Grancourt qui lui mettoit ces folies dans l'esprit, lui faisoit pressentir que je pouvois être : si bien que je fus plus de deux mois à ne voir que lui en tous les lieux où j'allois, sans

sçavoir

sçavoir que ce fût à moi qu'il en vouloit. Enfin un soir que je me promenois à Rambouillet avec une troupe d'hommes & de femmes c'étoit sur la fin du printemps, je fus tout étonnée que la bande des vingt-quatre violons nous y vint donner une sérénade; comme chacun de nous s'entredemandoit pour qui c'étoit, on entendit une voix qui se mit à chanter des paroles où j'étois nommée, ce qui ôta tout le monde de doute que ce fût pour une autre. Les hommes de notre troupe coururent aussi-tôt à cette voix, pour sçavoir qui donnoit cette sérénade; mais les violons ne sçachant eux-mêmes qui les employoit, répondirent seulement, qu'ils avoient ordre de jouer aussi long-tems qu'il me plairoit, & qu'ils étoient payez pour toute la nuit. Alors tout nôtre monde dît qu'il falloit danser, & l'un de ces Messieurs voulut me venir prendre pour commencer le bal; mais j'étois si outrée de colere de la hardiesse qu'on avoit eue de me nommer dans la chanson, que prenant celui qui me venoit demander ma main pour l'auteur de cet impromptu, je la lui refusai trés-fiérement. Toutefois il me fallut danser, & même essuyer tout ce qu'on me voulut dire au sujet de mon galant que je ne connoissois pas. Après cela je fus plus de six semaines sans entendre parler de rien, mais enfin ce Suédois m'envoya un billet doux avec un cabinet d'Allemagne trés-magnifique, que l'on porta chez nous en

mon absence, & que quatre heures après le Chevalier de la Grancourt vint requerir, disant qu'on s'étoit mépris & que ce n'étoit pas à moi qu'il s'adressoit. Toutefois mon pere qui avoit déja lu le billet, quoi qu'étonné de le voir conçu en termes d'amour assez particuliers, ne voulut rien rendre qu'il ne m'eût parlé. Et même il ne rendit pas le cabinet que le Suédois ne fût venu lui-même au logis dire qu'il s'étoit trompé en écrivant mon nom pour un autre qui lui ressembloit. Encore tout cela ne put-il empêcher que mon pere ne veillât davantage sur mes actions qu'à l'ordinaire. Voici l'explication de ce mystere.

La Grancourt assez renommé pour beaucoup de tours d'adresse qu'il a faits, & qu'un autre que moi nommeroit peut-être autrement, ayant trouvé occasion de se faire une duppe de cet étranger, lui persuada de me donner la sérénade que je vous ai dit qu'on me donna dans Rambouillet, & de me faire le lendemain une déclaration d'amour par écrit, qu'il s'offrit de composer pour lui; car c'est le Chevalier de la Grancourt qui a fait la lettre que vous avez leue & celles que vous lirez encore, par où ce pauvre Suédois pensoit tous les jours me découvrir sa passion. Il les transcrivoit seulement, parce qu'il sçavoit peindre assez bien la lettre batarde. Et vous allez voir, dit-elle en tirant un paquet de lettres & de billets hors de sa poche, comment cet

impertinent de la Grancourt m'y faisoit répondre par celles qu'il lui récrivoit sous mon nom. J'avois apporté toutes ces folies dans le dessein de vous en divertir comme d'une nouveauté, & de vous apprendre cette insigne fourberie. A ces mots tirant une de ces lettres du paquet, voici, dît-elle, la premiere déclaration d'amour.

Je me lasse de ménager ma vie, en ne vous découvrant ma passion que par des soupirs & par des sérénades. Deussai-je mourir pour vous l'avoir déclarée autrement, j'aime mieux mourir & que vous la sçachiez. Depuis le ballet du Roi où je vous vis la premiere fois, & qui me fera dire par tout, qu'il n'y a guere de seureté à la Cour de France pour les pauvres étrangers, j'ai presque été une ombre attachée à vos pas, pour vous demander ce que vous voulez faire de mon cœur que vous m'y aviez pris. Mes yeux vous en ont importunée mille fois; mais je vois bien qu'ils ont parlé Suédois pour vous, & que c'est une langue que vous n'entendez pas. Je vous dis donc en bon François, Mademoiselle, que je meurs si vous n'ordonnez au plûtôt ce qu'il vous plaît que je devienne. Vous direz que ce ne sera pas grande perte, & qu'il en doit bien mourir d'autres pour l'amour de vous. Je n'en doute pas, mais il n'en mourra jamais un si amoureux, ni un si fidele.

LE COMTE DE VALDAME.

Et quoi ! dit le Marquis, le Chevalier de la Grancourt écrivoit-il aussi bien que cela ? Vraiment, repartit-elle, vous n'y êtes pas encore, & il y en a bien d'autres qui m'ont semblé plus galantes. Voici la réponse que je faisois à ce beau billet.

Pardonnez-moi, Monsieur, ce seroit une grande perte si vous mouriez, & je l'empêcherai si je puis. Je ne suis pas si ignorante des langues que je ne sçache fort bien que les yeux de Suéde parlent d'amour comme les yeux de tous les autres pays ; mais je vous supplie de trouver bon que je vous paroisse toujours froide en compagnie à cause de mon pere qui est un peu fâcheux. Un jour viendra que je serai en liberté de vous dire que si j'ai pris vôtre cœur au ballet du Roi, ce n'a été qu'après vous avoir donné le mien.

La jolie fille que j'étois ! poursuivit-elle, & pour qui la Grancourt me faisoit-il passer ? Toutes celles qui font de pareilles réponses, dît le Marquis, ne sont pas à condamner, & il est assez naturel qu'une honnête fille, se déclare de cette maniére. Ha ! Monsieur, répondit Mademoiselle de Barbesieux, je suis vôtre trés-humble servante, & je défere fort à vos sentimens ; mais le Chevalier de la Grancourt n'y entendoit rien. Quand nous serions les plus amoureuses du monde, nous ne l'a-

roüions pas ainsi. Je crois bien cela de vous, répliqua-t'il malicieusement, à cause qu'on soupçonnoit cette Demoiselle d'aimer en secret un homme de grande qualité, à qui on la croyoit même mariée, mais toutes celles de vôtre sexe ne vous ressemblent pas. Vous disputerez de cela une autre fois, interrompit Mademoiselle Velzers, je n'ai pas trop de temps pour achever mon histoire.

Le pauvre étranger eut tant de joye, d'avoir reçu une réponse si favorable; qu'on dit qu'il fut long-temps comme un fou à ne sçavoir ce qu'il faisoit. Il embrassa mille fois le Chevalier de la Grancourt pour le bon conseil qu'il lui avoit donné; & il attribua ma bonne volonté aux petits soins qu'il lui avoit persuadé de me rendre. Il protesta de ne vouloir jamais avoir d'autre confident que lui, & de ne dire ni écrire que ce qu'il lui auroit dicté. En quoi je vous prie de remarquer l'aveuglement de ce pauvre homme, de s'imaginer qu'encore qu'il ne sçut qu'à peine baragouiner le François, je croirois que des lettres si galantes vinssent de lui. Mais la Grancourt connoissoit bien sa dupe, & cherchant quelqu'un qui le défrayât, il avoit eu raison de jetter les yeux sur lui. Cependant il m'écrivit ce second billet que vous allez entendre, qui étoit une galanterie sans pareille; car j'y étois le mont Ethna à

qui un berger parloit, ce que ce fou de la Grancourt avoit peut-être composé, parce que l'autre s'étoit attaché à cette pensée.

Montal qui s'étoit endormi tout familierement, dès le commencement de l'histoire, quoi qu'il eût paru des plus interessez à entendre ce qui justifioit Mademoiselle Velzers, se reveilla brusquement à cet endroit où la vision du mont Ethna faisoit un peu rire la compagnie, & s'imaginant qu'on rioit de lui; Pardon, dît-il, encore tout assoupi, cette belle Hollandoise a la voix si douce qu'elle endort. J'ai pourtant fort bien entendu, ajouta-t-il, qu'on a parlé de billet & de mont Ethna, & je n'ai pas perdu un mot de l'histoire. Madame de Mulionne & Mademoiselle de Barbesieux ne laisserent pas de lui faire la guerre, de ce qu'il s'étoit endormi avec des Dames, & le Marquis l'en raillant aussi, dît fort plaisamment; S'il s'y endort le jour, jugez, Mesdames, de ce qu'il pourroit faire la nuit. Mais Velzers qui sçavoit bien qu'elle avoit dequoi l'embarasser, se contenta de lui donner le billet à lire & à expliquer. Et après s'être un peu frotté les yeux, il commença par cette suscription.

LE BERGER DU NORT au Mont Ethna.

Quel diable de monftre eft-ce-ci? dît-il après avoir lu. Eft-ce le Suédois qui eft ce berger du nort ? Oui, répondit Mademoifelle de Barbefieux, & Mademoifelle Velzers eft le mont Ethna : lifez feulement. Lifons donc, reprit-il, & il lut.

Cher mont, autour duquel j'ai tourné près de fix mois fans repos ! que tes échos amoureux répondent toujours à mes brulans foupirs, comme ils y ont enfin répondu ! Je ne vois rien en toi qui ne foit plein de merveilles. Tu es couvert d'une neige qui par fa blancheur te rend à mes yeux le plus aimable objet de nos plaines, & tu fembles de glace au dehors, quoique tu fois rempli au dedans d'un brafier immortel. Mais ne permets pas qu'aucun pafteur s'aille rouler fur cette neige en mon abfence, ni qu'aucun belier grimpe fur ton coupeau, ni qu'un larron fe retire dans le creux de tes concavitez pour me nuire. Adieu.

Chacun fe tuoit de rire de l'étonnement avec lequel Montal lifoit cet admirable billet. Et en effet c'étoit un myftere pour lui qui n'avoit pas entendu le commencement de l'hiftoire, mais enfin regardant Mademoifelle

Velzers avec un férieux tout particulier, Parbleu, lui dît-il, Mademoiſelle, ſi vous êtes cet honnête mont-là, c'eſt quelque choſe de joli que ce coupeau & que les concavitez dont il parle. Un homme qui vous écrit de cette façon doit avoir joué un joli perſonnage avec vous. Et c'eſt tout à fait bien juſtifier la lettre de tantôt, que de produire encore des billets de cette nature. On ne lui répondit qu'en continuant de rire, juſqu'à ce que Madame de Mulionne reprit la parole & dît : Il falloit que ce Suédois n'eût pas plus d'eſprit que de raiſon, d'envoyer une telle ſottiſe à une perſonne qu'il aimoit, pour la ſeconde fois qu'il lui écrivoit. Bon! reprit Mademoiſelle de Barbeſieux, un homme qui n'entendoit pas le françois, croyoit que ce billet étoit la plus belle choſe du monde, & il ſuffiſoit qu'il y vît le mot d'Ethna. Penſez-vous qu'il prît garde au reſte ? il s'en rapportoit au Chevalier de la Grancourt. Ce traître, dît le Marquis, s'en divertiſſoit par deſſus le marché, & en alloit faire après de bons contes chez ſes amis. Non pas chez ſes amis, lui répartit Mademoiſelle Velzers, mais chez une maîtreſſe qu'il avoit, & qu'il enrichit long-temps aux dépens de ces folies-là ; car vous ſçaurez qu'elle profita d'une infinité de préſens que le Chevalier de la Grancourt perſuadoit à

cet étranger de me faire, & c'est dont je vous ferai le recit en son lieu. Le tour étoit commode, dît Mademoiselle de Barbesieux. La Grancourt n'a jamais vécu que de dupes, ajouta le Marquis.

Le Suédois continua Velzers, m'envoya donc ce beau billet, ou du moins ce fut son intention ; & comme le Chevalier de la Grancourt m'érigeoit en fille sçavante au besoin, en composeuse de petits vers, s'il le falloit ; enfin en tout ce qui pouvoit servir à son dessein ; il me fit encore répondre à ce billet comme vous l'allez entendre.

Le Mont Ethna au Berger du Nort.

Berger inquiet,
Dont l'ame est atteinte
D'une folle crainte
Sans aucun sujet,
Sçache qu'encor qu'une montagne
Doive livrer mille combas
A tous les vents de la campagne,
Elle n'y tourne pas.

Encore un coup, berger, ne t'étonne point si tu ne me vois jamais te montrer mes flames jusqu'à ce que nôtre entreveue soit secrette. J'aurois peur que leur fumée ne nous découvrît, & ce ne seroit pas accommoder nos affaires. Adieu.

Et remarquez, continua Velzers, que le Chevalier de la Grancourt ne me faisoit prier souvent l'étranger de trouver

bon que je fisse semblant de n'avoir aucun commerce avec lui, de peur que nous n'eussions tout gâté en nous rencontrant ensemble. En effet, mon indifférence lui eût assez fait comprendre qu'on le joüoit; mais comme il croyoit que je feignois, ma contrainte imaginaire lui donnoit, dit-on, plus d'amour que si je lui eusse dit des douceurs. Cette fureur d'écrire dura un mois, pendant lequel il ne cessoit d'admirer mon bel esprit qui parut dans beaucoup de semblables billets; mais pourtant ce fut sans oser jamais jetter les yeux sur moi. On me fit appercevoir de cette retenue, à force qu'on la lui vit affecter par tout où nous nous rencontrions; & même quand par raillerie je voulus quelquefois lui en demander la raison, il s'éloignoit de moi & me faisoit signe des yeux, dont je n'étois pas peu étonnée. Mais enfin mon amant se lassa d'aimer par billets, & une fois qu'il me rencontra seule à S. Germain dans l'antichambre de la Reine, par où je passois pour aller chez Madame de Montausier, il m'y arrêta, & il m'y fit des discours si impertinens, ausquels je ne comprenois rien, ne sçachant pas la fourberie de la Grancourt: & il m'y vint des propos si impudens sous le nom de son mont Ethna, que je fus contrainte d'éclater contre lui & de le traiter tout à fait mal.

Comme en cette dispute où il m'accusa d'inconstance, je l'avois assuré que je

n'écrivois jamais aux hommes, & que ceux qui lui avoient rendu des lettres de ma part, les avoient fabriquées, & s'étoient voulu mocquer de lui, cela pensa rompre toutes les mesures que le Chevalier de la Grancourt avoit prises; car mon Suédois n'entendoit pas raillerie. Il alla aussi-tôt lui faire mille reproches de ce qu'il l'avoit trompé, & lui dire qu'il le vouloit voir l'épée à la main : ce qui n'eût pas peu embarrassé le Chevaliar de la Grancourt qui se sentoit piquer d'honneur, s'il n'eût fait ceder sa bravoure au desir de conserver une si bonne dupe: Mais voici comment il s'y prit. Après avoir répondu plus haut qu'on ne lui avoit parlé, & fait mille gasconnades sur le défi, il dît au Comte qu'il ne sçavoit pour quelle raison je l'avois ainsi mal traité; mais qu'après qu'il s'en seroit éclairci, & qu'il auroit justifié son procedé, il consentiroit à se battre, & même qu'il l'en presseroit. Là dessus se quittant tous deux, le Suédois se retira chez lui, & la Grancourt se dépêcha de m'aller faire écrire une belle lettre qu'il lui envoya le lendemain matin par ma femme de chambre. Cette Coquine étoit d'intelligence à me fourber; & voici comment il me faisoit parler dans cette lettre.

Quoique je m'imagine bien que vous avez mal passé la nuit à cause du mauvais trai-

tement que je vous fis hier, je ne vous écris que pour vous quereller encore. Aussi m'avez-vous pensé perdre en me parlant dans le vieux Château de saint Germain ; & si Madame de Choisi, qui nous écoutoit dans une porte voisine, n'étoit pas la plus discrette, & la meilleure Dame de la Cour, on y feroit déja de bons contes à mes dépens ; le traitement que j'ai affecté de vous faire, ne m'en garantiroit pas. Je n'aurois jamais cru que vous eussiez eu l'imprudence de m'entretenir de nos secrets en des lieux où les murailles ont des oreilles ; & j'avoüe que la colere où cela me mit m'aida beaucoup à vous dire des choses trop facheuses. Toutefois j'en eus du regret un moment après, parce que je ne suis pas bien aise de vous faire souffrir ; & cela est si vrai que j'en ai pleuré toute la nuit. Je vous prie, mon cher Comte, de me pardonner la peine que je vous ai faite, & de souhaiter de moi par vengeance tout ce qu'il vous plaira ; mon amour vous accordera toutes les choses possibles pour réparation de ma cruauté.

Le Chevalier de la Grancourt qui mesuroit toutes ses heures, entra chez l'étranger un moment après que ma femme de chambre eut fait son message ; & affectant toujours beaucoup de froideur, il lui dît qu'il venoit pour l'accompagner chez une Dame où je devois être ; afin de me me demander l'éclaircissement de ce qui étoit arrivé. Mais la pauvre dupe, que mon billet avoit renfoncé plus avant que jamais

dans ses chimeres, embrassa ce fourbe avec beaucoup d'amitié, le pria d'excuser la foiblesse d'un amant que l'apparence avoit trompé ; & l'ayant regagné avec beaucoup de peine, le consulta sur la réponse qu'il feroit à cette lettre, bien résolu de se vanger effectivement de moi par les demandes que je lui permettois de me faire. Le Chevalier de la Grancourt lui conseilla d'abord de ne pas laisser échapper une si belle occasion d'obtenir quelque faveur. Il n'est rien tel, lui dît-il, que d'engager les Dames par-là ; & après avoit fait semblant de chercher dans sa têtc ce qu'il seroit à propos de me demander, enfin il conclut à m'obliger d'accorder une entrevue particuliere en tel lieu que je voudrois choisir : ce qui me fut écrit aussi-tôt par cet autre billet que voici, enrichi d'une suscription qui vaut déja quelque chose ; car il y a dessus, *Pour la plus cruelle de toute les belles.*

Ha Vraiment ! interrompit Montal, cette suscription n'avoit garde de vous déplaire ; on vous fait honneur par-là. Sans doute, reprit-elle ; mais enfin voici le billet.

J'étois mort, inhumaine, si vôtre lettre ne fût venue de grand matin empêcher mon desespoir ; car il n'y a point de maux que je n'aye souffert cette nuit, au souvenir des cruelles paroles qui sortirent hier de votre

bouche. Est-il possible que des termes si rudes puissent venir d'un endroit si doux, & qu'un malheureux amant en ait pu recevoir tant de mépris sans expirer de douleur ! Mais je ne veux jamais vous pardonner le mal que m'a fait cette belle bouche, à moins que ce ne soit elle-même qui m'en prie ; car puisqu'il faut vous le dire, je ne me fie plus au papier, depuis que vous m'avez si cruellement soutenu que vous ne m'aviez point écrit : Et je ne croirai jamais avoir reçu aucun billet de votre main, qu'après que, pour ma vengeance, vous m'aurez donné un rendez-vous, où je puisse baiser mille fois les armes qui ont pensé causer ma mort.

LE COMTE DE VALDAME.

Sans mentir, dit Madame de Mulionne, ce la Grancourt se moquoit bien de ce pauvre Suédois. L'histoire veut, continua Mademoiselle Velzers, que pour tenir ma parole je lui aye donné ce rendez-vous qu'il souhaitoit; & qu'à cause de mon pere, qui me faisoit observer de trop près, c'étoit pourtant à quoi le bon homme ne pensoit guere, je n'aye pas trouvé de meilleur expedient que de faire venir mon galant à minuit, au dessous du balcon de mon antichambre qui donne sur un cul de sac, & de le faire entrer par-là dans mon appartement, en lui faisant jetter une échelle de soye. Vous sçaurez, cependant que cela arriva.

Mon honnête femme de chambre avoit donné ſa parole au Chevalier de la Grancourt de paroître à ce balcon, & de jetter cette échelle, à condition qu'il ſe ſerviroit de quelque ruſe, lorſque l'étranger voudroit monter, pour l'empêcher d'achever ſon entrepriſe; mais le hazard voulut qu'elle fût traversée par d'autres gens.

Le caroſſe de Monſieur de Soyecourt vint à paſſer juſtement comme le galant étoit ſur l'échelle de ſoye: & les flambeaux ayant jetté aſſez de lumiére dans le cul de ſac pour donner lieu au fils du Marquis de Maucomble, qui paſſa immédiatement après en chaiſe, d'obſerver l'eſcalade, ce jeune Gentilhomme s'arrêta; cria au voleur, ſe ſaiſit de mon galant qui étoit déguisé, & le mît entre les mains du Commiſſaire du quartier qui le mena en priſon, ſans que le pauvre amoureux osât ſe nommer ni ſe juſtifier, de peur de me perdre d'honneur. Voyez un peu combien je lui avois d'obligation! Plus que vous ne penſez, dît Montal; Dieu veuille qu'il ne vous en ait point une autre. A moi? répondit-elle, il m'en a ſans doute. N'avez-vous pas bien vu par la lettre de tantôt, qu'il a eu de moi tout ce qu'il vouloit? Vous vous moquez, repartit Madame de Mulionne, ou bien ç'a été de la même maniére que vous lui avez écrit tous les billets; & par une perſonne tierce. Hé! reprit

froidement la belle Hollandoiſe, je crois que cela ſe doit entendre ainſi; & je n'ai pas une mine à vous en devoir faire juger autrement. Ma foi! dît Montal, la mine n'y fait rien; & je ne ſuis jamais venu à bout de perſonne avec plus de facilité que de celles qui crioient au meurtre, quand on leur parloit d'amour. C'eſt pour cela, repliqua-t'elle encore plus froidement, que vous vous attachez à moi, & vous n'avez auſſi qu'à pourſuivre, vous y trouverez vôtre compte. Bien entendu, continua-t'il; vous imaginez-vous ne me point aimer déja? Meſdames, dît-il, en s'adreſſant à la compagnie, je vous la donne pour la plus diſſimulée de toutes les filles; car telle que vous la voyez, chaſte, fiere, & inexorable, je ne me plains de ſa cruauté que de complot avec elle pour tromper les curieux, & je ne dis point tout ce que nous avons fait enſemble. A ces mots on la vît devenir ſi rouge, que la compagnie croyant qu'elle s'étoit fâchée, querella fort Montal; & Mademoiſelle de Barbeſieux entre autres, lui dît qu'elle ne prendroit pas plaiſir à ces ſortes de familiaritez. Non pas qu'elle ne ſçût bien qu'entre bons amis & par galanterie on pouvoit s'en ſervir quelquefois, mais parce que le plus ſouvent on ſe peut rencontrer avec des eſprits dont l'humeur n'a nulle ſimpathie avec la nôtre; & que ne



faisant aucune différence des gens devant qui l'on parle, on donne lieu à ces sots esprits-là d'expliquer les choses selon leur portée. Sérieusement, Chevalier, ajouta le Marquis, tu es un peu trop libre ; ou pour mieux dire, tu es un de ces grands parleurs qui pour vouloir trop faire les beaux esprits & les galans, ne sçavent le plus souvent ce qu'ils disent. Quoi ! tu en és aussi ? répartit Montal. Ah par ma foi je m'en vais désormais être si sage, qu'on me priera vingt fois de parler avant que j'ouvre la bouche. C'est bien tout ce qu'il pourra faire, dît Mademoiselle Velzers en souriant, pour montrer qu'elle n'étoit plus fâchée ; mais je ne laisserai pas d'achever mon conte.

Vous sçavez, continua-t-elle, le bruit qui courut l'hyver passé, qu'on nous avoit voulu voler la nuit ? Oui, répondit Madame de Mulionne, on dît qu'on avoit trouvé sur le balcon des poignards & des nœuds coulans, avec quoi on vous devoit tous étrangler, & cela servit d'entretien à tout Paris. On n'avoit pourtant pas dessein sur ma vie, repliqua Mademoiselle Velzers, le voleur n'étoit autre que mon galant, qui comme je vous ai dit, fut mis en prison & répondit le lendemain à son interrogatoire sous un nom supposé, pour les mêmes considérations qui le soir d'auparavant l'avoient empêché de se nommer. Helas ! dît

L'impudent! répartit aussi-tôt, Mademoiselle de Barbesieux en riant & rougissant tout ensemble, ne s'étoit-il teu si long-temps que pour attendre l'occasion de me dire une telle sottise? C'est que j'enrage; continua-t-il, d'entendre dire tant de paroles inutiles sur un rien. Pourquoi diable ne laissez-vous pas plûtôt achever l'histoire? Allons, dit Mademoiselle Velzers, il a raison; écoutez-moi.

C'est donc là l'incomparable billet qui accompagnoit le cabinet d'Allemagne que m'envoyoit le Suédois; & pour l'intelligence de ce point de mon histoire, vous sçaurez que ce qui l'obligea à me l'écrire en cet admirable jargon, fut qu'il m'avoit vu estimer beaucoup ce cabinet à la foire, & que l'ayant acheté dans le dessein de l'envoyer au logis, avant que j'y pusse être revenue, il aima mieux m'écrire comme il put, pour joindre un billet à son présent, que d'attendre son secretaire qui étoit allé à saint Germain. C'étoit agir en étourdi, mais ses imprudences ne lui faisoient pas beaucoup de mal, & le Chevalier de la Grancourt étoit le maître raccommodeur de toute chose. Ce dernier fut toutefois bien surpris d'apprendre à son retour que le cabinet m'avoit été envoyé. Et lorsqu'il sçut que mon pere ne le vouloit pas rendre que l'auteur du billet n'y vint consentir en sa présence, on dit qu'il n'y eût jamais d'homme plus décontenancé que ce fourbe; car il avoit peur que sa dupe venant

au logis, ne reçonnût encore une fois qu'on le jouoit. Voici cependant, comme je vous l'ai déja dit, de quelle maniére il se tira d'embarras. Il fit entendre à ce pauvre Suédois que j'étois perdue s'il ne venoit dire à mon pere qu'il s'étoit mépris, & nier que ce fût à moi qu'il eût adressé le cabinet. Par ce moyen il évita l'éclaircissement, il retira le cabinet de nos mains; & supposant le lendemain une lettre par laquelle il me faisoit ordonner à cet amant de faire porter son présent chez certaines gens, le Chevalier de la Grancourt de concert avec ces gens-là s'en empara, & en fit un présent à sa maîtresse. Cependant je ne fus pas peu étonnée en rentrant chez nous de trouver mon pere de méchante humeur; & à peine lui pus-je persuader que j'étois innocente, en lui disant que cet étranger étoit un fou qui s'étoit mis dans la tête que je l'aimois. Je lui contai le compliment qu'il m'avoit fait dans l'antichambre de la Reine, les signes qu'il me faisoit de n'être pas si familiere avec lui, quand je voulois rire des extravagances qu'il me disoit quelquefois; & enfin la priere qu'un de ses amis m'avoit fait de m'en divertir par pitié aux occasions, sans le contredire. Car, disois-je à mon pere, on tient qu'il ne faut point aigrir ces gens-là; & pour ce qui est du cabinet qu'il m'a envoyé, c'est qu'il me l'a vu marchander à la Foire. Mais, interrompit Madame de Mulionne, il est donc bien

vrai que vous le preniez pour un fou? Rien n'est plus vrai, répondit Mademoiselle Velzers; j'en étois si bien persuadée, que j'avois accoutumé mes amies à en avoir la même opinion : & d'ailleurs le Chevalier de la Grancourt aidoit lui-même à m'y confirmer, en me disant que c'étoit la folie de ce pauvre homme de s'imaginer qu'on l'aimoit. Ah l'imposteur! dît Mademoiselle de Barbesieux, peut-on jouer quelqu'un plus cruellement! mais ajouta-t-elle, comment avez-vous pu décovvrir tout ce mystére? Vraiment reprit la Hollandoise, nous n'y sommes pas encore; & il s'est bien passé d'autres aventures, avant que j'y aye pu rien connoitre.

Depuis celle du cabinet, le Comte de Valdame sur le pied de fou me fit sa cour pour le moins un mois avec assez de tranquillité; & je lui accordois tout ce qu'il me disoit qu'il avoit fait pour moi, & que j'avois fait pour lui, parce que je le traitois comme un visionnaire. Mais enfin une succession importante rappella mon pere à Mildebourg, & il fallut que j'y allasse avec lui. Vous allez entendre de terribles affaires qui arriverent à l'occasion de ce voyage, & pendant que nous fumes là. Avant mon départ, je vis répandre beaucoup de larmes à mon pauvre amant, qui m'eussent peut-être touchée si un autre que lui m'eût témoigné autant de tendresse; mais l'imagination que j'avois

de sa folie, étoit un bouclier pour ma sagesse contre toutes les atteintes de la pitié ; & plus il peuroit, plus je riois: J'eus même toutes les peines du monde à l'empêcher de me suivre en Hollande ; & je pense que sans la lettre d'adieu que voici, où je lui deffendois de le faire, rien n'eût pu l'en détourner. Elle étoit dans une envelope avec la suscription ordinaire, *A Monsieur, Monsieur le Comte de Valdame*; mais sur la lettre même il y avoit ces tendres qualitez : *Au plus aimable & au plus tendre de tous les amans, la plus affligée & la plus aimée de toutes les amantes.* Je croi même que cela étoit écrit avec du sang de poulet. Elle contenoit ce que vous allez entendre.

Je m'éloigne de vous, mon cher Comte, & Dieu m'est témoin que comme il n'y aura que la moitié de moi en Hollande tandis que vous serez ici, je souhaiterois de tout mon cœur que vous y pussiez venir, mais ma méchante fortune m'oblige à vous deffendre d'en avoir seulement la pensée, à cause des mauvais jugemens qu'on en pourroit faire de moi : & je vous commande, par tout le pouvoir que vous m'avez donné sur vous, d'attendre mon retour en France. Je ne crois pas que mon pere soit long-tems à Mildebourg ; mais quand cela seroit, sacrifiez-moi tout les déplaisirs que vous causera mon absence ; & songez, pour votre consolation, que je souffrirai d'aussi grandes peines que les vôtres. Adieu, mon cher Comte ;

adieu, le plus aimé de tous les hommes. Ecri-moi souvent par la voye secrette que je te manderai ; & croi que je ne serai jamais qu'à toi puis que j'ai commencé d'y être.

Hé quoi ! dît Madame de Mulionne, le tutayement en étoit aussi ? Bien entendu, répondit Mademoiselle Velzers ; je l'aimois tant dans les lettres du Chevalier de la Grancourt, que je n'y gardois point de mesures. Aussi cela fut cause qu'il demeura en France volontiers, jusqu'à ce que j'y retournai il y a trois semaines, en la compagnie de Monsieur le Chevalier, dît-elle en montrant Montal. Et dites-moi, Mademoiselle, interrompit le Marquis de Riberville, avoit-il déja eu quelque part à vos faveurs lorsque vous fistes ce voyage ? A propos, répondit-elle, c'est ici le meilleur, & je l'oubliois : Oui, il croyoit déja que je l'avois bien traité ; & l'histoire veut que je lui avois accordé tout ce qu'il pouvoit souhaiter de moi, avant même qu'on parlât de notre départ. Mais admirez un peu, je vous prie, l'extravagance du Chevalier de la Grancourt, & à quels plaisans remerciement il m'exposa le lendemain qu'il lui eut supposé quelqu'autre pour moi ; car ce fut ensuite de cette admirable avanture qu'il m'écrivit la lettre qui m'a pensé perdre d'honneur ce matin. Mais, dît le Marquis, comment ne reconnut-il pas

le

le change ? Monsieur, répliqua-t'elle, dispensez-moi de vous en rendre raison ; je ne sçai pas assez les cérémonies qui s'observent en ces rencontres-là, pour satisfaire vôtre curiosité. Tout ce que je vous puis dire, c'est que le lendemain il se louoit fort de certains plaisirs que je lui avois donnez, disoit-il, & qui étoient de l'hebreu pour moi, qui ne sçavois pas tout le mystere. Mais, ajouta Madame de Mulionne, où & comment pensoit-il que vous eussiez pu venir à un tel rendez-vous, & découcher de votre maison ? Hé mon Dieu, Madame, répondit Mademoiselle Velzers, n'avez-vous pas oui dire aussi souvent que moi, que l'amour est ingenieux à se flatter, & qu'il ne se croit rien impossible ? A bien prendre la chose, dit le Marquis, s'il est vrai que l'imagination fait nos plus doux plaisirs, la Grancourt ne trompoit l'étranger qu'à demi par cette ruse. Ces plaisirs là, reprit-elle, lui coûterent bon pendant que je fus à Mildebourg ; & je ne pense pas que Monsieur son confident ne lui ait tiré de la bourse plus de dix mille écus, sous prétexte de faire des empletes pour moi. Est-il possible ! reprit à son tour le Marquis tout étonné. Je ne vous dis rien qui ne soit vrai, répondit-elle ; & voici comment ce fourbe vint à bout de son dessein.

La premiere Lettre qu'il supposa de moi à cette pauvre dupe contenoit :

parmi plusieurs protestations de l'aimer éternellement, une trés-instante priere de me choisir une des plus belles tentures de tapisserie qu'il y eût à Paris; & de m'en mander le prix avant que de me l'envoyer, afin que je lui en fisse tenir l'argent au plûtôt. Ecrire cela à un amant comme lui, c'étoit lui dire donnez-la moi genéreusement. Il n'y manqua pas aussi : & s'en étant rapporté à son Chevalier pour la faire partir, car celui-là avoit gagné sur son esprit qu'il ne feroit rien sans son conseil; le voyage de cette tapisserie en Hollande se termina à la maison de la maîtresse de ce trompeur, où elle alla trouver le cabinet d'Allemagne. Il fournit à cette même femme un ameublement de damas cramoisi, enrichi d'une crépine d'or & d'argent, au même prix que lui avoit coûté la tapisserie; & il lui donna pour ses habits plusieurs pieces d'étoffes les plus belles qui se fussent jamais fabriquées en France. Je ne sçai, dît Mademoiselle de Barbesieux, qu'elle sera la fin de ceci; mais il me semble que la Grancourt en fait beaucoup pour n'être point découvert, & pour ne donner aucun soupçon au Suédois. Il ne manquoit pas de prétextes spécieux, reprit Mademoiselle Velzers, pour me faire demander toutes ces choses; mais comme enfin il étoit difficile que quand je serois revenue en France la fourberie ne se dé-

couvrît, & que c'étoit tout ce que craignoit la Grancourt ; vous imagineriez-vous bien dequoi il s'avisa ? Mon pauvre amoureux lui avoit juré mille fois qu'il m'aimoit avec une passion si violente, que si je venois à mourir il s'empoisonneroit pour ne me pas survivre. La Grancourt s'imaginant qu'un amant si passionné lui tiendroit parole, résolut de me faire mourir en idée, afin que par un noble désespoir celui-là lui épargnât le dénoüement de la comédie. Pour venir à son but, il commença à me faire écrire que j'étois indisposée ; à quoi le Suédois me faisoit des réponses si tendres, que je vous enleverois le cœur si je vous les lisois. Après cela ce fourbe lui fit tenir d'autres Lettres, où une tierce personne par mon ordre lui mandoit les suites de ma maladie ; & entre autres il y en eut une qui le toucha si vivement, qu'au grand étonnement du Chevalier de la Grancourt, il entra un jour tout botté chez ce fidelle confident pour lui dire adieu, résolu à quelque prix que ce fût de me venir trouver à Mildebourg.

Qu'un fourbe a de peine à remedier à tant d'incidens ! s'écria Mademoiselle de Barbesieux. La fourberie & l'envie se ressemblent, dit le Marquis, elles sont à elles-mêmes leur propre supplice. La Grancourt pensa tomber de son haut, poursuivit Mademoiselle Velzers, quand il vit le Suédois si déterminé à cela ; &

ce qui l'embarrassoit le plus, cet amant transporté étoit déja remonté à cheval avec tous ses gens, & il n'y avoit pas moyen de l'abandonner un quart d'heure pour lui aller promptement écrire des défenses de partir. Toutefois le Chevalier de la Grancourt après avoir un peu rêvé, feignit enfin de se résoudre à le suivre en Hollande; & l'ayant fait descendre de cheval pour se reposer chez lui pendant qu'on accommoderoit le sien, il prit prétexte d'aller dire un mot à deux pas de là : mais ce fut pour bâtir une dépêche, où j'écrivois de ma propre main que je me portois mieux & que nous reviendrions bientôt, afin qu'il y prît plus d'assurance. Le Chevalier de la Grancourt rentrant chez lui, peu après la lui avoir fait rendre, feignit d'être agréablement surpris quand il la lui montra; puis remerciant Dieu de ma guérison, ne trouva plus de difficulté à rompre ce voyage. Voilà comment il para encore ce dernier coup ; mais tout cela ne faisant que redoubler la crainte qu'il avoit d'être un jour découvert, ne servit aussi qu'à lui faire impitoyablement précipiter l'heure de ma mort : & voici la lettre fatale par laquelle, huit jours après, je l'annonçai à mon pauvre amant, dans le temps qu'il juroit le plus de ne me jamais survivre, & qu'il avoit toujours de l'opium tout prêt ; de sorte que la Grancourt songeoit déja comment il le feroit enterrer, après

la lecture de cette lettre.

Notre destinée, mon cher Comte, ne permet pas que je vous revoye, & ma maladie m'a tellement abatue depuis quatre jours, qu'il n'est rien de plus assûré qu'il faudra que j'en meure avant la fin de celui-ci. Je prévois que cette fâcheuse nouvelle que vous n'attendiez pas, vous portera de cruelles atteintes; & comme je ne me sens pas capable de vous survivre si vous mouriez avant moi, je ne doute pas que ma perte ne vous jette dans un horrible desespoir..... Helas! s'il étoit vrai que les amans se réünissent là-bas, je n'aurois pas tant de regret à la vie.... Adieu, mon cher Comte, je ne sçaurois plus dicter, la douleur & les sanglots me ferment la bouche; j'ordonne que l'on ne vous envoye cette lettre qu'après ma mort. Je meurs toute vôtre, & la plus fidelle de toutes les amantes.

Le Chevalier de la Grancourt y avoit encore ajouté en caracteres tremblans, ces mots: *Adieu le plus aimé qui sera jamais.* C'étoit afin que de douleur ou autrement, le Comte en mourût plus vîte. Mais, poursuivit-elle en riant, il y a apparence que les Suédois, tout comme les autres, ne se croyent point obligez de tenir parole aux morts. Bien loin de se tuer, le mien n'eût pas plûtôt soupiré un quart d'heure de la perte qu'il avoit faite, que parmi un grand nombre de soucis qui l'assaillirent, il demanda s'il perdroit encore l'argent

de ſa tapiſſerie, & ſi mon pere ne le lui rendroit pas; dont la Grancourt fut ſi étonné, qu'il en penſa veritablement mourir lui-même. Je le croi bien, dît le Marquis en riant de tout ſon cœur; car c'étoit-là une rude touche pour ſon adreſſe. Madame de Mulionne en rît auſſi comme le reſte de la compagnie; mais ce fut d'un ris tout étonné, & en faiſant une réflexion morale ſur le changement du Suédois. Ces traîtres d'hommes! s'écria-t-elle; dira-t-on aprês cela qu'il y en ait un qui vaille quelque choſe? Hé mon Dieu! lui répartit la belle Hollandoiſe, laiſſez-moi achever. Leur procedé ne m'étonne pas, & nous ne devons pas attendre que ces Meſſieurs-là ſoient ſi honnêtes gens, que de mourir glorieuſement pour nous. Ils ſeroient bien ſots de le faire, dît Montal, & encore moins aprês la mort de ce qu'ils aiment, qu'auparavant. Et quand veux-tu donc qu'ils le faſſent, lui répondit le Marquis? Il me ſemble que ſi le déſeſpoir doit tuer quelqu'un, c'eſt quand il a perdu pour jamais ce qu'il a de plus cher au monde. C'eſt un conte, lui répliqua Montal; le déſir étant mort avec l'objet, nous rentrons en nôtre bon ſens: & comme les vivans ſont faits pour les vivans, nous laiſſons-là le mort, pour un autre objet qui boive & mange. Auſſi me fierois-je fort à vous, lui dît Madame de Mulionne, ſi je voulois être aimée de

quelqu'un. Moi, reprit-il, je ſuis le plus fidele de tous les hommes; j'ai pensé me tuer dix fois pour les cruautez de ma maitreſſe; & cette belle, continua-t-il en regardant Mademoiſelle Velzers, en a été témoin en Hollande. Vraiment, répondit-elle en raillant, c'étoit moi qui étois la cruelle. Oui, oui, repliqua-t-il, belle rieuſe, c'étoit vous, & vous ſçavez qu'il n'a tenu à rien que je n'aye fait pluſieurs fois la folie de m'empoiſonner; mais je m'en garderai bien déſormais, & moins après votre mort, qu'en tout autre temps. Vous n'avez pas beſoin d'en jurer pour me le faire croire, dît-elle avec une petite mine aſſez froide. Mademoiſelle, reprit-il en ſe radouciſſant, peut-être que comme je vous aime avec une paſſion déméſurée, le premier effort de ma douleur me cauſeroit naturellement la mort: mais, pourſuivit-il en regardant la compagnie avec ſa plaiſanterie ordinaire, non aſſurément je ne me tuerois pas, & nous ne ſommes plus au temps de ſe poignarder pour la mort de quelqu'un. Mais quelle raiſon as-tu, répondit le Marquis, de vouloir te tuer plûtôt avant qu'après? Ha ha, répliqua Montal, quelle raiſon j'ai? quand nous ſommes obligez de voir ſouvent une femme que nous aimons éperduement, & qui nous refuſe ſa poſſeſſion; l'objet mouvant la puiſſance, & l'amour irrité par les refus nous jettant en frenéſie, nous ſommes capables de préférer du

poison à une vie si fâcheuse : mais ôtez l'espérance de posseder la personne, ce qui ne se peut que par sa mort, je te l'ai déja dit, nous rentrons dans notre bon sens. Cette raison, dît Mademoiselle de Barbesieux, seroit bonne pour un brutal qui aimeroit sensuellement une femme ; mais pour un honnête homme .... Mon Dieu ! interrompit-il, je sçai ce que vous m'allez dire ; mais vous seriez toutes bien attrapées, si on ne vous aimoit qu'à la façon des anges ; & lorsqu'on nous prêche cette spiritualité d'amour, ce sont de belles chimeres dont on nous berce. Ah ! repartit Madame de Mulionne, je vous soutiens qu'il y a des hommes qui aiment avec la plus grande honnêteté du monde, & sans aucune prétention. Et moi, répliqua-t'il, je vous soutiens que cela ne se peut. Ils prétendent peut-être plus honnêtement, mais ce n'est qu'amuser le tapis, & on en vient toujours au but. Mesdames, dît alors le Marquis, si l'on en croit sa philosophie, il n'y aura plus de commerce entre les deux sexes qui ne soit bien dangereux. Tu fais le rieur toi, lui dît Montal, mais tu ne m'entens pas. Bien, va, répliqua le Marquis, ni ces Dames, ni moi, nous ne voulons plus t'entendre, & nous aimons mieux que Mademoiselle Velzers nous dise, comment le Chevalier de la Grancourt s'est tiré du mauvais pas où nous l'avons laissé.

Comment il s'en est tiré ? reprit-elle.

Il se battit deux jours après contre un homme qui le tua, & je pense qu'il n'en seroit jamais sorti à son honneur autrement. Il n'y a donc pas long-temps que cela est arrivé ? dit Mademoiselle de Barbesieux, car il n'y a pas plus de trois semaines que le Chevalier de la Grancourt a été tué. Vous pouvez bien vous imaginer que cela est tout nouveau, répondit Mademoiselle Velzers, puisque je vous ai dit qu'il n'y a que trois semaines que je suis revenue de Hollande : le Chevalier de la Grancourt ne fut tué que deux jours auparavant. Je croi pourtant, continua-t-elle, que s'il eût vécu davantage, il eût trouvé quelque nouvelle invention pour se débarrasser de son homme. Il avoit même commencé un autre stratagême pour faire ensorte que le Suédois s'en allât hors de Paris, & lui remît entre les mains toutes mes prétendues lettres. Il lui disoit que si mon pere faisoit la moindre difficulté de rendre l'argent qu'avoient coûté les meubles, ce seroit le moyen de tirer raison du vieillard, que de le menacer de publier ces lettres de sa défunte fille. Neanmoins le succés de cette finesse étoit si incertain, & les suites en devoient être si embarrassantes, que je vous assure que le Chevalier de la Grancourt fit vingt fois mieux de se faire tuer, que de s'y fier.

Mais si sa mort le tira de peine, elle nous y mit en récompense mon pere & moi dès que nous fumes de retour. L'é-

tranger le vint trouver deux jours après & lui fit en sa langue, que mon pere entend fort bien, des complimens de condoleance sur ma mort. A quoi mon pere, qui étoit prévenu de la pensée que ce pauvre homme fût fou, & qu'il falloit faire semblant de croire tout ce qu'il s'imaginoit, répondit comme s'il eût été vrai que je fusse morte. Ce qui lui fut d'autant plus aisé, qu'une Dame de nos amies m'avoit retenue chez elle comme nous passions par dessus ses terres ; & que n'étant pas encore revenue à Paris, je ne pouvois par ma présence détruire ce qu'il disoit. Il regarda même l'imagination de ce Suédois, comme un moyen de me défaire à la fin d'un fou importun : & croyant que ce qu'il disoit de la tapisserie & du lit de damas, dont il vouloit avoir le payement, ne fût qu'une vision pareille, à celle de ma mort ; il lui répondit encore, pour ne le pas aigrir, qu'il attendoit des lettres de change, & qu'aussi-tôt qu'elles seroient arrivées il lui rendroit cet argent. L'étranger vint plusieurs fois demander des nouvelles de ces lettres de change ; jusqu'à ce qu'ayant été mené près de quinze jours, & l'impatience le prenant, il envoya enfin un autre Suédois dire à mon pere qu'il ne pouvoit plus attendre ; que des gens de nôtre qualité n'étoient pas sans mille ou douze cens pistoles seulement qu'il redemandoit ; qu'il en avoit affaire pour s'en retourner en Suéde, & qu'absolu-

ment il les vouloit avoir. Mon pere, qui connoissoit parfaitement cet autre Suédois, qui se nommoit Monsieur de Grustaw, & qui ne s'étoit chargé de ce message que parce qu'il étoit de nos amis aussi-bien que du Comte de Valdame, le railla d'abord de sa bonne foi qui lui avoit fait prendre toutes ses imaginations du Suédois pour des veritez. Il rit encore de meilleur cœur de ce qu'il avoit donné dans le paneau touchant nos amours; en sorte qu'on ne vît jamais un homme plus étonné que Monsieur Grustaw. D'un côté il considéroit que mon pere étoit incapable d'aucune lâcheté; de l'autre, il n'avoit jamais reconnu de folie dans le Comte de Valdame: & réduit à penser mal de l'un ou de l'autre, il fut longtemps sans sçavoir que dire.

Toutefois, à force d'être persuadé par mon pere que l'étranger étoit hypoconde; ma mort en idée, & mes prétendues lettres qui n'étoient pas de mon écriture; le rapport des rouliers qui n'avoient porté aucuns meubles en Hollande, dans le temps & sous la marque que le Suédois avoit dit, & mille autres circonstances aussi peu vrai-semblables, tout cela ayant convaincu suffisamment Grustaw, qu'il falloit que ce Comte eût l'esprit blessé, joint qu'il y avoit un an qu'il ne l'avoit vu, & qu'on peut bien devenir fou en moins de temps que cela; il fit des excuses à mon pere de la commission qu'il avoit prise, & témoignant de s'af-

fliger du désordre de ce pauvre malade, il retourna pour le voir. C'est ici le plus plaisant, en ce que le Comte lui ayant demandé avec empressement des nouvelles de sa négociation, Grustaw le croyant fou, observa le même temperament que mon pere à lui répondre. Il lui dît qu'il ne s'embarassât l'esprit de rien, que mon pere étoit un homme d'honneur qui lui feroit raison de son argent; & cependant il le pria de s'aller reposer; lui demanda s'il dormoit bien la nuit; de qui il avoit appris que j'étois morte, & depuis quand on lui avoit voulu faire croire cette fausseté. Enfin il le traita comme un visionnaire qu'il faut amener doucement au point où l'on veut. Le Suédois répondit qu'il étoit très-assuré que j'étois morte, & que je lui en avois donné avis par une lettre; ce que Monsieur Grustaw prit pour un autre effet de folie; mais le plaisir fut, quand ce Monsieur Grustaw crut avoir trouvé le secret de ramener l'esprit du jeune Comte, en lui prouvant que j'étois en vie. Pour cet effet, ayant sçu le lendemain que j'étois arrivée, il pria mon pere de m'amener chez le pauvre Suédois pour l'en convaincre, afin que par après & peu à peu on lui pût faire connoître que toutes ses autres imaginations étoient aussi fausses que celle de ma mort. Mon pere m'y mena aussi dans cette intention; mais je ris encore de l'état où je le trouvai. Il étoit entre un médecin & un apoticaire à qui

il disoit mille injures en son baragouin, parce qu'ils lui vouloient persuader qu'il etoit malade, & qu'ils l'avoient même menacé de lui donner par force un remede, s'il ne consentoit à le prendre de bonne grace.

Aussi-tôt que le pauvre homme m'apperçût, ce fut un malheur pour lui & un grand contentement pour ces Messieurs-là; car la surprise où il se trouva de me voir en vie l'ayant fait tomber évanoui, ils le porterent sur le lit, prierent mon pere de mettre la main à l'œuvre; & mettant le rideau entr'eux & moi, pour ne point blesser la pudeur d'une fille, ils prirent ce tems-là pour lui donner ce remede, dont il pensa crever de dépit quand il fut revenu de sa foiblesse. *Ah! Fantâme*, s'écria-t-il aussi-tôt aprés en me regardant encore avec éfroi; *méchante l'image d'une femme que j'ai tan aimé. Et pi vus*, dît-il; s'adressant à l'apoticaire & au medecin, *sortileges*, il vouloit dire sorciers, *qu'à fait li moi à vus?* Je ne sçaurois me ressouvenir de ses propres termes; mais enfin il jargonna beaucoup de semblables choses, comme s'il eût voulu accuser les medecins & Monsieur Grustaw, d'avoir évoqué mon ombre pour le tourmenter: ce qui m'obligea de lui dire; Hé quoi! Monsieur de Valdame, ne m'aimez-vous plus? & pour l'amour de moi ne voulez-vous pas bien qu'on vous guerisse? quelle raison avez-vous de me croire morte? Donnez-moi la main, lui dis-je, & tou-

chez la mienne pour vous détromper. A quoi ce pauvre Gentil-homme ne m'ayant répondu que des yeux, il s'écria enfin en langage Suédois qu'il adressa à Monsieur Grustaw, qui me l'expliqua: Ah! Grustaw, est-il donc vrai que je suis un fou, comme on me le veut faire croire ? Et d'ailleurs si cela n'étoit pas, seroit-il possible que les personnes que j'aime le plus eussent entrepris de faire un tel affront à un homme de ma qualité ? que mon ami; que mes domestiques eussent tous conspiré la même chose ? A ces mots il se tourna vers la muraille pour ne plus voir personne; & le medecin croyant qu'il s'endormoit, fit signe de la main à tout le monde de se retirer: ce que nous fimes tous, à la réserve de Monsieur Grustaw qui demeura toujours auprês de son lit.

Helas ! dît Madame de Mulionne, il me fait pitié. C'étoit pour le faire devenir fou en effet, ajouta le Marquis. Il fut saisi d'une grosse fiévre, continua Mademoiselle Velzers, & je ne sçai encore quel en sera l'évenement: mais pour reprendre le fil de mon histoire, ce malheureux jouet de la fortune & de l'amour, ayant vu qu'il étoit seul avec Grustaw, se tourna tout d'un coup vers lui, & lui dît encore tout tremblant de ce qui s'étoit passé : Di moi donc, Grustaw, parle-moi sérieusement; suis-je fou ? ne le suis-je pas ? Est-ce par quelque vengeance qu'on me fait ce traitement ? ou

si j'ai quelque maladie qui le rende necessaire? Je ne le croi pas; mais enfin, explique-moi donc ce mistere? Ne crains pas d'avoir affaire à un fou dont il faille menager l'esprit. Quelque infirmité que l'on veuille que j'aye, je raisonne encore, ce me semble: apprens-moi du moins sur quoi l'on fonde ma folie. Grustaw l'entendant parler de la sorte, lui répondit qu'aux dépens de tout son sang il eût voulu le voir en bonne santé; & qu'il pouvoit bien croire que s'il y étoit on n'auroit pas pris soin de le traiter comme un malade. Vous sçavez, lui dît-il, Monsieur, que je suis un pauvre Gentil-homme qui tiens toute ma fortune de la faveur de Monsieur votre pere, & que vous ayant l'obligation que je vous ai, outre que je ne me jouerois pas au fils d'un des plus grands Seigneurs de Suéde, je ne voudrois pour rien au monde faire aucune chose qui pût vous déplaire. Laisse-là les complimens, reprit le Comte; & comme tu ne dois pas douter que je n'aye, du moins maintenant, quelque bon intervalle, puisque je te demande si froidement raison de mon mal-heur; contente-moi, je te prie. Hé bien, Monsieur, répondit Grustaw, que voulez-vous qu'on pense de votre esprit, quand vous voulez faire croire que Mademoiselle Velzers vous a aimé; que vous en avez reçu mille billets; qu'elle vous a donné des rendez-vous; qu'elle vous a accordé les dernieres faveurs, elle qui

est une fille fort sage; qu'elle vous a demandé des tapisseries, des meubles, des habits ? Et que pour surcroît d'égarement, vous vous imaginez qu'elle est morte, lorsqu'elle n'a pas seulement été malade; vous en allez consoler son pere, & au bout du conte vous lui allez redemander des sommes imaginaires. Que voulez-vous, dis-je, que l'on pense autre chose de vous, sinon que ce sont des visions que vous vous êtes mises dans l'esprit ? peut-être au commencement par contagion de la vanité Françoise; car les billets que vous vous êtes fait écrire en sont une grande marque: & ensuite pour vous être tellement persuadé à vous-même vos propres mensonges, que vous en êtes devenu hypocondre ? Pardonnez à mon zéle & à mon âge la liberté de cette réprimende; plût à Dieu ! qu'elle pût guerir entierement votre esprit, qui est peut-être blessé pour jamais. Ils se dirent encore beaucoup de choses en Suédois. Le Comte fit ses objections à Grustaw, & Grustaw y répondit. Il lui dît que c'étoit une chose purement fausse qu'il m'eût jamais vue à aucun rendez-vous, ou qu'il falloit qu'on lui eût supposé quelque femme qu'il eût prise pour moi; que quand je lui avois avoué qu'il m'avoit donné quelque chose ou que je lui avois écrit, ou que j'avois reçu de ses lettres, c'étoit dans la pensée de m'en divertir & de ne le point contrarier, parce que le Chevalier de la Grancourt m'a-

voit fait entendre que c'étoit un fou. Il lui dît enfin tant de particularitez, que le pauvre malade reconnut que le Chevalier de la Grancourt l'avoit toujours trompé.

Ah ! dît-il alors, mon cher Grustaw, je vois à cette heure d'où est venue votre erreur & la mienne. Le traître que vous venez de nommer m'a vilainement joué ; & l'état où je me trouve, est la déplorable suite de ma crédulité & de ses tromperies. Il m'en coute quinze mille écus, & peut-être m'en coutera-t-il encore la vie. Ils s'expliquerent ensuite plus particulierement ; & le malheureux Suédois rappellant dans sa mèmoire toutes les apparences du pour & du contre, ne douta plus que le Chevalier de la Grancourt n'eût profité de tout l'argent & des présens qui ne s'adressoient qu'à moi. Mais, qui fut bien étonné quand Monsieur Grustaw vint instruire mon pere de tout cela, je vous assure que ce fut moi, principalement quand je sçus que ma femme de chambre en avoit été complice ; car je ne l'eusse jamais crue capable de me trahir si honteusement. L'interêt, dît le Marquis, peut tout sur ces sortes de gens-là. Qu'est-elle devenue ? ajouta Madame de Mulionne, a-t'elle bien eu l'éfronterie d'attendre l'éclaircissement de toutes ces intrigues ? Non sans doute, répondit Mademoiselle Velzers ; & la friponne m'a quittée dês que j'étois encore à la campagne, où elle avoit eu

le vent de l'orage qui s'apprêtoit à Paris ; car mon pere m'avoit mandé la derniere vision de l'étranger. Nous n'avons pas laissé toutefois de la bien trouver, & de découvrir par son moyen beaucoup de choses, qui aideront peut-être à faire recouvrer les tapisseries & l'ameublement ; mais je croi que ce ne sera pas sans peine. C'est d'elle aussi que j'ai retiré une partie des lettres que je vous ai montrées, qu'elle conservoit par divertissement, car c'étoit elle qui les recevoit pour moi ; & Monsieur Grustaw m'a remis les autres entre les mains, de peur qu'on ne les publiât à mon désavantage, bien qu'elles fussent supposées. Cependant, poursuivit-elle, & je pense vous l'avoir déja dit, une grosse fiévre prit à l'étranger de dépit qu'il eut d'avoir été dupé, & on ne sçait ce qui en arrivera. Monsieur Grustaw & mon pere ont eu depuis deux jours de grandes conférences, dont je ne sçai pas aussi le sujet ; à moins que ce ne soit pour prendre des mesures pour agir contre les heritiers de la Grancourt. Voilà toute l'histoire que j'avois à vous dire, qui me rend ce me semble assez innocente des galanteries dont on m'accusoit. Elle ne contribuera pas peu à embellir le roman que nous avons commencé. Parle maintenant qui voudra.

Ce fut le Chevalier de Montal qui voulut parler, comme s'il eût fait semblant de n'être pas bien persuadé de cette

hiſtoire. Mais on vint dire qu'il étoit heure de partir, & que le caroſſe étoit prêt. Madame de Mulionne preſſa tout le monde d'y aller prendre place, & cela fut cauſe que le Chevalier fut mal écouté. Il fallut qu'il remît à dire ſur les chemins ce qu'il avoit ſur le cœur, encore ne trouva-t-il perſonne qui fût pour lui, lorſqu'il eut dit ſa penſée; car plûtôt que de ſoupçonner Mademoiſelle Velzers de peu de ſageſſe, on aima mieux lui faire l'injuſtice de croire qu'elle n'avoit pas aſſez d'eſprit, toute ſpirituelle qu'elle étoit, pour avoir inventé ſur le champ une intrigue ſi bien ſuivie.

Cependant le Marquis continuoit ſes adorations à Clelie; & comme il ſe penchoit dans le caroſſe, pour lui dire quelque choſe à l'oreille, cela donna lieu à la belle Hollandoiſe d'appercevoir un papier qu'il avoit dans ſa poche, & qu'elle pouvoit aiſément prendre ſans qu'il le ſentît. Mademoiſelle de Barbeſieux, qui le vît auſſi-tôt qu'elle, lui fit ſigne de n'en perdre pas l'occaſion, & lui dît tout bas que c'étoit peut-être un billet doux qui ſerviroit à la vanger: mais le Marquis en empêcha le coup en ſe retournant tout à propos pour connoître leur deſſein; & s'écriant que cela étoit injuſte de lui vouloir voler quelque choſe d'un côté, tandis qu'on prenoit ſon cœur de l'autre, il mit promptement la main à ſa poche. Monſieur le Marquis, lui dît Madame de Mulionne, montrez-nous ce

papier. Quel papier, Madame? répondit-il. C'eſt, reprit-elle, ce poulet de Mademoiſelle de Sencelles que nous venons de voir à l'entrée de votre poche. Ah! répliqua-t-il la ruſe eſt groſſiere; on veut ici me nuire auprès de la belle perſonne que j'aime, en me faiſant la guere d'une autre que je n'aime pas: mais Mademoiſelle d'Arviane n'a que trop d'eſprit pour découvrir l'artifice. A tout cela, cette charmante malade ne répondoit que par de petits ſouris qui faiſoient admirer ſa belle bouche; mais enfin pour entretenir la compagnie dans l'enjouement où elle étoit, elle devint ou feignit de devenir curieuſe. Quelle eſt donc cette Demoiſelle de Sencelles? dît-elle à Mademoiſelle de Barbeſieux. N'y a-t'il pas moyen que je ſçache le commerce qu'il y a entre elle & Monſieur le Marquis? Et ſa beauté eſt-elle ſi redoutable, que je doive craindre qu'il m'oublie auſſi-tôt qu'il l'a reverra? Ce ne ſeroit rien, répartit Madame de Mulionne, ſi vous n'aviez à craindre que la beauté de cette Demoiſelle; mais ce n'eſt pas d'elle qu'il eſt amoureux, & elle n'eſt que la confidente, ou pour mieux dire, l'agente d'une des plus belles Dames du Royaume. Ha! reprit Clelie, que la compagnie me traite donc à la pareille. J'ai conté l'hiſtoire que je ſçavois de Monſieur le Marquis; je prie quelqu'un de me conter auſſi celle-là. Helas! dît Mademoiſelle de Barbeſieux, on peut vous la dire en peu de mots.

Histoire de Madame la Comtesse de Tourneuil.

C'est de Madame la Comtesse de Tourneuil que Monsieur le Marquis est amoureux. Vous pouvez juger si ses amours sont déja placées en lieu opulent. Chacun sçait que cette jeune Dame a été sacrifiée par son pere à un mari qu'elle n'aima jamais, car le Comte de Tourneuil est un de ces faux zelez, & un homme trés-grossier, & il n'y a rien de si mignon & de moins dévot que sa femme. La simpathie n'a point accoutumé de naître de qualitez si opposées. Monsieur le Marquis de Riberville, qui semble être né pour profiter de toutes les bonnes occasions; se trouva un jour en visite chez la Comtesse, comme ce vieux jaloux & elle venoient de se quereller; & le sujet de leur querelle étoit que par une bizarerie digne de ses pareils, il avoit fait barbouiller un tableau qu'elle avoit à la ruelle de son lit, à cause, disoit-il, que c'étoit une nudité qu'il n'étoit pas honnête à une jeune Dame de regarder, & que cela pouvoit lui faire venir de méchantes pensées.

Parbleu! interrompit le Chevalier, il avoit raison, c'étoit une fine politique d'ôter ainsi tous prétexte aux tentations de Madame la Comtesse. Que sçait-on, si elle ne fût pas venue lui rompre la tête dans un temps qu'il auroit peut-être destiné à des exercices spirituels? Taisez-

vous, causeur, reprit Mademoiselle de Barbesieux, on ne vous demande pas s'il a eu raison ou non de faire ce qu'il a fait. La Comtesse de Tourneuil qui n'avoit aucune tentation pour des peintures; ou qui songeant moins à la malice que ne font ces Messieurs les zelez, n'en alloit pas chercher des sujets jusques dans les choses insensibles, avoit donc été extrêmement touchée du fâcheux éfet qu'avoit produit l'impertinent scrupule de son mari: & son déplaisir alla jusqu'à tel point, qu'aprês avoir rappellé dans sa mémoire mille autres mécontentemens qu'elle avoit d'un homme si ridicule, elle ne put se résoudre à demeurer davantage avec lui. Elle dit au Marquis la résolution qu'elle avoit prise de s'en séparer; dans laquelle il eut soin de la bien fortifier jusqu'au jour qui avoit été choisi pour l'execution de son dessein: & ce jour-là étant venu, la Dame sortit à minuit de chez elle en habit de Cavalier, se rendit à une maison du Marquis à trois lieues de Paris, & y demeura le reste de la nuit. Il ne s'y passa rien que d'honnête, dit l'histoire, & rien que toute belle femme en la place de la Comtesse de Tourneuil n'eût pu faire sans danger en reconnoissance des services du Marquis; car elle en fut quitte pour lui promettre toutes sortes de faveurs lorsqu'elle auroit pu obtenir de retourner en France pour y être la maîtresse chez elle, & le Marquis s'en contenta ... Ah! s'écria le

Chevalier, on te bourre Marquis, on te bourre; & te voila récompensé de la sagesse que tu as eue à contre-temps avec cette Dame, s'il est vrai toutefois que tu en aye eu, car je ne te crois pas si ignorant de la maniére dont les femmes veulent être traitées.

Si ce que l'on me suppose étoit veritable, répondit le Marquis, peut-être n'en aurois-je pas eu moins de respect pour cette Dame. Nous sçavons bien, répliqua Mademoiselle de Barbesieux, que vous contrefaites l'honnête homme quand vous voulez, & vous avez interêt qu'on vous croye tel ici. Mais enfin, poursuivit-elle, je n'ai rien supposé dans cette histoire. Le Marquis jura une fidelité inviolable à la Comtesse pour l'obliger à se souvenir un jour de ce qu'elle lui avoit promis. Les mesures furent prises pour un commerce de lettres, quand la Dame seroit en Angleterre, où elle faisoit dessein d'aller trouver ses parens. Mademoiselle de Sencelles, dont nous avons parlé, qui a une maison dans Herminvilliers, ou pour mieux dire proche delà, car Herminvilliers n'est qu'une seule maison; cette Demoiselle, dis-je, qui n'a pas de plus grande joye que lorsqu'elle peut rendre certains services, fût choisie pour recevoir & faire tenir ces lettres. On résolut même que le Marquis prendroit pour lui tout ce qui sembleroit n'être écrit qu'à cette bonne Demoiselle; & qu'il se feroit une petite

marque à côté de ces mêmes lettres, pour avertir toutes les fois qu'il faudroit les expliquer ainsi : c'étoit une précaution contre les curieux, en cas qu'elles vinssent à être interceptées. Le lendemain on partit en poste sous un habit de Cavalier; on gagna Calais, on s'embarqua dans le premier vaisseau, & on arriva enfin à la Cour d'Angleterre, d'où l'on écrit tous les jours assez tendrement au Marquis. Et c'est le sujet pour quoi je l'ai soupçonné cette nuit d'aller en cachette prês d'Herminvilliers, parce qu'on nous a dit qu'il y va souvent de la sorte.

Jugez, Mademoiselle, ajouta-t-elle, en s'adressant à Clelie, ce que l'on doit penser d'un homme qui a de si belles espérances & mêmes si prochaines, car on dit que la Dame revient; & qui cependant s'amuse à faire le languissant auprês de vous. Quoi ! dît cette belle malade, la Comtesse revient ! Madame, lui répondit le Marquis; on vous a conté une fable en ce qui touche la part qu'on me donne dans l'histoire de la Comtesse: mais quand tout ce qu'on vient de vous dire seroit vrai, vous pouvez m'écouter en seureté, s'il n'y a que son retour qui vous en empêche. Ha ! reprit Mademoiselle de Barbesieux, on m'a asseuré qu'elle étoit á Calais, & que son mari avoit consenti par accommodement, de n'être plus le maître chez lui. Mademoiselle, lui répliqua-t-il, j'en sçais mieux que vous toute l'histoire. Vraiment, dît Madame

dame de Mulionne, nous n'en doutons point aprês ce que Mademoiselle de Barbesieux nous a conté. Eh! reprit-il plaisamment, Mademoiselle de Barbesieux est jalouse de ce que j'ai donné mon cœur à Mademoiselle d'Arviane, & il ne faut pas croire tout ce qu'une jalouse peut dire. Mais enfin voici cette histoire que je me vante de sçavoir mieux qu'elle, & elle merite bien de tenir une place parmi les autres.

Histoire du Comte de Tourneuil.

Le Comte de Tourneuil étoit allé visiter, il y a environ deux mois, un homme de qualité à quinze ou seize lieues de Paris. Il n'y avoit qu'une Paroisse pour trois ou quatre Gentilhommieres qui sont à l'entour du village de cet homme-là. Un jour que le Comte y fut à la Messe, il y vit une jeune fille dont le pere étoit Receveur de l'une de ces petites terres. Elle n'avoit pas plus de quinze ans, & elle avoit des yeux extrêmement dangereux. Elle plut au Comte, & pensa renverser toute sa devotion. Il sortit de l'Eglise tout troublé, & comme il avoit accoutumé de combatre un peu de temps avant que de se rendre à la violence de la tentation, il songea aux moyens d'éviter une autrefois la rencontre de cette fille: Il lui fit dire par le Curé de la Paroisse, qu'il la prioit de n'y plus venir à la Messe jusqu'à ce qu'il s'en

fut retourné à Paris. Ce premier moyen n'ayant pas réussi, car les pere & mere de cette fille étoient de bonnes gens craignant Dieu, qui ne vouloient pas qu'elle perdit la Messe; il leur fit proposer de la mettre dans un Cloître pour être Religieuse, & qu'il en payeroit la dot. Mais ils répondirent qu'ils avoient dequoi marier leur fille; qu'ils la vouloient voir pourveue d'un bon mari, & même que leur Seigneur étoit sur le point de l'épouser. De sorte que le pauvre Comte de Tourneuil au désespoir se résolut à la fuite, & s'en revint à Paris au plûtôt; mais il portoit le trait dans le cœur. Cette idée toute-puissante ne le laissa en repos en aucun lieu. Il eut beau jeûner & mortifier sa chair; le sang d'un bigot est plus petillant que celui d'un autre; les coups de discipline ne firent que l'échauffer de plus en plus. Que fera le pauvre homme en cet état? On lui vient demander s'il n'y a pas moyen qu'il se raccommode avec sa femme; ce message lui paroît de Dieu; il ne juge rien de plus salutaire qu'elle à sa guerison: & pressé par le démon qui le tourmente impitoyablement, il consent qu'elle revienne à telles conditions qu'elle voudra, pourvu que ce soit promptement. On envoye à Londres, elle repasse la mer & vient jusques à Calais où le Comte avoit promis de l'aller recevoir; mais par malheur l'ardeur de la tentation avoit eu le loisir de se rallentir pendant qu'on alloit & venoit.

de France en Angleterre. Quand la Dame fut arrivée à Calais elle ne vit personne de la part du Comte ; elle n'y fut complimentée que par un homme à grand capuchon, qui lui dit qu'elle ne pouvoit faire son salut si elle ne se soumettoit à son mari : & comme ce n'étoit pas dequoi elle étoit le plus en peine, elle se rembarqua le lendemain avec plus de haine pour Monsieur le Comte de Tourneuil, qu'elle n'en avoit auparavant. Voilà, Mesdames, la raison pourquoi elle ne revient pas.

Comme il achevoit ces paroles, le carosse s'arrêta. On vit que l'on étoit arrivé à la maison de Monsieur le Prévôt ; & Monsieur de Mulionne y étoit depuis deux bonnes heures, avec sa compagnie ordinaire, c'est-à-dire avec son petit Procureur. Le Marquis donna la main à sa Clelie, & à Madame de Mulionne qu'il mena à la chambre de son vieux mari. Le Chevalier de Montal prit soin des autres Dames ; & toute cette belle troupe étant descendue de carosse, songea à de nouveaux divertissemens.



HISTOIRE FRANÇOISE.

LIVRE TROISIÉME

LA belle Mademoiſelle d'Arviane, ou ſi l'on veut, la nouvelle Clelie, parut la plus belle de la troupe aux yeux du vieux Conſeiller, qui commença par elle à ſaluer les aimables Demoiſelles que ſa femme lui amenoit. Aprês cela, il les mena faire un tour de promenade dans le jardin, qui n'a pas la magnificence de celui de Vaux, mais qui a des ombrages plus commodes. Là toute la compagnie s'aſſit ſur un tapis de gazon en attendant le ſouper ; & Madame de Mulionne ayant dit à ſon mari qu'on l'obligeroit à conter quelque hiſtoire dês qu'on auroit ſoupé, pour ſatisfaire à une loi que la compagnie avoit faite, ce bon vieillard gai & complaiſant, s'informa plus particulierement de cette loi, & répondit qu'il y ſatisferoit de tout ſon cœur, même avant ſouper, ſi l'on vouloit ; & qu'on avoit jugé dans ſa Chambre une cauſe qui lui en fourniroit les incidens. En verité, Monſieur le Conſeiller, dît Mademoiſelle de Barbeſieux, vous nous ferez plaiſir, auſſi bien ſommes-nous en

train d'écouter. Mesdames, reprit-il, l'histoire en sera un peu gaillarde, mais le sujet le veut. Peut-être, dît la Demoiselle, ne nous direz-vous rien que nous ne puissions entendre. Ah ! répondit le Conseiller, je sçai le respect qu'on doit au beau sexe, & je n'ai garde de le perdre devant une aussi chaste compagnie que je crois qu'est la vôtre. Vous sçaurez donc qu'avant hier nous cassâmes un mariage ; & voici le fonds du procez.

Histoire du Baron de Coulan & de Mademoiselle de la Templiere.

Le Baron de Coulan, qui est un Gentil-homme bien fait & bien disant, & à peu prês, dît le bon vieillard en regardant le Marquis de Riberville, de la taille de Monsieur le Marquis que voilà ; c'est-à-dire, ajouta-t-il, en se radoucissant, un homme de trés-bonne mine. Monsieur, interrompit le Marquis, épargnez-moi, s'il vous plaît, je suis vôtre trés-humble serviteur. Je suis le vôtre, reprit le bon-homme, & continuant son histoire : ce Gentil-homme, dît-il, ayant donc habitude chez le tuteur d'une jeune fille de Poitou nommée Mademoiselle de la Templiere, fit grande connoissance avec elle & en devint passionnément amoureux. Elle étoit jolie, elle chantoit & dansoit bien, avoit beaucoup d'esprit ; & ce qui étoit peut-être de plus solide entre toutes ces belles qua-

litez, elle devoit avoir douze ou quinze mille livres de rente.

Cela étoit beau ſans doute, interrompit Madame de Mulionne. Oui, reprit-il, mais ne trouvant pas bon qu'elle eût parlé; Ma femme, lui dît-il, taiſez-vous, & ne m'interrompez point, cela fait perdre le fil de l'hiſtoire à toute la compagnie. Monſieur, lui répondit-on, n'apprehendez pas qu'on perde un mot de ce que vous direz, nous vous écoutons avec trop d'attention. Bien donc, répliqua-t-il, ſi cela ne trouble point la compagnie, il faut que j'avoue ma foibleſſe, cela me trouble moi. Cette réponſe ayant fait une eſpece de loi contre les cauſeurs; Le tuteur de cette jeune fille, pourſuivit-il, n'aura pas tant de louanges de moi que j'en ai donné au galant & à la pupille. C'étoit un homme avare, & par conſequent capable de toute ſorte de lâchetez; car il n'y a rien qu'on ne faſſe par avarice. Il reculoit le plûs qu'il pouvoit de la marier, parce qu'il lui étoit fort doux de joüir de ſon bien, & que peut-être il n'appréhendoit rien tant que de rendre compte: mais toutes ſes remiſes ne lui ſervirent pas de grand'choſe; & quand les parties ſe trouverent portées l'une pour l'autre de quelque bonne volonté, il fallut répondre aux inclinations de cette jeune fille, qui étoit adroite, & capable de lui faire bien de la peine en cas de refus. Profitant neanmoins autant qu'il put de la violente paſſion qu'il

réconnut que le Baron de Coulan avoit pour elle, il fit demander à ce Gentilhomme une garenne dont il y avoit long-temps qu'il avoit envie, parce quelle étoit à sa bien-séance ; au moyen dequoi il consentiroit qu'il épousât sa pupille, sinon qu'il n'avoit que faire d'y prétendre.

Le sieur de Coulan, qui eût donné sa vie pour parvenir à épouser sa maîtresse, ne fit d'abord aucune difficulté d'y consentir : mais quand ce vint à la veille des noces où l'autre le pressa de lui passer un contract de vente de cette garenne avec la quittance au bas, il eût bien voulu conserver la garenne & avoir la femme ; & s'étant imaginé que les choses étoient trop avancées pour qu'il y eût à craindre que cet avare osât rompre, & qu'il auroit peur qu'on ne vint à sçavoir la raison de cette rupture, il proposa de remettre l'execution de cette vente aprês le mariage. Il esperoit peut-être de la pouvoir ensuite éluder facilement ; mais cela fut cause que le tuteur de Mademoiselle de la Templiere rompit le mariage tout net, & qu'il défendit sa maison à l'amoureux. Il enjoignit pareillement à sa pupille de ne le plus recevoir sur peine d'être enfermée dans un cloître. Mais défendre à de jeunes gens qui s'aiment de se voir, c'est le leur commander : aussi nos deux amans ne manquerent pas de le prendre de ce biais-là ; car la gentille Demoiselle se résolut

même à pousser l'affaire plus loin. De sorte qu'un jour que son oncle y pensoit le moins, elle se fit enlever par son accordé, alla épouser dans un village où étoit une Abbaye de filles, & au sortir de la Paroisse se mit dans cette Religion; d'où elle présenta requête aussi-tôt, à ce qu'il lui fût permis d'aller avec son mari, non obstant les oppositions de son oncle.

Mais, Monsieur, sans vous interrompre, lui dit froidement Montal en se levant; entra-t-elle dans ce convent sans coucher avec le Baron de Coulan ? La belle question ! s'écria Mademoiselle de Barbesieux en le retirant rudement pour le faire rasseoir : il étoit bien nécessaire qu'il ouvrit la bouche pour dire cette impertinence. Monsieur, dît-elle au Conseiller, ne prenez pas garde à lui au moins : car le Chevalier de Montal est l'homme le plus fou qui soit en France. Hé ! répondit doucement le bon-homme, la question que Monsieur fait n'est pas des plus déraisonnables de ce monde; & il eût bien mieux valu que Mademoiselle de la Templiere eût couché avec son mari avant que d'entrer dans le Convent, que de faire ce qu'elle a fait depuis. Ah ! répliqua Mademoiselle de Barbesieux, c'est autre chose, & je ne sçai point ce qu'elle a fait. On prétend, continua-t-il, que comme son tuteur poursuivoit M. de Coulan pour son rapt, & qu'il alléguoit pour témoin de la violence,

lence, que ce Gentil-homme avoit été obligé de mettre sa Demoiselle dans cette Abbaye, à cause qu'elle n'avoit jamais voulu consentir à l'effet du mariage; cette gentille espiegle lui laissa faire tout ce qu'il voulut à travers la grille du parloir, pour montrer que ce n'étoit pas manque de bonne volonté si elle n'avoit pas consommé le mariage avant que d'entrer dans le Convent. A ces mots il n'y eut pas jusqu'à la belle Clelie qui ne put s'empêcher de témoigner sa surprise, par un rire qui au commencement demeura long-temps entre cuir & chair comme aux autres filles, mais qui par aprês éclata en un ris désordonné. Cependant Madame de Mulionne prenant la parole; Voilà, dît-elle, un beau conte que Monsieur le Conseiller nous fait. Ecoutez, Madame, lui répondit-il, je ne vous dis que ce qu'on a plaidé; & je m'en rapporte à ce qui en est.

Les Religieuses, parties intervenantes pour la pollution du Convent, prétendue commise par le sieur de Coulan, ont soutenu qu'il avoit fait cet enfant dans la cellule de la pensionnaire, en présence de certaine Mademoiselle de Messine autre pensionnaire; laquelle, de peur que le galant ne se méprit, parce qu'elle couchoit avec Mademoiselle de la Templiere, cousoit sa chemise par le bas tous les soirs; que pour cet effet il avoit pasé par dessus le mur du petit jardin où répondoit la fenestre de la Demoiselle de la

Templiere ; & qu'étant là il s'étoit servi d'une échelle avec quoi on émondoit les arbres, & étoit entré par cette fenestre dans sa chambre. Cela est bien plus vraisemblable, répliqua Madame de Mulionne. Et pourquoi, Madame ? repartit Montal ; je trouve moi qu'il y a bien plus d'apparence que cela se soit fait au parloir qu'ailleurs, car il ne falloit pas tant de mystere pour y entrer ; & pour peu que la jeune Demoiselle eût en horreur la profanation du Convent, elle aima sans doute bien mieux ce lieu-là qui n'est pas consacré, que tout autre.

Les quatre filles durant cet entretien, s'entredemandoient cent chose confuses pour faire accroire qu'elles n'y avoient pas d'attention ; mais Montal s'étant attiré une espece de soufflet de Madame de Mulionne pour lui avoir dit à l'oreille quelque sottise sur la même matiere, elles recommencerent à rire de concert, & d'une telle force, que cela fit bien connoître qu'elles n'avoient pas même perdu un mot de tout ce qu'il avoit pu dire.

Montal cependant se retira avec son soufflet d'une si plaisante maniére, que le bon- homme & le Marquis ne purent s'empêcher d'en rire aussi ; le Conseiller toutefois en fit des reproches à sa femme, mais elle lui dît ; je vous prie Monsieur le Conseiller, mêlez-vous d'achever votre conte, & ne prenez pas connoissance de cela. Ce qu'elle disoit pourtant en regardant à tous momens derriere elle pour

voir la contenance du Chevalier, qui dês que le ſouvenir de ſa diſgrace ſe fut un peu paſsé, vint ſe mettre auprês de Mademoiſelle Velzers, mais elle ne voulut point le recevoir, & ainſi firent toutes les autres auprês deſquelles il ſe voulut aſſeoir; de ſorte que s'étant vu contraint de demeurer debout, ce fâcheux contretemps le mit de fort mauvaiſe humeur contre les Dames.

Sur ces entrefaites on vint avertir Monſieur le Conſeiller qu'un laquais étoit venu de la part de Monſieur de Luchéres, demander s'il étoit arrivé, & qu'il avoit dit que ſon maître n'étoit pas loin, qui avoit deux mots à lui dire: ce qui obligea ce bon vieillard à quitter la compagnie pour aller recevoir ce Gentil-homme avec lequel il avoit des affaires. Avant toutefois qu'il ſe levât, Madame ſa femme lui demanda s'il n'acheveroit point ſon hiſtoire, & ſi elle finiſſoit en un ſi bel endroit? A quoi répondant que c'étoit tout, & que ce n'étoit que ſur cela qu'ils avoient jugé; il ajouta que la Cour avoit enfin caſsé ce beau mariage, fait défenſes au Baron de Coulan d'avoir déſormais aucun commerce avec la Demoiſelle de la Templiere à travers la grille; & l'avoit condamné à certaine amende, ainſi que le tuteur, l'un pour le rapt & la profanation de la grille, l'autre pour avoir exigé la garenne: permis néanmoins auſdits de Coulan & de la Templiere de ſe remarier de nouveau,

pourvu que ce fût avec toutes les formalitez requises. Ainsi finit le récit du Conseiller, qui à ces mots les laissa tous dans le jardin pour aller parler à celui qui le demandoit.

Quand il fut parti, le Marquis prenant la parole ; Si j'étois, dît-il, aussi hardi que Montal, je vous conterois une plaisante histoire de ce Monsieur de Luchéres, qui est, si je ne me trompe, un gros homme de Normandie, & dont la femme est aussi innocente qu'il est fin & spirituel. Il est de Normandie ? répartit Montal. Ah ! si c'est Monsieur de Luchéres de Normandie, je le connois aussi bien que toi, & sa femme aussi ; & j'en vais conter l'histoire, si l'on veut. Contelà donc, reprit le Marquis, je t'en cede la gloire. Et nous, interrompit Mademoiselle de Barbesieux, s'il y a des folies, nous ne la voulons point écouter. Allez, Mesdames, répondit Montal, je vous assure que le venin n'est qu'à la queue, & que vous pouvez entendre le commencement sans rien craindre ; je vous avertirai de l'endroit chatouilleux, & j'arrêterai là si vous voulez. Soit, répondit Mademoiselle de Barbesieux ; mais je vous avertis qu'en cas que vous bronchiez, ma main est encore plus pesante que celle de Madame de Mulionne. Hé bien, dît-il, vous ferez tout comme vous voudrez ; écoutez-moi à cela près.

Histoire de Monsieur de Luchéres & de Madame sa femme.

Pour vous disposer à croire ce qui est arrivé à ce gros Gentil-homme, il faut vous dire qui étoit Madame sa femme avant qu'il l'eût épousée. Elle étoit veuve d'un homme de condition fort riche, três-chagrin, três-jaloux, & três-vieux; trois qualitez qui lui avoient fait rechercher une femme qui n'eût pas l'esprit de les connoître, & qui fût assez simple pour croire que tous les hommes riches étoient bâtis comme lui. Il avoit rencontré cet heureux naturel en cette Dame, qui étoit de Picardie; je vous nomme son pays, pour ne pas faire trop d'honneur au pays Normand, en lui attribuant de si rares productions. Elle étoit de bonne maison, & s'en piquoit extrêmement; mais elle avoit fort peu de bien. Ce n'est pas mon dessein de vous raconter tout ce qui s'est passé durant leur mariage, j'en sçais trop peu de chose; vous jugerez seulement de la piece par l'échantillon.

Vous avez oüi dire qu'autrefois la Reine ayant demandé à un grand Seigneur de la Cour quand sa femme accoucheroit, il répondit, *Quand il plaira à votre Majesté, Madame.* Ce fut peut-être que ce bon Seigneur-là avoit pris un mot pour un autre: mais quand Madame de Luchéres fit une semblable réponse, à une pareille question, ce fut par un dessein

formé de civilité & de soumission aux volontez d'une grande Princesse ; & sa niaiserie alla si loin, qu'étant échapé depuis à cette Princesse de lui dire, par maniere de souhait : Mon Dieu ! Madame, que vous me feriez grand plaisir d'accoucher ce mois d'Aoust, afin que vous puissiez venir à Bourbon avec moi, elle s'en retourna chez elle dire à son mari qu'il envoyât querir la sage-femme ; qu'elle ne vouloit point désobliger une si bonne Princesse, & qu'elle vouloit absolument accoucher dês la nuit suivante. Voilà, Mesdames, le vrai caractere d'esprit de Madame de Luchéres, & ce qui s'est passé de ma connoissance, du vivant de son premier mari : vous allez sçavoir maintenant ce qui arriva de plaisant le jour de ses secondes noces.

Ah que tu va vîte, Chevalier ! interrompit le Marquis. Est-ce que tu ne sçais autre chose d'elle jusqu'à son second mariage ? Non, lui répondit Montal. Je m'en vais donc le conter, reprit le Marquis, car tu oublies un des meilleurs endroits.

Elle étoit veuve il y avoit six mois : & comme tout le monde l'aimoit autant à cause de sa beauté qui étoit admirable, que pour cette naïveté en quoi elle excelloit par dessus toutes celles de son sexe, peu de gens passoient aux environs de son village, sans se détourner un peu pour la visiter. Monsieur le Duc de Longueville voyageant par la province, en-

tra un jour de grand matin chez elle, & fut plûtôt à son appartement qu'elle n'eut le loisir d'en être avertie. Elle étoit encore au lit quand elle vit ce Prince entrer dans sa chambre. Hé ! mon Dieu, Monseigneur, s'écria-t-elle, quelle confusion votre Altesse me fait ici ! Hé, juste Dieu ! Monseigneur, m'aimez-vous si peu, que vous me vouliez surprendre de la sorte, & me réduire à la necessité de faillir à mon devoir ? Son affliction venoit de ce qu'elle ne pouvoit faire des réverences dans son lit, & elle ajouta : Prenez donc la peine, Monseigneur, d'attendre un moment, & n'avancez pas davantage. Aprês cela elle se leva toute nuë en sa présence, alla prendre elle-même sa juppe, & s'en vint lui faire cinq ou six grandes reverences ; puis s'applaudissant de ce qu'elle avoit fait son devoir, elle fut se remettre au lit comme elle en venoit de sortir. Monsieur le Duc de Longueville prit place auprês du lit ; & comme parmi beaucoup de choses qui servirent à leur entretien, ils furent enfin venus à parler du village de la Dame : Je pense, Madame, lui dît-il, que cette terre est bien seigneuriale. Oui, Monseigneur, rêpondit-elle, il y a droit de four, de tor & de verrat ; & outre cela je puis faire garder les cochons à tous ceux qui y sont. Ah ! Monsieur le Marquis, dît Mademoiselle de Barbesieux, vous ajoutez quelques ornemens à l'histoire. Car seroit-il possible que l'on

fût si simple ! Parbleu, Mademoiselle, reprit Montal, il vous dit vrai. Il n'y eut jamais de simplicité pareille à celle de Madame de Luchéres. N'en as-tu plus rien à dire ? ajouta-t-il en s'adressant au Marquis. Non, lui répondit le Marquis, & tu peux maintenant conter les folies qui restent, si ces Dames te veulent écouter. Oh ! non qu'il s'en garde, s'écrierent-elles. Hé mon Dieu, Mesdames, reprit-il, fiez-vous à ma parole ! il n'est pas encore temps de vous allarmer, & je vous ai promis que je vous avertirois du bon endroit. Hé bien, dît Madame de Mulionne, laissons-le parler ; & s'il ose dire des folies, qu'il en dise. Par la têtebleu ! répondit-il, je ne suis qu'en défiance avec vous, & j'aimerois autant être parmi les ennemis. Poursui, poursui, lui dît le Marquis en souriant ; elles ne seront pas si méchantes qu'elles disent. Ah ! maudit précieux, lui repartit Montal, c'est toi qui me perds auprès d'elles, & qui gâtes tout ce que je dis par l'opposition d'une fausse sagesse, dont tu veux te masquer malgré ce que l'on sçait de ta vie. On rioit de cette repartie, mais Mademoiselle Velzers dît : Hé ! laissez-le achever son histoire, afin qu'il se fasse battre. Oui, oui, répartit Mademoiselle de Barbesieux, voilà comme il faut dire quand on aime à entendre des folies ; il y a apparence que tu es une bonne piece, aussi-bien que lui. Laissons toutes ces contestations, reprit le Chevalier, si j'ai

à être battu, je le ſerai ; je vais cependant continuer mon hiſtoire.

Deux ou trois jours avant que la Dame ſe mariât à Monſieur de Luchéres, un Gentil-homme proche parent du mari voulant donner lieu à quelque plaiſanterie le jour des noces, dît à la fiancée qu'elle étoit bien-heureuſe d'épouſer un homme comme Monſieur de Luchéres, qui étoit eſtimé par tout pour ſon mérite, pour ſon humeur agréable, & pour mille autres belles qualitez. Et à cette heure, Madame, lui dît-il, ce que j'y trouve de plus avantageux, c'eſt que vous êtes aſſurée qu'il vous traitera bien mieux que n'a fait votre premier mari. Ha ! Monſieur, répondit, la ſpirituelle Dame ; mon premier mari m'a bien traitée, & j'aurois tort ſi je me plaignois de lui. Helas le pauvre homme ! il m'a laiſſé vingt mille livres de rente, que vouliez-vous qu'il fit davantage, que de me donner tout ſon bien ? Le bien eſt une belle choſe, répartit le Gentil-homme ; mais ce n'eſt pas aſſez pour une femme de qualité comme vous, ſi on ne la traite avec tout le reſpect qui lui eſt du, & c'eſt ce que votre premier mari n'a jamais fait. Ah ! Monſieur, reprit-elle, pardonnez-moi. Mon Dieu ! Madame, lui dît-il, il s'eſt vanté du contraire à moi-même qui vous parle. Il vous traitoit comme les petites gens traitent leurs femmes, & comme un payſan traiteroit la ſienne ; mais non pas en perſonne de votre naiſ

ſance. Et comment donc celà ? répliqua-t-elle, toute étonnée. Cela eſt bon, Madame, lui répartit le Gentil-homme, en faiſant le rieur, comme ſi vous ne le ſçaviez pas ; mais vous en uſez en honnête femme de cacher les défauts de votre défunt mari. Je vous aſſure, Monſieur, lui dît-elle, que ſi vous ne vous expliquez autrement, je ne ſçai pas ce que vous me voulez dire.

Et je t'aſſure à toi, interrompit le Marquis, que ſi tu n'acheves bien vîte, tu ſeras battu ; car je vois Monſieur le Conſeiller qui nous ameine ſon homme, & les voilà au bout du jardin.

J'acheve, dît Montal, & il attendoit qu'à ces mots les filles s'en allaſſent de peur d'entendre la fin de l'hiſtoire ; mais pas une ne bougea de ſa place, ce qui commença à lui donner quelque frayeur. Vous êtes témoin, Meſdames, leur dît-il, qu'il n'y a pas eu la moindre parole ſcandaleuſe en tout ce que je viens de dire. Oui, répondit Mademoiſelle de Barbeſieux, & nous ne pouvons rien vous reprocher juſqu'à cette heure. Oh ! reprit-il, mes belles Demoiſelles, prenez donc la peine, s'il vous plaît, de vous en aller où il vous plaira, car le reſte ne ſera pas de même ; & il n'y a que Madame de Mulionne qui puiſſe l'entendre honnêtement. Moi, répondit-elle, je ne veux pas l'entendre non plus, & je veux m'en aller avec les autres. Nous ne prétendons pas nous en aller, dît Ma-

demoiselle de Barbesieux, & nous avons dessein de le bien frotter s'il n'est pas sage. Ne voila-t-il pas de nos gens, répartit Montal! je sois damné si elles n'ont plus d'envie de le sçavoir que moi de le dire; mais pour leur punition, ajouta-t-il, en parlant au Marquis, je te le dirai à l'oreille, & elles n'en entendront rien.

A ces mots, s'approchant en éfet de l'oreille du Marquis, il lui dît: Tu sçauras donc que sur la contestation qui étoit entre le Gentil-homme & la Dame, qui ne pouvoit deviner comment son mari l'avoit mal-traitée, ce Gentil-homme lui dît; N'est-il pas vrai, Madame, que lorsqu'il vous rendoit ses respects amoureux il vous donnoit le dessous? mais il dît cela bien plus cruement; & je t'adoucis tout exprês le terme, de peur que ces Demoiselles, qui ne veulent pas m'entendre parler haut, ne tâchent d'écouter ce que je dis tout bas afin de me faire querelle. Le Marquis ne put s'empêcher de rire avec éclat de la maniére dont le Chevalier lui avoit débité cette folie: & Madame de Mulionne dît, je pense qu'il vient de lui dire une bonne sottise? J'en sçavois bien le conte, répondit le Marquis, mais je vous avoue que j'aurois eu peine à adoucir si bien le récit. Ne leur dis pas cela, reprit Montal, elles enrageront de ne l'avoir pas entendu. Je veux croire pourtant, ajouta-t-il, qu'elles n'en ont pas perdu un seul mot; mais quoi qu'il en soit, ce fut la plaisanterie

que le Gentil-homme fit à Madame de Luchéres, & elle lui répondit; Est-ce donc que mon mari ne me devoit pas traiter ainsi! O Dieu, Madame, repliqua-t-il, en doutez-vous? les gens de qualité en usent bien plus honnêtement avec leurs femmes; mais votre vieux mari n'entendoit rien à la civilité; ou croyant qu'il faisoit assez de vous donner son bien, il ne tenoit compte de vous traiter mieux. Helas! Monsieur, reprit-elle, je croyois que toutes les femmes devoient être traitées de même, & je souffrois cela avec satisfaction & sans murmure; mais que voulez-vous? j'étois une jeune innocente à qui il en faisoit accroire; car si j'eusse sçu qu'il en devoit user autrement, je me piquois assez de garder mon rang pour ne rien souffrir qui l'eût pu blesser.

Le bon de l'affaire fut qu'à quelques jours delà il fallut que la Dame épousât Monsieur de Luchéres; & que comme on eut couché la mariée, & qu'il la voulut caresser, elle ne voulut pas souffrir qu'il s'y prît de cette façon. Elle disputa fort & ferme contre lui, & dît qu'on la mettroit plûtôt en pieces que de l'y faire consentir; ajoutant qu'on traitoit autrement les femmes de sa condition, & que si le défunt avoit abusé de sa jeunesse, elle empêcheroit bien qu'un autre n'en fist autant à l'avènir. Enfin cette belle dispute dura si long-temps, qu'il fallut que le Gentil-homme qui écoutoit à la

porte avec quelques-uns des conviez, la vînt désabuser à force d'en railler le nouvel époux. Je serai fort trompé, Mesdames, s'il y en a jamais parmi vous, qui expose son mari à de semblables railleries.

Là finit le Chevalier de Montal, & on n'eut pas le loisir de lui répartir grand chose, parce que Monsieur de Luchéres rejoignit la compagnie. Il salua toutes les Dames & le Marquis : il embrassa le Chevalier de Montal bras dessus bras dessous à cause de la connoissance ; & aprês quelques complimens fort enjouez de part & d'autre, Monsieur le Conseiller dît qu'il étoit tems d'aller souper. Toute la troupe se rendit dans la salle, où l'on se mit à table. Ce ne fut pas un festin préparé avec galanterie, comme le dîner qu'avoit donné le Marquis de Riberville, mais on n'en trouva pas le souper moins bon ; & ceux qui connoissent l'humeur somptueuse de Madame de Mulionne, ne douteront pas qu'ayant prévu qu'elle traiteroit une si belle compagnie, elle ne s'en soit acquitée comme il faut. On fit voir que les viandes étoient bonnes en mangeant beaucoup ; & quand la grosse faim fut un peu appaisée, on recommença la conversation, & on but des santez. Le Marquis débuta par celle de Madame de Mulionne, qu'il adressa au Chevalier de Montal. Oui, répondit le Chevalier, c'est à cause du soufflet qu'elle m'a donné que tu veux que je boive à sa

ſanté; mais il faut que j'y ſonge deux fois. Allez, lui dît-elle, Monſieur le Chevalier, beuvez-là, je ne vous donnerai plus de ſoufflets. Mais, Madame, reprit le Marquis, ce qu'il vous a dit ne ſe peut-il donc reveler? Par ma foi, répliqua Montal, je le dirai bien encore. Tout beau, interrompit Mademoiſelle de Barbeſieux, vous êtes bien prês de moi, & vous ſçavez ce que je vous ai dit de la peſanteur de ma main. Et tête-bleu, reprit-il en hauſſant les épaules, & regardant en pitié Monſieur de Luchéres: où ſuis-je donc ici? Mon pauvre ami, lui dît-il, tu crois t'être venu mêler parmi les Anges, & ce ſont des Diables. Je n'ai pas encore reconnu cela, répondit ce Gentil-homme; & ſi tous les Diables étoient faits comme ceux-ci, on ſe donneroit à eux de meilleur cœur qu'on ne s'y donne. Hé bien, hé bien, répliqua Montal, tu ſçauras avec le temps ce qu'elles valent. je m'en vais toujours faire raiſon au Marquis de la ſanté qu'il m'a portée. Grand merci, Monſieur le Chevalier, répondit Madame de Mulionne. Aprês cela on but celle de Monſieur le Conſeiller, qui en fit autant pour Mademoiſelle d'Arviane: & cette belle fille ayant été priée de chanter, par le Marquis de Riberville qui ne détournoit pas les yeux un moment de deſſus elle; elle régala toute la compagnie d'un petit air bachique, qui mît le vieux Conſeiller en bon train.

Ce fut pour lors qu'on commença à dire de bon mots ; & à laiſſer regner la joye ſans contrainte ; qu'on ſe fit cent petites niches pour rire, à quoi entre autres ne ſervit pas peu la tromperie que les laquais firent au petit bon-homme Procureur que le Conſeiller avoit amené avec lui : car ces fripons ſçachant qu'il haïſſoit l'eau mortellement, ne lui ſervirent autre choſe dans un verre double, par le pied duquel ils avoient verſé le vin à égale hauteur, & on voyoit ce pauvre petit homme grimacer toutes les fois qu'il faiſoit raiſon, ſans oſer dire ce qui en étoit cauſe, ni pourquoi il ne beuvoit pas tout, & ne faiſoit que toucher le verre.

Enfin, aprês qu'on eut apporté le fruit, Madame de Mulionne ſe penchant vers l'oreille du Marquis ; Monſieur, lui dît-elle, ſi nous voulons entendre encore une hiſtoire plaiſante, il faut que nous obligions ce petit homme à nous conter ce qui lui eſt arrivé depuis peu. Je crois, Madame, répondit Monſieur de Luchéres qui avoit entendu ce diſcours, que la choſe ne ſera pas mal-aisée à obtenir pourvu que vous témoigniez que vous la deſirez. Non, reprit-elle, cela ne plairoit peut-être pas à mon mari venant de ma part ; il faut que ce ſoit un autre que moi qui mette l'affaire ſur le tapis, & Mademoiſelle de Barbeſieux ſeroit toute propre à cela. A quoi ſerois-je propre ? répondit cette Demoiſelle qui

entendit nommer ſon nom avec myſtere. Monſieur le Marquis vous le va dire, lui répartit Madame de Mulionne; & en éfet le Marquis lui dit de quoi il s'agiſſoit.

Auſſi-tôt elle ſe fit donner du vin, & pria la compagnie d'en faire autant; puis adreſſant la parole à Monſieur le Conſeiller, elle dît qu'elle alloit porter ſa ſanté à la ronde; mais que comme on l'avoit avertie que quelqu'un trichoit, celui qui laiſſeroit du vin dans ſon verre conteroit ſur le champ la plus plaiſante avanture de ſa vie, & cela ſans exception de perſonne, non pas même de Monſieur le Procureur. Le petit bonhomme voyant bien pour qui la partie étoit faite, répondit en riant à Mademoiſelle de Barbeſieux, qu'on n'avoit pas conſpiré contre lui d'une voix ſi baſſe, qu'il n'eût bien entendu ce que Madame de Mulionne avoit dit à Monſieur le Marquis; mais qu'il aimoit mieux ſe réſoudre à ne rien laiſſer au fond de ſon verre. En ce cas, lui répartit-on, Monſieur le Procureur, vous ne ſerez obligé à rien. A ces mots il penſa vuider la coupe en avalant tout ce qui étoit dedans; mais il ne fut jamais plus ſurpris que quand il y vit tout le vin demeuré, & qu'il commença enfin à reconnoître la tromperie. Ah! pauvre Monſieur Tigean, lui cria le Conſeiller, on t'a fourbé! Ma foi oui, Monſieur, répondit-il, & je n'ai pas encore beu une goute de vin.

Cependant

Cependant la compagnie se tenoit les côtez de rire, & Mademoiselle de Barbesieux dît, en poursuivant sa pointe: Allons, allons, Monsieur le Procureur, vous voudriez bien trouver quelque échapatoire; mais vous avez encouru la peine, puisque votre verre n'est pas vuide, & il faut que vous nous contiez l'histoire de votre Prieuré. Ah! répondit le petit bon-homme, j'en appelle pardevant Monsieur le Conseiller; cela n'est pas juste. Mon pauvre ami, reprit le Conseiller, je ne suis pas ici le plus fort, & tu és vendu. Elles m'ont obligé moimême en arrivant de leur conter une histoire; & si elles ont résolu que tu contes la tienne, il n'y a point de reméde, je te conseille de boire trois ou quatre bons coups où il n'y ait point d'eau, & d'en passer par où elles voudront. Cela est pourtant bien rude, Monsieur, répliqua-t-il; mais enfin il faut vouloir ce qu'il plaît aux Dames. Si elles se moquent de moi, du moins ne seront-elles pas les premieres qui l'auront fait.

A ces mots il se fit apporter un verre & une bouteille du meilleur vin, dont il but selon l'ordonnance du Conseiller à la santé de ses auditeurs; & cette liqueur l'ayant animé un peu plus que l'eau qu'il avoit bue, il commença de cette sorte l'histoire qu'on vouloit sçavoir.

Histoire de l'Abbé de S. Firmin, de Mademoiselle de Beſſemont, & du Procureur Tigean.

Je ne ſuis pas le ſeul, dit le Procureur, qui aye contribué aux incidens de cette hiſtoire, & d'autres que moi y ont eu bonne part; mais je ſuis celui que l'on a le plus berné. Il y a environ ſix mois qu'un Gentil-homme ou ſoi diſant; c'étoit un homme de façon modeſte, & qu'on n'eût jamais pris pour un fripon, mais je vous aſſure qu'il ne faut guere juger des gens à la mine. Ce Gentil-homme donc, qui ſe diſoit de Toulouſe, rechercha en mariage une fille de ma connoiſſance. C'étoit une Demoiſelle qui avoit ſervi long-temps Madame la Ducheſſe de . . de . . de . . je ne me ſouviens plus de ſon nom; mais tant y a qu'elle avoit amaſsé environ deux mille écus d'argent à ſon ſervice, & qu'outre cet argent-là, elle avoit de bien bonnes parties, car elle avoit l'humeur gentille, elle cauſoit bien, & enfin ne rebutoit point les marchands. En un mot, c'étoit une fille que Monſieur l'Abbé de Saint Firmin, celui qui fait ſi bien ces petites chanſons, voyoit & cajolloit ſouvent; toutefois on n'en ſoupçonnoit aucun mal, & on les eſtimoit tous deux de fort honnêtes gens. Celui qui la rechercha s'appelloit Monſieur de Broyonne, & vous remarquerez que c'étoit un nom qu'il s'etoit donné, tout ſemblable à celui

d'un Gentil-homme de Toulouse qui possedoit une terre assez jolie ; & il n'en avoit usé de la sorte, que pour tromper plus aisément la Demoiselle, si elle fût venue à s'informer des biens qu'il disoit avoir dans cette Province.

Les choses étant bien avancées, au grand contentement de la fille, & les articles du mariage signez, on n'attendoit plus qu'une lettre de change de quatre mille francs que le futur époux disoit être en chemin pour lui, & qu'on lui envoyoit de son pays pour acheter tout ce qui étoit necessaire ; mais comme cette lettre se faisoit trop attendre, parce qu'elle n'étoit qu'en idée, notre Gentilhomme, qui avoit son but en toute cette conduite, s'avisa de se faire écrire une lettre par laquelle on lui mandoit les raisons de ce retardement, dont il feignit d'être au désespoir. En même temps, il s'en fit adresser une autre, qu'il avoit lui-même écrite aussi-bien que la premiere ; & dans celle-ci on lui donnoit avis de la mort d'un certain Prieur de Languedoc, dont le benefice valant trois mille livres de rente étoit à sa nomination. Cette nouvelle étant venue à ce Gentil-homme, jugez quelle fut la grandeur de sa joye ; elle n'eût point paru plus naturelle si la chose eût été vraye. Dieu lui renvoyoit par ce moyen dequoi regagner l'argent de la lettre de change qui lui avoit manqué ; & cela ne servit pas peu à faire encore que cette fille s'en estimât

plus heureuse, par la considération du beau droit de Patronage qui étoit annexé à la Seigneurie de son amant.

Elle ne put laisser passer la journée sans faire part de cette nouvelle à ses amis, & à l'Abbé de Saint Firmin tout le premier. Celui-ci lui ayant oüi parler de trois mille livres de rente, songea qu'il auroit dequoi faire des chansons tout à loisir avec ce denier-là : & mordant à l'hameçon, Mon Dieu, Mademoiselle, lui dît-il, comme vous avez tout pouvoir sur ce Monsieur-là, ne pouvez-vous pas faire en sorte qu'il me donne ce benefice ? Il aimera mieux obliger un homme comme moi, qui ai de la réputation, & qui lui ferai outre cela un present fort considérable, que d'en favoriser peut-être un inconnu, à la seule recommandation de quelque grand Seigneur qui ne lui en sçaura aucun gré. Voyez, proposez-lui la chose, & faites que je vous aye obligation d'avoir ajouté trois mille livres de rente à mon petit revenu ; ce sera dequoi réchauffer la muse : & mort... laissez faire, nous en mangerons les chapons. La Demoiselle lui promit qu'elle en parleroit ; & en éfet elle en parla dês le soir même à son accordé. Celui-ci crut déja avoir excroqué trois ou quatre cens louis à l'Abbé de saint Firmin. Il répondit à Mademoiselle de Bessemont (c'étoit le nom de cette fille) qu'elle étoit la maîtresse absolue de tout ce qui lui appartenoit ; qu'elle pouvoit

donner ſa parole à Monſieur l'Abbé, que ce ſeroit pour lui le benefice, & qu'elle diſpoſeroit auſſi de la reconnoiſſance qu'il en recevroit de cet Abbé.

L'accordée toute joyeuſe annonça dês le lendemain cette bonne nouvelle à l'Abbé, qui en alla remercier le Gentil-homme, & lui faire les plus belles amitiez du monde. Il ne ſe paſſa depuis aucun jour qu'il ne lui envoyât des poëſies: je ne ſçais point comment on les appelle, je penſe qu'on nomme cela des verdelets ou virelets, où en attendant ſa nomination il lui décrivoit les plaiſirs que leur vaudroit le revenu du Prieuré, qui ſeroit toujours autant au Gentil-homme qu'à lui; & enfin il lui mandoit quantité d'autres belles choſes, auſquelles le fin matois ne répondit que par d'autres vers; ne ſe preſſant point de faire cette nomination, parce qu'il ne vouloit nullement ſe fier à la libéralité que l'Abbé lui pourroit faire, & que même il ne jugeoit pas qu'il eût les reins aſſez forts pour fournir la ſomme qu'il prétendoit en tirer. Néanmoins, comme il avoit donné ſa parole à la Demoiſelle d'en pourvoir cet Abbé, & qu'elle preſſoit tous les jours d'en venir aux effets, il eût falu à la fin qu'il s'y fût réſolu. Mais pour faire en ſorte qu'à l'avenir elle le priât autant de ne point donner ce benefice à l'Abbé de ſaint Firmin, qu'elle l'avoit preſſé juſques-là du contraire; & pour avoir par même moyen le temps d'at-

tendre qu'il ſe préſentât une dupe un peu plus en fonds que cet Abbé, (& je fus cette malheureuſe dupe de par le diable) voici la ruſe dont il s'aviſa.

Comme il n'y a guére de filles qui n'ayent fait quelques fredaines, les unes plus criminelles, les autres moins; mais toujours aſſez pour avoir donné lieu de médire d'elles quand on les ſçait: A vous, Meſdemoiſelles, s'écria le Chevalier de Montal, voila Monſieur le Procureur qui parle à vous. Hé! nous l'entendons bien, répondit Mademoiſelle de Barbeſieux, & nous voyons bien qu'il ſe vange de nous; mais patience. Ah! Mademoiſelle, pardonnez-moi, répliqua le petit homme, j'ai dit cela ſans y ſonger, & honni ſoit qui mal y penſe. Mon Dieu! lui répartit Montal, pourſuivez, Monſieur le Procureur, & ne craignez rien; ſi vous aviez dit auſſi vrai toute votre, vie, que vous venez à cette heure de le dire, il n'y auroit pas au monde un homme plus véritable que vous. Hola donc, Chevalier, reprit Mademoiſelle Velzers, en lui donnant un petit coup de ſa fourchette ſur les doigts, je vous trouve plaiſant de dire qu'il n'y ait pas une fille qui ſoit ſage. Je ne l'ai pas dit en ces termes-là, ajouta-t-il: mais puiſque vous m'en donnez l'exemple, je ne croirois pas mentir quand je le dirois; & je penſe même qu'il n'y a rien de plus veritable. L'impertinent! s'écria Mademoiſelle de Barbeſieux, puis, s'adreſſant au Conſeil-

ler, n'eſt-il pas vrai, Monſieur, lui dît-elle, que nous devrions noyer cet homme-là ? Ecoutez, reprit le bon vieillard, en riant ; il n'y a que vous qui ſçachiez s'il a raiſon ou non. Hé quoi ! lui dît Mademoiſelle Velzers, vous doutez auſſi de notre vertu ? & vous avez peur de vous méprendre en parlant à notre avantage. Non pas cela, répliqua-t-il ; mais je dis qu'il faut que Monſieur le Chevalier ſçache quelque choſe de vos affaires, pour avancer ce qu'il avance. Helas, Monſieur, reprit froidement Montal, il n'y en a pas une des quatre que vous voyez-là, de qui je ne puiſſe avec raiſon dire pis que pendre, ſi je l'avois entrepris. Quoi, dît Madame de Mulionne, ſans en excepter Mademoiſelle d'Arviane que vous ne connoiſſez que d'aujourd'hui ! Moi, reprit-il, je la connois aſſez pour ſoutenir qu'elle eſt la plus ſage des quatre. Cette aimable malade rougit un peu à ces mots, comme ſi elle eût reconnu qu'il lui donnoit par malice cette louange de ſageſſe, parce qu'elle étoit ſujette à tomber quelquefois en une eſpece de folie ; & le Marquis en fit reproche au Chevalier par pluſieurs ſignes. Cependant le Conſeiller dît ; Vous avez tous preſſé & tourmenté Monſieur Tigean pour lui faire conter ſon hiſtoire, & voilà que vous ne vous en ſouciez plus. Comment ! répondit Mademoiſelle de Barbeſieux, nous ne nous en ſoucions plus ! nous n'avons pas oublié

l'endroit où nous en sommes demeurées, & nous ne prétendons pas que la folie du Chevalier nous fasse rien perdre. Monsieur le Procureur m'excuse bien, reprit Montal; je ne lui ai pas fait tant de déplaisir qu'on croit, & je n'ai fait que lui donner le temps de reprendre un peu de courage avec son assiette : allons, poursuivit-il, en choquant son verre contre le sien, à votre santé, Monsieur Tigean. Le petit bon-homme lui fit raison; & après que chacun lui eût prêté une nouvelle attention, il recommença à parler de cette sorte.

J'en étois, ce me semble, demeuré à la ruse dont mon Gentil-homme se servit pour faire en sorte que sa maîtresse ne le pressât plus de donner le benefice à l'Abbé. Ayant donc déterré certaines médisances qu'on faisoit d'elle; comme par exemple, qu'elle avoit été long-temps bien avec le mari de sa Duchesse, & qu'un jour que cette Duchesse rentra assez inopinément dans sa chambre, elle avoit trouvé Monsieur le Duc si en désordre & la Demoiselle si rouge, qu'il y avoit dequoi soupçonner qu'il l'avoit pressée & qu'elle s'étoit défendue: ayant, dis-je, appris cela quelque part, ce rusé Toulousain fit tomber la chose à propos, en causant un jour avec elle; & lui demanda si elle connoissoit bien cet Abbé, & si elle étoit bien assurée qu'il fut de ses amis. Oh! répondit-elle, c'est le meilleur ami que j'aye, & un homme qui donneroit

donneroit sa vie pour mes interêts. Ne vous fiez plus à lui, reprit ce fourbe, car il m'a dit telle & telle chose de vous : & sous prétexte de vouloir reconnoître la grace que je lui devois faire, de le nommer au Prieuré par un avis de veritable ami, il a fait tout ce qu'il a pu pour me détourner de vous épouser. Je vous laisse à penser si la Demoiselle de Bessemont fut en colere de cette prétendue perfidie de l'Abbé de saint Firmin. Ah ! Monsieur, s'écria-t-elle, c'est un imposteur, c'est un méchant, puisqu'il faut que je le dise, qui a toujours eu de folles prétentions sur moi, & qui ne vous a dit cela que par jalousie : mais si vous m'aimez, vous m'en vengerez ; & bien loin de lui donner le Prieuré, vous lui donnerez cent coups de bâton. Elle disoit cela avec une colere horrible, parce que la verité l'avoit peut-être offensée ; & que comme on se trompe toujours, elle s'imaginoit qu'il n'y avoit que l'Abbé qui eût pu dire de ses nouvelles : toutefois il en étoit fort innocent. D'autre côté, mon imposteur ayant un jour au sortir de chez elle rencontré ce pauvre jeune homme, il lui dît avec une haute éfronterie : Monsieur l'Abbé, ma maîtresse est dans une furieuse colere contre vous, & m'a bien défendu de vous nommer désormais au benefice, à cause que vous avez chargé quelqu'un de m'avertir des médisances qu'on faisoit d'elle, & je vous conseille d'y remedier avant que

cela prenne racine. Ce qu'il disoit afin qu'il y allât sur le champ, & que cette fille extrêmement emportée le maltraitant tout à fait, ils se brouillassent davantage ; ce qui ne manqua pas d'arriver : car comme le pauvre Abbé voulut entrer dans la chambre de Mademoiselle de Bessemont pour se justifier, elle ne l'apperçut pas plûtôt, que le prenant aux cheveux, & le terrassant sur le plancher, elle lui donna tant de coups de pieds, d'ongles & de dents, qu'il falut que les voisins accourussent au secours pour les separer.

O Dieu ! dît Mademoiselle de Barbesieux, c'étoit le pauvre Orphée que déchiroit une Bacchante. C'étoit ce qu'il vous plaira, reprit le Procureur, mais l'Abbé de saint Firmin dégoisa pour se venger, tout ce qu'il sçavoit d'elle ; en sorte que c'étoit le plus beau charivari du monde, & que le fourbe eut le plaisir de les voir brouillez pour long-temps. Or voici maintenant mon tour à moi, & je vais jouer mon personnage dans cette comédie.

A quelques jours de là, Mademoiselle de Bessemont vint au Palais faire des empletes ; & comme je la connoissois particulierement, je lui dis, l'ayant rencontrée à un des pilliers de la grand'salle ; Bon jour, Mademoiselle, bon jour ; hé bien, quand danserons-nous ? Helas ! me répondit-elle mon pauvre voisin, tout est presque rompu ; & vous ne vous

imagineriez jamais le lâche tour que m'a joué l'Abbé de ſaint Firmin : ce traître, ajouta-t-elle, à qui je découvrois bonnement tous mes ſecrets, avec qui je vivois ſans façon, & que je croyois de mes meilleurs amis, a été dire des ſotiſes à Monſieur de Broyonne pour le détourner de m'épouſer. Cela n'eſt pas bien, répliquai-je ; & il a tort. Ce ne ſeroit rien, reprit-elle, s'il ne m'avoit point eu d'obligation ; mais c'etoit pour me récompenſer d'un Prieuré de trois mille livres de rente que je lui faiſois donner : ſe peut-il voir une plus haute ingratitude? Vous lui faiſiez donner, répartis-je, un Prieuré de trois mille livres de rente? Oui, me répondit-elle, mon pauvre Monſieur Tigean ; un Prieuré de ce revenu-là, auquel Monſieur de Broyonne a droit de préſenter, & dont il m'avoit laiſſé la diſpoſition pour celui qu'il me plairoit. Mais vraiment, lui dis-je tout étonné, oubliez-vous que je ſuis votre très-humble ſerviteur, & qu'outre cela je ne ſuis pas ingrat envers les gens qui me font plaiſir? Pourquoi ne ſongez-vous pas à moi quand il vous vient de ces bonnes aubaines? vous m'avez entendu dire ſi ſouvent que ſi je trouvois un benefice je me retirerois du Palais ; Helas! dit-elle tout en pleurant, il ne tiendra qu'à vous qu'il ne l'ait jamais, & qu'on ne vous mette en ſa place ; car je perdrois plûtôt corps & ame, que de conſentir qu'il en fût pourvu : & s'il l'em-

portoit malgré moi par ses artifices, il n'y auroit point de dévolus que je ne fisse jetter dessus. Je sçai assez sa vie pour en venir à bout; & à l'heure que je vous parle, il est encore entretenu par une vieille bigotte, qui toutes les fois qu'elle veut qu'il aille à certain rendez-vous, met à sa fenêtre un petit linge qu'il voit en passant, & cela leur sert de billet d'avis.

L'invention n'en est pas mauvaise, interrompit Monsieur de Luchéres; & c'est le moyen de n'être pas trahi par des valets. Croyez-vous donc cela? dît Madame de Mulionne. Si je le croi, Madame! répartit Montal; n'en doutez nullement. Hé! je le croirois bien, ajouta Mademoiselle de Barbesieux; car il n'y a rien de plus damné ni de plus méchant que certaines bigottes: & à moi qui vous parle, il n'y a point de pieces qu'une de ces scelerates n'ait faites. Je vous en ferai le conte quand ce sera mon tour à parler.

Pour moi, reprit le Procureur, je songeai à me pourvoir du Prieuré, sans m'arrêter aux choses qu'on me dît de l'Abbé de saint Firmin: & même je ne les écoutai pas trop, car je n'ai jamais pris plaisir à entendre des médisances. Je m'imaginai que tout ce que la Demoiselle sçavoit de lui, étoit l'éfet de quelque fausse confidence qu'il lui avoit faite; comme c'est l'ordinaire de ceux qui veulent tromper les filles, de leur conter des fables & des bonnes fortunes qu'ils

n'ont eues qu'en idée, afin de les amener à leur but par cet étalage qu'ils font tacitement de leur mérite & de leurs prouesses.

Ha! Monsieur le Procureur, s'écria à ces mots le Chevalier, vos digressions nous perdent; & vous découvrez tellement à ces Dames toutes nos finesses, qu'elles seront cousues de fil blanc à l'avenir, quand nous voudrons nous en servir contre elles. Il est vrai, ajouta Madame de Mulionne, que c'est par où ces traîtres d'hommes commencent, quand ils n'osent tout d'un coup parler de leur passion. Ils font des Histoires, comme dit Monsieur Tigean;& les bêtes de filles, qui les dévisageroient s'ils leur avoient parlé d'amour de but en blanc, se laissent toucher par l'exemple de ces aventures chimériques, où ils glissent insensiblement le venin de leurs méchantes maximes qui font une vertu d'un vice; & puis voilà comme elles se perdent toutes. Hé Madame, s'écria deux fois Mademoiselle Velzers, faites grace à quelques-unes; & croyez du moins qu'il y en a ici qui ne se laisseroient pas prendre de la sorte. Croyez qu'il y en a, à qui Monsieur le Chevalier auroit beau conter ses bonnes fortunes, avant qu'elles fussent tentées d'en augmenter le nombre. J'en doute, reprit Madame de Mulionne. Morbleu! Madame, dît ce Chevalier en prononçant l'R bien fort, vous avez raison; car telle qui veut être ex-

ceptée seroit la premiere à s'en laisser chatouiller. Tu ne manque pas de vanité, lui répondit Monsieur de Luchéres; & je crois Mademoiselle plus insensible que tu ne dis. Mais, Madame, ajouta la belle Hollandoise à Madame de Mulionne, ces contes-là vous ont-ils quelquefois touchée, vous, puisque personne n'en échape ? Non, répondit-elle, parce qu'on ma mariée si jeune, que je n'en étois pas capable : mais je ne sçais ce qu'ils feroient si j'étois encore fille, & que je n'eusse pas mon compte. Ah! reprit Mademoiselle Velzers entre ses dents, c'est donc que vous avez votre compte, j'en suis bien aise. Cela fit rire la compagnie, & ce fou de Montal relevant encore la chose; Par ma foi, dît-il, Monsieur le Conseiller, vous devez être bien glorieux de faire ainsi le compte de Madame.

Le bon vieillard dormoit à demi, quand on lui porta cette attaque; cela le réveilla & le fit rougir en même temps. Ha! répondit-il, vous êtes tous de bonnes gens, & vous n'engendrerez jamais de mélancolie. Là-dessus Monsieur le Marquis reprenant la parole, à cause qu'il voyoit aussi le petit bon-homme prêt à dormir; Messieurs & Dames, dît-il, Monsieur le Procureur s'ira coucher si vous ne l'écoutez, car il s'endort. Ha! pardonnez-moi, répondit-il, en se réveillant brusquement, pardonnez-moi; je ne fais pas cette incivilité dans une si

bonne compagnie, & j'acheverai mon récit si l'on veut. Oüi, Monsieur Tigean, lui dit-on, on vous en prie.

Je pressai donc la Demoiselle, poursuivit-il, de m'aboucher avec son Monsieur de Broyonne; qui lui ayant protesté que les médisances de l'Abbé n'avoient pas diminué son amour, lui fit les mêmes complimens pour moi que pour cet Abbé, & lui laissa tout en sa disposition. Je convins avec lui de lui faire une donation de quatre mille livres comptant en avancement de ma succession à laquelle je voulois qu'il eût part, pour marque de la longue amitié qui avoit été entre nous. Laquelle donation étoit de ces simonies à la mode, par la subtilité desquelles on a trouvé le secret de ne se plus damner qu'au seul jugement de Dieu, en se sauvant dans l'opinion des hommes. Et je dois bien me consoler sans doute d'avoir perdu cet argent; car encore valoit-il mieux que je le perdisse que mon salut. Voilà de bons sentimens, Monsieur Tigean, lui dît le Conseiller; & vous ne pouvez manquer de regagner ailleurs votre argent, tandis que vous les aurez. Helas, Monsieur! répondit-il, je n'y songe plus: puis reprenant le fil de son discours; Après que j'eus, dît-il, fait cette belle donation, mon Gentil-homme me dît qu'il ne vouloit point toucher mon argent que je ne me fusse bien informé de lui, ce que le traître faisoit afin de me piquer d'honneur, & que je le lui

comptasse plûtôt, comme je fis, en lui disant qu'il se moquoit de moi. Je ne pensois pas dire si vrai. Ce n'est pas que je ne me fus déja informé de ce Prieuré : on m'avoit même fait réponse du convent, qu'en éfet, Monsieur de Broyonne en étoit le patron; mais ce n'étoit pas le Broyonne que nous connoissions Mademoiselle de Beffemont & moi. Quoi qu'il en soit, la présentation faite & mon argent touché par ce fourbe, j'envoyai en Cour de Rome pour mes Bulles. Cependant mon homme qui n'avoit attendu qu'aprês mes louis pour se marier, épousa la nymphe qui lui compta aussi ses deux mille écus, dont il donna bonne quittance. Nous étions les meilleurs amis du monde. Je les traitois encore tous les jours, & ne me sentois pas d'aise, de songer qu'on m'appelleroit à l'avenir Monsieur le Prieur. J'en donnai avis à tous mes amis qui m'en feliciterent; & il n'y eut pas jusqu'à une Dame, laquelle ne m'avoit jamais voulu avoüer pour son parent étant Procureur, qui commença à m'appeller mon cousin à tour de bras devant tout le monde, dans l'espérance peut-être que le Prieuré retourneroit un jour à Monsieur son fils. Quand mon argent ne m'auroit valu que cette reconnoissance illustre, encore est-ce quelque chose. Ces réjouissances publiques durerent bien six semaines; aprês lesquelles elles furent augmentées par l'arrivée des Bulles. Alors Monsieur de

Broyonne ſongea à me faire partir pour aller me mettre en poſſeſſion, & pour mener en même temps ſa nouvelle épouſe dans ſes biens de Languedoc. Je fus deux jours à recevoir les adieux & les complimens de tous mes amis, & à en traiter à bouche que veux-tu, tout autant qu'il en venoit; ce qui je croi, m'en attiroit le plus grand nombre. Après cela je me mis en chemin pour ce beau voyage dont je fis encore les frais, donnant les violons tous les ſoirs par deſſus le marché à nos mariez, & aux filles des bourgs & villages où nous gîtions, pour commencer la vie de la plûpart des autres beneficiers; & nous arrivâmes dans cette gayeté à une journée près du Prieuré. Là, notre homme nous dît qu'il faloit qu'il nous devançât, pour aller donner ordre à ma reception; & m'ayant recommandé d'amener doucement ſa chere femme, à qui il dît adieu fort tendrement, le galant fendit le vent avec mes quatre mille francs & les deux mille écus de la nouvelle Dame de Broyonne, & je crois que de notre vie nous ne le reverrons. Cependant je ſuivis ma route le lendemain avec la Demoiſelle, que je remerciai encore tête à tête plus de mille fois de la bonne affaire qu'elle m'avoit fait faire: à quoi elle ſe tuoit de répondre par d'autres complimens remplis d'une ſi tendre amitié, que cela me tiroit des larmes de reconnoiſſance.

Mais, dît Montal; étant comme cela

HISTOIRES FRANÇOISES, GALANTES ET COMIQUES.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
ux dépens d'ESTIENNE ROGER, Marchand Libraire, chez qui l'on trouve un assortiment général de toute sorte de Musique très exactement corrigée.

M. DCC. XVI.

HISTOIRE FRANÇOISE.

LIVRE PREMIER.

TOUTE la compagnie suivit le conseil du petit bon-homme Tigean. Les Dames un peu fatiguées de n'avoir pas bien dormi la nuit précédente, à cause du changement de lit, se retirerent volontiers à l'exemple de Monsieur le Conseiller qui se faisoit déja conduire dans son appartement sans dire mot; & le Marquis de Riberville, & le Chevalier de Montal en firent de même. Mais le lendemain tous se rassemblerent dans la chambre de Madame de Mulionne, pour sçavoir à quoi on passeroit le temps ce jour-là, qui étoit un des plus beaux jours de l'été; il n'y eut que Monsieur de Luchéres que ses affaires avoient obligé de s'en retourner dês le point du jour.

D'abord on y proposa cent sortes de divertissemens; mais comme on sembloit embarassé au choix, Monsieur Tigean sçut résoudre la difficulté, en disant qu'il faloit commencer par un bon déjeuner. Allons, dît le vieux Conseiller, Monsieur Tigean a raison; qu'on nous apprête quelque chose, un doigt d'excellent vin nous pourra donner conseil. Le déjeuner fut aussi-tôt préparé dans la salle, où

chacun alla se rendre : la joye s'y réveilla avec l'appetit, mais on ne put tromper pour la seconde fois le petit bon-homme Procureur avec un autre verre qu'on lui avoit présenté, dans le pied duquel le vin s'enfuyoit quand on le portoit à la bouche. On ne trompe pas deux fois de suite un Procureur en Parlement, dît-il ; & c'est lui qui attrappe les autres. Il est vrai, lui répondit en riant Mademoiselle de Barbesieux, que vous attrapâtes bien l'homme au Prieuré. Et à propos, dît Madame de Mulionne, nous laissâmes hier achever cette histoire, sans plaindre Monsieur Tigean de son infortune. Helas ! ajouta-t-elle, ce pauvre Monsieur Tigean ! il est si honnête homme. Oui, je croirois assez ce que vous dites, reprit Mademoiselle de Barbesieux. Oh ! s'écria Madame de Mulionne, personne n'en doute, & tel que vous le voyez il n'a jamais fait aucune fourberie depuis quarante ans qu'il fait sa profession, ce qui est une chose presque inconcevable. Vous pensez railler ici mon Procureur, dît le Conseiller ; mais il est vrai, sans offenser les autres, que je n'en ai point connu de plus consciencieux que le petit bon-homme Tigean, & que c'est pour cela que je l'aime. Monsieur, répondit-il, je dois à votre seule bonté la bonne opinion que vous avez de moi. Fort bien, dît Montal, qui se vint mêler à cet entretien ; mais malgré la bonne opinion qu'on a de lui, vous verrez qu'avec toute

sa conscience ce Monsieur Tigean ne laissera peut-être pas de se consoler de la perte de ses quatre mille francs aux dépens de la Demoiselle de Bessemont qu'il a ramenée à Paris, & qu'au hazard de la fourber il lui fera l'amour. Hé, mon Dieu! Monsieur, lui répartit brusquement & plaisamment le petit homme, j'ai deux fois votre âge, & je ne suis point courtisan; mais quoi que j'aye dit, peut-être la fourberois-je encore moins que vous ne fourbez vos maîtresses : car souvent ce qui reluit n'est pas or, & les femmes ne se contentent point de babil.

Un éclat de rire s'éleva à ces mots, & rendit Montal quelque temps assez interdit, parce qu'il ne s'étoit pas attendu à cette réplique: mais enfin Madame de Mulionne, craignant que ce défi du Procureur ne portât le Chevalier à une conversation un peu trop libre, comme la matiere sembloit l'y engager, le tira d'affaire en mettant une autre matiere sur le tapis. Hé bien, dît-elle, que ferons-nous donc aujourd'hui? conterons-nous encore des histoires? tout le monde n'a point satisfait à la loi que nous fismes hier. Non, Madame, lui répondit le Marquis de Riberville, qui jusques-là avoit entretenu paisiblement sa Clelie; N'y eût-il que vous. Ho! pour moi, répliqua-t-elle, je n'en sçais point, & comme j'ai déja dit, nous n'avons point fait l'amour mon mari & moi avant que de nous marier. Mais, Madame, dît le Che-

valier, est-ce que vous n'auriez pu faire d'amans depuis votre mariage? Sauf la revérence de Monsieur le Conseiller, ajouta-t-il en folâtrant, vos yeux n'ont pas été faits pour le visage d'une Dame, qui ait du être sans soupirans jusqu'ici; & si je croyois que vous n'en eussiez point, je deviendrois votre galant dês à present en présence même de Monsieur votre mari.

Monsieur, répliqua le Conseiller en souriant, ne lui faites point cet honneur, je vous assûre qu'elle en a d'autres que vous, & même de plus pressans. J'aime Monsieur le Conseiller, dît Mademoiselle de Barbesieux, d'être comme cela de bonne foi. Hé bien, Madame, poursuivit-elle, en s'adressant à Madame de Mulionne, vous nous conterez donc, s'il vous plaît, l'histoire de vos amans puisque vous en avez, & vous ne prétendrez pas vous dispenser de la loi qui a obligé les autres de conter leurs avantures. Ha! répondit Madame de Mulionne, c'est moi qui ai fait la loi, & le legislateur est au dessus d'elle. C'est pourtant bien notre intention, répartit Montal, qu'elle sera au dessus de vous; & que vous nous direz même tout a l'heure quels sont ces amans-là, autrement nous publierons que vous avez des intrigues si honteuses, que vous n'oseriez les avouer. Ah! dît le Marquis de Riberville, je ne pense pas que ce soit ce que Monsieur le Conseiller apprehende,

t je croi qu'il est bien assuré de Madame
on épouse. Ma foi, dît le bon vieillard,
l n'y a qu'heur & mal-heur à cela, &
s femmes sont fidelles ou infidelles se-
on les occasions. Lucréce étoit la plus
ruelle femme de Rome, & elle ne laissa
oint de se rendre avant que de se tuer.

A ces mots, Madame de Mulionne
rouloit répondre ; mais la belle Made-
noiselle d'Arviane qui entendit parler
nal de Lucréce, prenant la parole pour
dire qu'il ne devoit point faire ce tort à
cette Romaine, lui dit sérieusement qu'il
e trompoit : c'est-à-dire que la pauvre
fille retomba peu à peu dans son ex-
travagance. Cependant le Conseiller,
qui ignoroit encore les visions qu'elle
avoit, & à qui l'on ne pouvoit, ou plû-
tôt à qui l'on ne vouloit point dire par
malice qu'elle étoit hypocondre, afin
d'avoir le plaisir de leur dispute ; soutint
toujours que Lucréce ne s'étoit tuée que
de honte d'avoir bien voulu donner ce
qu'on lui avoit demandé. Mademoiselle
d'Arviane lui soutint avec aigreur que
cela étoit faux, ce qu'il reçut quelque
temps assez en galant homme ; mais à la
fin il s'en fâcha croyant qu'elle vouloit
le tourner en ridicule. Il lui remontra
toutefois auparavant que dans Tite-
Live, & dans tous les autres historiens
qui avoient parlé de cette Dame Ro-
maine, la même chose s'en trouvoit écri-
te ; mais elle lui répondit que Tite-Live
& tous les autres en avoient menti : &

ſur ce qu'il vouloit encore ouvrir la bouche pour dire quelque choſe, elle ajouta tout en colere; Allez, cela eſt infame; & il n'appartient qu'à un vieux Senateur corrompu, comme vous, qui a toujours été dans le parti des Rois, & qui eſt ennemi de la liberté du peuple, de deshonorer de la ſorte la mémoire de la chaſteté même. Il y avoit aſſez dequoi ſoupçonner que celle qui faiſoit de tels reproches n'avoit pas l'eſprit bien reglé; mais le bon-homme étoit lui-même tout étourdi de voir que la compagnie ſe tuoit de rire, au lieu de l'éclaircir. Il s'alla mettre encore dans l'eſprit qu'on lui reprochoit qu'il avoit été fidele au Roi durant les barricades; au lieu que la malade le prenoit pour un Senateur Romain. Ce chapitre, ſur lequel il étoit très-délicat, lui ayant fait monter le ſang au viſage, il dît qu'il ne ſe repentoit point d'avoir été contre les Frondeurs, & qu'il ſeroit ſerviteur du Roi juſqu'à la mort. Les éclats de rire ſe redoublant à tous ces *qui-pro-quo*, redoublerent auſſi ſon déſordre: en ſorte que dépité contre tout le monde, & plein d'une colere épouventable, il fit ſigne au petit bon-homme Procureur de ſortir avec lui de la ſalle, fit mettre les chevaux au caroſſe; & avant que la compagnie, qui rioit encore en le cherchant ailleurs que là où il étoit, ſe pût appercevoir de ſon deſſein, il reprit le chemin de Paris.

Comme on crut que ſon départ pouroit

roit chagriner Madame de Mulionne, cette avanture modera tout d'un coup les éclats de rire, que rien jusques-là n'avoit pu appaiser ; mais lorsqu'on reconnut que cette Dame n'en étoit pas fort affligée, on cessa aussi de s'en inquieter ; & on dît que la conversation se trouvant plus libre, elle ne pouvoit être que plus enjouée. Elle dît elle-même que cela seroit cause qu'elle feroit à la compagnie l'histoire de ses avantures galantes, qu'elle n'eût jamais osé faire en présence de son mari. Cependant elle donna ordre que la malade fut traitée comme il faut. La colere où l'interêt de Lucréce avoit mis cette pauvre fille, rendoit l'accês de sa fiévre plus violent que le dernier qu'elle avoit eu ; & c'étoit pitié & plaisir tout ensemble, d'entendre les plaintes qu'elle faisoit encore contre Monsieur le Conseiller, de ce qu'il avoit parlé contre Lucréce. Mais ce qui étonna le plus la compagnie, ce fut que le Marquis voulut demeurer auprês d'elle ; lui voulut lui-même porter son bouillon ; & lui rendit tant de soins, qu'il le falut arracher de là pour l'obliger de se joindre à la compagnie qui avoit fait dessein d'aller dîner dans le petit bois ; encore ne s'y fût-il pas résolu, si ce n'eût été pour laisser sa Clelie en état de reposer plus facilement, si par hazard l'envie lui en pouvoit prendre.

On l'en railla d'aussi loin qu'on le vit revenir de la chambre de cette belle ma-

lade, & Mademoiselle de Barbesieux lui dît; A ce que je vois, Monsieur le Marquis, c'est donç tout de bon; mais prenez-vous garde, continua-t-elle, que ce n'est pas peu d'avoir Monsieur Aronce pour rival? Je ne vous conseille pas de vous engager si avant dans votre amour, que vous ne puissiez pas aprês vous en retirer comme vous voudrez. Ne me faites pas plus de peur que je n'en ai, répondit-il en souriant, je crains assez de l'aimer à la fin plus que je ne voudrois, & qu'elle n'y reponde pas autant que je voudrai. Ce seroit un grand supplice pour vous, lui dît Madame de Mulionne; & si l'exemple d'un mal-heureux amant que j'ai, pouvoit quelque chose pour votre guérison, pendant qu'il en est peut-être encore temps, j'offre de vous en conter l'histoire tout à l'heure, mon pauvre Monsieur le Marquis. Hé bien, contez-la Madame, lui répondit-il du même ton doucereux dont elle lui avoit parlé; nous verrons si cela me fera du bien. Ecoutez-moi donc aussi vous autres, dît-elle, à Montal & à Mademoiselle Velzers, qui se parloient tout bas; puis elle commença ainsi.

Histoire de Monsieur de Greaumont & de Madame de Mulionne.

L'hiver passé je fus à un bal où se rencontra un jeune Cavalier fort bien fait, & qui attiroit les regards de toute l'af-

ſemblée, à cauſe de ſa bonne mine & de ſa beauté. C'eſt aſſez vous dire que je l'admirai auſſi. Il me vint prendre pour danſer, & augmenta par les fleurettes qu'il me dît, l'eſtime que j'avois déja conçue pour lui; mais un quart-d'heure après, je me trouvai mal pour avoir ſouffert qu'il s'approchât trop de moi. Qu'on n'explique pas toutefois ceci à ſon déſavantage ni au mien; c'eſt qu'il portoit ſur lui certaine ſenteur de roſe pour laquelle j'ai eu toute ma vie une averſion particuliere, par un caprice de mon temperamment : & quelques vapeurs que cette ſenteur avoit excitées, ſe mêlant enſuite à ma maladie, je fus obligée de ſortir du bal pour m'en retourner promptement au logis. Cependant il m'arriva la plus étrange avanture dont vous ayez jamais oui parler. Mes laquais n'ayant pas eu le loiſir d'allumer leurs flambeaux, & étant ſortis pour appeller mon cocher; un autre cocher qui dormoit ſur ſon ſiege ſe réveilla à leurs cris. Celui-là ayant cru que c'étoit lui qu'on appelloit, parce qu'il ſe nommoit comme le mien, fit vîte avancer ſon caroſſe ſans ſçavoir quaſi ce qu'il faiſoit, tant il étoit endormi. Trompée de mon côté auſſi-bien que lui, & mon mal ne m'ayant pas permis de rien examiner, je me jettai dedans avec ma ſuivante; & ainſi, quelque temps après, je fus menée dans une maiſon que je ne connoiſſois point. Qui fut bien éton-

née, ce fut la pauvre fille que j'avois avec moi, quand elle reconnut la méprise, & que cependant mon mal augmentoit de plus en plus. Le cocher pestoit d'ailleurs contre nous, dans l'apprehension que cette bevue ne donnât occasion à son maître de s'impatienter si venant à sortir du bal il ne trouvoit pas son carosse. Et enfin ce brutal m'eût je croi laissée mourir sans secours ; mais par bonheur Madame de Greaumont, mere de celui à qui étoit le carrosse, laquelle jouoit encore dans sa chambre avec une de ses parentes, envoya sçavoir pourquoi ce cocher faisoit tant de bruit. Ma suivante apprenant qu'il y avoit des femmes dans cette maison, implora leur assistance pour moi, dont elle dît le nom & l'avanture, & pria qu'on me fist mettre sur un lit. Madame de Greaumont, qui étoit une des plus obligeantes femmes du monde, ayant appris ces nouvelles descendit aussi-tôt avec sa parente, & fit ouvrir la chambre de son fils, qui se trouva la plus proche & la plus commode. Elle y fit allumer bon feu, m'encouragea & me plaignit tout ensemble, & me fit porter sur le lit de son fils même, qui étant arrivé peu de temps aprés fut fort étonné de voir une jolie femme dans son lit ; & plus encore lorsqu'il me reconnut pour celle avec qui il venoit de danser au [illegible].

Quoi, Madame, dît le Marquis, c'étoit ce beau garçon dont vous nous avez

parlé au commencement, qui étoit le fils de la maiſon ? Oui, reprit-elle, c'étoit lui-même, qui s'appelloit Monſieur de Greaumont auſſi. Ah ! dit Montal, j'attens avec impatience de ſçavoir le compliment qu'il vous fit. Le même que peut-être vous m'euſſiez fait, ſi vous euſſiez été en ſa place, répondit Madame de Mulionne. Ma foi, Madame, reprit-il, j'en doute, & vous ne le diriez pas ainſi : car je ſçai bien ce que je vous aurois fait, ſi je vous avois trouvé dans mon lit.

Ce jeune homme, pourſuivit-elle, qui étoit du moins auſſi fou qu'il étoit beau ; qui, comme Monſieur le Chevalier de Montal, s'imaginoit que toutes les femmes duſſent être amoureuſes de lui ; qui ſe faiſoit une vertu d'une véritable éfronterie, & qui croyoit qu'on ne réuſſiſſoit auprês de nous que par là : à qui enfin j'avois plu au bal, pour rendre cet avanture plus rare ; & qui y avoit fait des extravagances épouventables, à ce que j'ai ſçu depuis, en parlant de moi à ſes amis ; accourut à ſon lit comme un inſensé dês qu'il ſçut que j'y étois, & ſe panchant malgré moi ſur mon viſage : Ah ! Madame ; me dît-il aſſez bas ; mais avec un tranſport qui étonna ſa mere & qui me ſcandaliſa extrêmement ; qu'eſt-ce que l'amour veut faire de nous ? & qui m'eût dit il y a une heure dans le déſeſpoir où m'avoit mis votre ſortie du bal, que je vous retrouverois dans mon lit ; où,

peut-être témerairement, ajouta-t-il, avec des paroles entrecoupées de soupirs mon cœur vous a déja souhaitée trop de fois en secret? Cette passion étoit bien violente, dît le Marquis en riant. Mon mal pressoit pendant qu'il me contoit ces folies, reprit-elle, & mes sens étoient presque tout engourdis par les vapeurs qui m'étouffoient; mais je vous assure que cette action ne servit pas peu à me faire revenir: & j'en fus si étonnée, que j'en devins plus rouge que du feu de pâle que j'étois auparavant. Monsieur, lui répondis-je en trouvant des forces pour le repousser, ce ne put être toutefois qu'au trois ou quatriéme baiser qu'il m'avoit, je pense, déja donné; Vous n'avez, dis-je, pas bien songé ce que vous faites, & je ne sçai pour qui vous me prenez. Je n'imputois qu'au hazard, le malheur d'avoir été conduite en une autre maison que la mienne; mais je reconnois bien enfin que la méprise des carrosses est une trahison que vous m'avez faite. Puis, voyant que ni sa mere ni ma suivante, ni tous mes éforts ne pouvoient l'empêcher de me baiser encore; Insolent, lui criai-je, arrêtez-vous, ou je vous ferai connoître que vous n'avez point affaire à qui vous pensez. Madame de Greaumont le querella aussi-bien fort; lui demanda de quelle trahison je l'accusois, & s'il sçavoit bien que j'étois une femme de qualité, qui meritois d'être traitée avec plus de respect. Ma suivante,

indignée de l'affront qu'il m'avoit fait, lui en témoigna aussi des ressentimens; de sorte que ce pauvre garçon, qu'un excês d'amour & de bonne fortune avoit veritablement aveuglé, en lui offrant dans son lit une femme qu'il ne haïssoit pas, demeura assez interdit lorsqu'il commença à se reconnoître.

Il tâcha pourtant de colorer son action, & la voulut faire passer pour une galanterie préméditée, pour contribuer, disoit-il, à ma guérison. Car, ajouta-t-il le plus gayement qu'il put en parlant à Madame sa mere; avoir à se défendre d'un baiser aussi peu respectueux que celui que j'ai donné à Madame, c'est une grande affaire qui rappelle tous les sens; & il n'y a rien de si souverain contre les défaillances. Mais quand il vit que je me jettai à bas du lit, & que je priai Madame de Greaumont d'achever de me rendre son obligée, en me renvoyant chez moi, ce fut un coup de foudre pour lui, & toute sa galanterie s'évanouit. Je pense qu'il avoit la sottise de s'imaginer que je devois être dans son lit toute ma vie.

Il ne me reconduisit pas, je ne le voulus point permettre; mais le lendemain je reçus un poulet de sa part à mon lever: je ne sçais si je pourai le rapporter en mêmes termes; mais ce sera toujours à peu prês. Le voici avec le même titre qu'il y avoit mis.

A CELLE QUI MA RAVI MON CŒUR.

Avez-vous bien dormi cette nuit, Madame? Je vous trouve bienheureuse si cela est. Pour moi, je n'ai fait que penser à vous & aux moyens de vous tenir encore au même lieu où vous m'appellâtes hier insolent. Helas ! Madame, vous y languissiez de douleur, & je pourrois vous y voir languir de plaisir. Etes-vous de celles qui s'offensent qu'on les aime avec transport, & qu'on leur dise tout d'un coup les pensées que leur beauté a fait naître ? Non, Madame, vous avez trop d'esprit, & il faut que vous m'aimiez. Hier vos yeux me parlerent en amis de cette affaire. Ils me dirent veritablement que vous étiez une très-belle Dame ; mais ils m'apprirent aussi que j'étois assez beau garçon, & qu'ils avoient du plaisir à me voir. J'ai sçu d'ailleurs que vous avez un vieux mari. Tout cela, Madame, vous prescrit ce qu'il faut que vous fassiez. J'ai à vous dire encore que l'on me croit si folâtre dans le monde, qu'on ne me soupçonnera jamais d'avoir une affaire si serieuse. Ne perdons point de temps, Madame, il n'appartient qu'aux filles de laisser languir un amant, parce qu'elles ont leurs raisons ; & cela est indigne d'une belle femme.

Cet homme-là étoit fou, dît Mademoiselle de Barbesieux. Non, lui repartit le Marquis, je croi plûtôt qu'il avoit réussi auprês de quelques femmes par cette liberté ; car il y en a de

telles que le badinage & l'éfronterie gagnent dix fois plûtôt que tous les ſoins qu'on leur peut rendre ; & le galant s'imagina ſans doute que Madame de Mulionne ſe prendroit par là. Vous l'avez deviné, dît-elle, au Marquis ; mais le mal qu'il y eut pour lui, fut que les impertinences n'avoient jamais merité de moi que des ſoufflets ; (ces mots s'adreſſoient à Montal) & que cependant, ajouta-t'elle, j'avois donné effectivement de l'amour à ce petit jeune homme, ce qu'il n'avoit pas ſenti pour celles auprês de qui il avoit peut-être reuſſi. Cela ſervit auſſi à me venger comme il faut de ſon inſolence : car dans la colere où ſon procedé m'avoit miſe, dês que je m'apperçus qu'il en tenoit tout de bon, il n'y eut point de fierté, point de mépris qu'on ne me vit affecter, afin de rabatre un peu ſon orgueil. Il eut beau changer de façon de vivre avec moi, & devenir enfin auſſi reſpectueux, & auſſi timide, qu'il avoit été hardi & éfronté ; je n'eus jamais pour lui une douce parole : je ravalai toujours les plus belles choſes qu'il diſoit ; je favoriſai de mon entretien tous ceux qu'il en croyoit moins dignes que lui ; bref, je lui fis tant de maux, qu'environ un mois aprês je fus la cauſe qu'un homme que je lui avois préferé dans un bal penſa être tué. Voici comment ce malheur arriva.

Le Baron de Greaumont (car c'étoit un Baron) m'obſedoit continuellement ; & en quelque lieu que je me trouvaſſe avec lui, y eût-il des Princeſſes, j'avois toujours ſes premiers hommages & ſes premiers ſoins. Il penſa donc me prendre à ce bal pour danſer le branle, & même par préference à la Marquiſe de Samé qui le vouloit danſer avec lui ; mais je lui refuſai ma main pour la donner à une autre dont je ſçavois qu'il étoit jaloux, quoiqu'il valût autant l'être d'un cheval de carroſſe. Mon petit Baron eut bien de la peine à digerer cet affront ; & je ne paſſois pas de fois devant lui, quand quelqu'un menoit le branle où enfin il s'étoit fourré avec une autre, qu'il ne me jettât à la traverſe quelques plaintes qui ſentoient l'indignation. Mais comme j'étois curieuſe de ſçavoir juſqu'où pourroit aller la patience d'un homme qui avoit été ſi libertin, car j'ai oublié de vous dire qu'à peine aimoit-il deux jours ſes maitreſſes ; je n'arrêtai pas encore là mes cruautez. Etant venu une autrefois me demander ma main pour danſer une courante, je la lui donnai bien, pour ne rendre pas toute l'aſſemblée témoin d'un petit jeu que je voulois qui ne fût qu'entre nous ; mais je ne lui rendis pas ſa courante : & lorſqu'on m'eut repriſe pour danſer, j'allai encore prendre ſon benêt de rival au lieu de lui ; ce qui penſa le faire deſeſperer.

Auſſi la colere prit pour un temps la

place de l'amour : & voyant que son rival me donnoit la main pour me remener à mon carrosse aprês que le bal fut fini ; Madame, me dit-il tout haut assez fierement, *j'ay l'école des femmes dans ma poche, & je vous la ferai lire quand vous voudrez.* Je devinai ce qu'il vouloit dire par là, quoiqu'il eût cité assez mal à propos cette école des femmes, qui étant celle de Moliere ne pouvoit être appliquée à son sujet. Il lui avoit suffi, sans doute, de croire qu'en parlant d'école, on présupposeroit que je meriterois d'y aller pour apprendre à vivre ; mais quoiqu'il en soit, ce furent ses propres termes. Son rival, qui se crut obligé de lui repartir, lui dit d'un ton assez doux : Monsieur, ce n'est pas là le moyen de gagner Madame. Oh ! vraiment, reprit le petit emporté, je le sçai bien, & je ne la gagnerai jamais, à moins que je ne devienne aussi sot que vous. De ces paroles ils en vinrent à de plus hautes ; ils se querellerent, mirent tous deux l'épée à la main : mais le sot fut toujours sot, & rendit son épée au Baron qui la lui rejetta par dedain. Cependant le vaincu avoit été blessé, & le combat faisoit du bruit. Mon galant fut contraint de se cacher, en sorte que j'eus sujet d'apprehender que cette absence ne me fit perdre un amant si passionné : cependant j'en reçus le lendemain un autre billet, à peu prês conçu en ces termes.

Je me suis caché, Madame, & je tâche d'éviter la mort qu'on merite en tirant l'épée contre les défenses du Roi; parce que si j'ai à mourir bien-tôt, je veux que ce ne soit que d'amour: mais je jure aussi que j'en mourrai à vos pieds, ou que vous me traiterez mieux. Quoi, ingrate! j'ai plus soupiré pour vous que pour dix autres: Vous êtes la premiere, s'il le faut dire, pour qui j'aye senti un veritable amour. J'ai toujours été preferé où je l'ai voulu être; & à la vue de tout le monde vous me preferez un sot! Ah! j'en suis dans un desespoir furieux; & si un homme comme lui est digne de vos faveurs, je meurs de dépit de ne pouvoir m'empêcher d'y aspirer. Au moins, cruelle, (& croyez que c'est avec des pleurs d'amour & de rage que je vous écris ceci; car vous m'avez mis dans un état à faire pitié) qu'il ne me soit pas plus difficile de lui ôter un jour votre estime, qu'il me le fut bien de lui ôter son épée.

Ces lettres-là, dît Mademoiselle de Barbesieux, sont vraiment fort plaisantes; & je commence à aimer assez ce stile mutin. Hé bien, quelle réponse y fîtes-vous? Bon! dît Madame de Mulionne, vous vous moquez de moi de croire que je fusse assez sotte pour répondre à de telles folies. Est-ce que vous y répondriez vous autres filles? Quel mal y trouvez-vous, reprit Mademoiselle de Barbesieux, quand ce n'est que pour se divertir? car aussi-bien ne receviez-vous pas

ces lettres-là comme un myſtere,& vous en faiſiez part à vos amis. Aſſurément, dît Madame de Mulionne ; cependant je faiſois ſemblant de les rompre & de les jetter au feu en preſence de ſon laquais, afin qu'il le lui redît, & que cela lui fît plus de peine : & pour cet éfet je brulois de petits morceaux d'autre papier. Mais, Madame, interrompit la belle Hollandoiſe, vouloit-il plaiſanter quand il vous écrivoit en ce ſtile folâtre ? Nullement, réponditMadame de Mulionne,il parloit le plus ſerieuſement du monde ; & c'étoit de tout ſon cœur qu'il me menaçoit ou qu'il m'injurioit. Ah ! reprit la Hollandoiſe en riant, c'étoit un tréſor pour vous, Madame ; & vous avez du avoir bien du plaiſir d'un amant de ce caractere. Oui, reprit Madame de Mulionne, j'en ai eu bien du plaiſir dans le commencement ; mais il me fatigua dans la ſuite, parce que ſon extravagance alla trop loin.

On n'eut pas beaucoup de peine à accommoder l'affaire du combat que l'on conſidera comme une rencontre ; & ainſi mon galant recommença à paroître. A quelque heure qu'on voulût, depuis, voir le Baron de Greaumont dans ma rue, on l'y trouvoit vis-à-vis de ma porte., couché en une poſture de fou dans ſon carroſſe, de l'autre côté du ruiſſeau : & à peine quittoit-il ſon poſte une demie heure le jour pour aller dîner. Pas un de mes laquais ne ſortoit qu'il ne

l'appellât & ne lui recommandât de me dire quelque chose à son retour : & enfin il en fit tant, que Monsieur le Conseiller touché de pitié plus que moi, ou si vous voulez par politique, aima mieux me commander de le recevoir, que de le voir là planté à tous momens. Je fus toute étonnée qu'il me l'amena un jour lui-même dans ma chambre, où j'étois avec deux de mes amies. Un criminel qu'on mene à son juge n'est point plus pâle, que l'étoit ce martyr d'amour; & exprês pour augmenter son trouble, je dis à mon mari avec un grand serieux; Sçavez-vous bien, Monsieur, qui vous m'amenez, & que c'est une homme amoureux de moi, à faire tous les jours mille extravagances ? Madame, me répondit ce pauvre homme en tremblant ? Monsieur le Conseiller n'ignore pas quelle violence vous faites à l'ame de ceux qui vous ont une fois regardée : & s'il n'approuve pas ce que je fais, il n'approuve point aussi que vous jettiez dans le desespoir un miserable qui ne souhaite de vous autre chose que le plaisir de vous voir. Non, ma femme, ajouta mon mari, qui avoit peine à se tenir de rire; & puisque Monsieur le Baron ne veut que vous voir, laissez-vous voir tant qu'il voudra. A ces mots il nous laissa ensemble.

Quoi Madame ! dît alors Mademoiselle de Barbesieux, il est possible qu'un homme aussi galant & aussi plein d'esprit que vous nous avez dépeint le Ba-

ron de Greaumont au commencement de votre histoire, ait été si stupide que de s'être vu le jouet de quelqu'un, sans s'en être apperçu, ou du moins sans que la honte & le dépit l'ayent guéri ? Ce sont ces Messieurs les spirituels, répondit Madame de Mulionne, qui sont d'ordinaire les plus sots quand ils viennent à bien aimer. Et ne sçavez-vous pas aussi que l'amour croît par la resistance ? Vous vous étonnez de ce que je vous dis là, poursuivit-elle en riant, parce que peut-être vous avez moins resisté à vos amans que je n'ai fait au mien; mais c'est votre faute, & que vous êtes toutes des friponnes. Madame, dît le Marquis, il ne seroit pas besoin que toutes les Dames fussent aussi cruelles que vous, ni qu'elles missent leurs amans à une si terrible épreuve. Pour moi, reprit Madame de Mulionne, je n'ai pas de plus grand plaisir que de voir ces insolens & ces présomptueux qui ont si bonne opinion d'eux-mêmes, aimer sans être aimez; & je vous avoue que je compte entre mes bonnes fortune l'avantage d'en avoir sçu reduire un au desespoir. Mais, Madame, dît le Chevalier de Montal, qui vous a dit que votre Baron ne feignoit point toutes les extravagances qu'il faisoit, voyant qu'il faloit des ceremonies pour vous avoir ? Ah! reprit Madame de Mulionne, je vous répond que ce n'étoit pas feinte; & vous allez tout à l'heure en tomber d'accord,

Aprês que mon amoureux eut passé quelques mois à me suivre par tout, sans rien avancer, & sans avoir même jamais pu trouver l'occasion de me parler à son gré en particulier, il s'avisa un soir de se couler subtilement dans mon appartement; il s'y cacha sous mon lit, me vit deshabiller à son aise, me vit coucher; & quand il me crut endormie, il se vint asseoir sur le fauteuil auprês de mon chevet, où il eut la patience d'attendre jusqu'au lendemain que je fusse éveillée. Et il fut sage, Madame, dît le Chevalier? Je pense qu'oui, répondit-elle en souriant; ou du moins je ne m'apperçus pas du contraire. Lorsque je le vis en m'éveillant, je ne fus pas peu embarrassée; & je songeai que si je criois & rendois bien du monde témoin de cette folie, la chose pourroit être interprêtée diversement. Les malicieux, disois-je en moimême, pourront n'en croire que ce qu'ils voudront; & diront que j'aurai attendu à crier qu'il ait été jour, sans s'informer si j'ai dormi toute la nuit ou non. Ces belles reflexions me firent résoudre à n'en point parler, & à trouver seulement les moyens de le faire sortir sans qu'aucun autre que ma suivante, que j'appellai aussi-tôt, sçût rien de cette avanture. Il ne fut cependant pas aisé d'y faire résoudre mon Baron, qui se jettant à genoux à côté de mon lit; Madame, me dît-il, je ne sortirai qu'aprês que vous m'aurez écouté. Arrive ce qu'il pourra

de

de vous & de moi, j'ai résolu de mourir si vos mépris ne finissent; & qui ne demande que la mort, n'a point de mesures à garder. Non, Madame, ajouta-t-il, je ne sortirai point d'ici que vous ne m'ayez fait raison de votre injustice. Je ne veux qu'être écouté; & si vous ne m'accordez cette legere faveur, que vous ne refuseriez pas au dernier de tous les hommes, tremblez à la seule pensée de ce que pourra faire mon déséspoir. Cette menace, qui me sembla équivoque, fit que je lui promis bien vîte de l'écouter tant qu'il voudroit, pourvu qu'il me donnât sa parole qu'il ne feroit aucune extravagance. Et alors ce fou me dît; Je ne doute point, Madame, que vous n'ayez sujet de vous plaindre & de vous venger de moi. J'ai manqué au respect que je vous devois; je vous ai écrit avec trop de liberté. Enfin, Madame, je vous ai prise pour un autre, quand j'ai cru que vous m'aimeriez facilement comme d'autres femmes m'avoient aimé: mais je reconnois ma faute, Madame, n'y a-t-il point de pardon? Quel plaisir prenez-vous à me déséspercr à toute heure, parce que vous avez reconnu que ce m'est une necessité indispensable de vous aimer? Ah! dît-il, vous vous prévalez de mon malheur; car si vous croyiez que je puisse cesser d'être amoureux de vous, vous craindriez peut-être de me perdre; vous ménageriez mon esprit, & ne le porteriez point comme vous faites

aux exttêmitez, les plus funestes. Voilà ajouta-t-il, en me baisant la main malgr toute la résistance que je lui pus faire voilà une de vos détestables maximes vous autres belles ! Que ne puis-je r'a traper mon cœur ! continuoit-il ; puis i reprenoit : Je sçais, Madame, que le emportemens que j'ai en vous aimant n vous sont pas agréables ; & qu'il vous se ra impossible de prendre pour moi d bons sentimens, tandis que je ferai le folies que je fais tous les jours. Oui, j me mets en votre place, & je conçoi bien qu'un amant, dont la douleur fai tant de bruit, n'est point le fait d'un Dame comme vous : mais aidez-moi perdre cette méchante habitude que j'a de me plaindre ; cessez pour un temp de m'en donner du sujet, il vous suffir de ne me traiter pas plus mal que tou ceux que vous voyez indifféremment Hé bien, lui dis-je, je vous promets de vous mieux traiter à l'avenir, sorte promptement d'ici. Je lui laissois encor baiser ma main, afin de l'obliger à m'o beïr plus vîte, tant j'avois peur qu'on m le trouvât dans ma chambre ; mais la dé licatesse de son amour lui fit deviner qu je n'avois toutes ces bontez pour lui qu par considération : & s'en étant fait u nouveau sujet de plainte, il me tint en core un quart d'heure à me rompre l tête de ses doléances, après quoi néan moins il sortit.

Je ne voi rien là, dît Montal, qui

doive faire tomber d'accord, que tout cela n'étoit pas une feinte; on feroit encore plus le fou & l'enragé pour avoir le plaisir de venir à bout de vous. Ce n'est pas encore aussi, reprit-elle, par où je prétends vous en convaincre. Il faut qu'il me fâche auparavant, & que ce soit par la justice qu'il m'en fera, que vous jugiez s'il feignoit ou non. Ecoutez le reste.

Il sortit donc de ma chambre, & se laissa mettre hors du logis par ma suivante. Cette fille avoit conduit l'affaire en sorte que personne de la maison n'en avoit rien vu ni entendu; & il pouvoit même éviter qu'aucun de dehors ne s'en apperçût: mais comme il fut à moitié sorti, il s'imagina découvrir son sot à cheval au bout de la rue, & en éfet c'étoit lui qui alloit passer devant ma porte. Quelque priere que lui fist pour lors ma suivante de se couler dans une rue voisine, avant que ce cavalier, qu'elle entendoit seulement sans le voir, eût eu le loisir de s'approcher, l'insensé n'en voulut rien faire. Il lui tint au contraire la main hors de la porte, sous prétexte de la conjurer de le servir auprès de moi; donna le temps à son rival de s'avancer assez pour le remarquer; baisa encore la main de cette fille, pour faire soupçonner à celui-là que c'étoit la mienne; puis laissant alors retirer ma suivante, & regardant fierement cet autre, qui étoit assez étonné de ce qu'il voyoit, il passa devant

lui en la posture d'un rival triomphant.

Hé quoi Madame, interrompit le Marquis, il mouroit d'amour pour vous; vous veniez de lui donner de bonnes espérances, & il vous sacrifioit ainsi à sa vanité dês qu'il vous avoit perdue de vüe! Il n'est pas le seul qui en use de la sorte, dît Mademoiselle de Barbesieux, & qui ne laisse pas d'aimer beaucoup. Vous avez raison, reprit Madame de Mulionne; mon Baron étoit de ces gens, qui pour faire cent frasques à leurs maîtresses ne les en aiment pas moins. C'étoit son ascendant qui le portoit à ces vanitez, & c'étoit sa destinée qui lui donnoit de l'amour pour moi malgré qu'il en eût.

Je fus avertie dês le jour même de son impertinence: car ce rival, à qui j'avois toujours fait bonne mine pour faire enrager le Baron, ayant cru avoir quelque sujet de se plaindre, remit le voyage qu'il vouloit faire à un autre jour, & me vint trouver à ma toilette, pour me reprocher que sa discretion & ses respects m'avoient moins touchée que les insolences & les emportemens de Greaumont; & il me rendit compte de tout ce qu'on avoit affecté de lui faire voir. Je vous avoue que j'en fus surprise, parce que j'avois l'innocence de m'imaginer que le meilleur étoit de cacher que le Baron eût passé la nuit dans ma chambre; mais je songeai enfin qu'il valoit mieux prendre le parti de le publier moi-même, de peur que le

mystere n'en fût plus dangereux; & je le fis.

Cependant, l'autre qui ne se souvenoit plus que des belles espérances que je lui avois données de le traiter mieux, & qui n'avoit pas seulement fait la moindre réflexion que son imprudence pourroit m'avoir mise en colere, pensa me venir faire sa cour l'aprês-dîné : mais bien loin de le regaler du meilleur accueil qu'il attendoit, je ne le regardai seulement pas. Il en demanda le sujet à ma suivante : elle lui répondit qu'elle n'en sçavoit rien. Il revint le lendemain, je lui fis fermer ma porte : Il attendit que je sortisse pour aller à la Messe ; mais dês que je l'apperçus, je commandai au cocher qui étoit déja à demi sorti, de reculer ; & j'aimai mieux perdre la Messe ce jour-là. De sorte que rentrant de plus belle en furie contre moi, & croyant que je le jouois, il recommença aussi ses folies. Voici encore à peu prés les termes d'un autre billet qu'il m'écrivit, sur ce qu'on lui avoit dit que je faisois mille railleries de l'amour qu'il avoit pour moi.

On dit, Madame, que votre bel esprit paroist à rire de mes peines ; & que vous faites par tout de moi des peintures si agréables, qu'elles ne servent pas seulement à entretenir votre joye, mais qu'elles en donneroient aux plus mélancoliques. Je ne suis pas fâché, Madame, de vous divertir vous & vos amis, pourvu que cela ne dure point ; mais souvenez-vous qu'il y a de

certains mépris qui font jouer de cruelles tragedies ; & que tel amant fidele en a supporté mille avec patience, lorsqu'ils étoient secrets ou sérieux, qui n'a pu résister à un mépris fait en public & avec raillerie. Je suis bien aise que vous appreniez cela de moi, Madame ; & qu'il vaut mieux trancher tout d'un coup à un homme l'esperance qu'on lui voit prendre quelquefois, que de l'amuser pour s'en moquer : Je ne vous en dis pas davantage. Adieu.

Toujours menaces ? dît le Marquis. Oui, répondit Madame de Mulionne, & toujours quelques leçons três-profitables, en passant : car encore que la rage lui dictât ces billets, il n'y a rien de plus sagement pensé, que ce qu'il dit qu'il veut que j'apprenne de lui ; & c'est pour vous, mes belles, ajouta-t-elle, que je fais cette réfléxion morale. Il ne faut aussi jamais amuser les hommes qu'on ne veut point aimer. Pourquoi donc, Madame, dît Mademoiselle Velzers, avez-vous donné sujet à votre Baron de vous faire des reproches là-dessus ? Ce n'est point ma faute, reprit Madame de Mulionne ; il s'étoit imaginé, sans raison, que je l'avois voulu amuser. Car si j'avois eu quelque douceur pour lui, ce n'avoit été que pour l'empêcher de faire dans ma chambre des folies dont je n'eusse pas été bien aise, & pour l'en faire sortir plus aisément & plus vîte. Cela est si vrai, que vous m'avez déja oui dire que le soupçon lui en étoit mê-

me venu. Je vous l'accorde, répliqua Mademoiselle Velzers, mais quand nous amusons quelqu'un c'est aussi par des considérations, & pour empêcher quelquefois des folies dont nous ne serions pas bien aises aussi. Il n'y a point de doute à cela, ajouta Mademoiselle de Barbesieux, & ce sont les hommes qui s'amusent eux-mêmes, en interprêtant souvent nos actions tout autrement qu'ils ne devroient; mais laissons achever Madame de Mulionne, & sçachons enfin ce que deviendra son Baron de Greaumont.

Sérieusement, reprit-elle, il m'étonna par les menaces qu'il me faisoit de jouer des tragedies; & me défiant d'un esprit comme le sien, que je voyois tomber à toute heure dans des accês de folies si étranges, je dis à mon mari qu'il me défît de lui absolument, de peur qu'il ne fît enfin quelque mauvais coup. Ce qui me confirmoit dans cette résolution, étoit l'exemple tout frais d'une fille qu'un brutal avoit empoisonnée, parce qu'il n'avoit pu l'obtenir de ses pere & mere; & je songeois en moi-même qu'il n'y avoit point de plaisir à s'exposer à ces amours-là. Monsieur de Mulionne donc trouvant un jour le Baron en lieu commode, lui dît sa pensée de la bonne maniére sur tout ce qui se passoit; & ses discours firent tant de honte à ce pauvre garçon, qu'il fit un ferme propos de se guerir de son amour aux dépens de qui il appartiendroit: & voici par où il crut

en venir à bout plus facilement. Il n'y a, dît-il, que l'espérance de fléchir cette femme qui entretienne mon amour; outrageons-la de telle sorte, & faisons-lui de gayeté de cœur une injure si sensible, que nous n'en puissions jamais esperer de pardon, ni par conséquent d'amour réciproque. Dans cette pensée digne de lui, il commença dês le jour suivant à contrefaire l'homme entierement dégagé. Il affecta en ma présence un enjouement pareil à celui que je lui avois vu les premiers jours de notre connoissance. Il m'en vint conter à la vue de chacun, avec l'air d'un homme qui seroit le plus content du monde; & tout cela, afin qu'on s'imaginât que j'avois cessé de lui être rigoureuse, comme il en avoit déja semé le bruit. De sorte que ne sçachant comment prendre cette nouvelle façon d'agir envers moi, je balançai quelque temps si je m'en fâcherois ou non; mais je sçus bien-tôt à quoi me déterminer: car dês que je lui eus demandé la cause de sa joye, comme il n'attendoit peut-être que cela pour me répondre, il se jetta malicieusement à mes genoux, & me fit tout haut des remercimens si outrageans, que jamais femme ne fut plus étonnée ni plus en colere que je le fus. Hé! dequoi vous pouvoit-il remercier? interrompit le Marquis. De ce qu'il vous plaira, reprit-elle; c'est tout vous dire qu'il m'offensa si fort, que je lui donnai un soufflet, cinquante fois mieux appli-

qué que celui dont Monsieur le Chevalier se pourroit souvenir. Passons cela, Madame, dît Montal : Je le veux bien, poursuivit-elle : mais c'est que je suis ennemie des gens qui disent des folies, Ce ne fut pourtant pas un moyen pour arrêter celles du Baron ; & au contraire, ce soufflet lui ayant persuadé qu'il ne devoit plus garder de mesures avec moi, il continua de me dire tant de choses fâcheuses, & avec tant de mépris, qu'il réussit dans le dessein de me rendre son ennemie irréconciliable. Mais aussi j'en eus bien ma revanche, & voici par où je veux prouver à Monsieur le Chevalier qu'on ne feignoit point d'être un fou & un désespéré pour mieux venir à bout de moi. Il jugera par ce qui va suivre, que quand on est maître de soi on n'en vient pas aux extrêmitez où le Baron se porta.

Neuf ou dix jours se passerent depuis le grand exploit qu'il avoit fait, sans qu'il eût le moindre ressouvenir de son amour. Le soufflet occupa seul sa pensée. Un peu d'absence, le dessein de guerir, le peu d'apparence d'obtenir son pardon ; la réfléxion qu'il fit sur mes défauts, sur mes cruautez, sur sa bonne mine qui méritoit une meilleure fortune, & sur les plaisirs qu'il goûtoit durant son indifférence avant qu'il m'eût vue ; tout cela lui fit croire qu'il étoit parfaitement gueri. Il étoit le premier à se railler des extravagances qu'il avoit faites, & à ne pouvoir comprendre comment il avoit pu

m'aimer si fort & si long-temps. Enfin il étoit trop heureux, si pour son malheur il ne m'eût revue aprês ce temps-là chez une Dame de sa connoissance & de la mienne, à qui par hazard je rendis visite comme il y étoit. Mais les défauts qu'il m'avoit trouvez en ne me voyant pas, ne lui parurent plus quand il me revit : je lui semblai là plus belle que jamais ; il interprêta mal une petite émotion que la haine m'avoit causée à sa vuë ; il lui prit un remords de m'avoir offensée ; & tout son amour se réveillant, il revint se jetter à deux genoux devant moi sans me rien dire, comme un homme à qui la douleur avoit ôté la parole. Je fis semblant de ne m'en appercevoir pas d'abord, tournant la tête le plus que je pouvois du côté de la Dame avec qui j'avois lié conversation : mais voyant que la chose duroit trop pour affecter plus long-temps de ne le point voir en cette posture ; je me levai, je pris congé de la Dame en faisant la meilleure mine qu'il me fut possible, & me retirai comme si je n'avois pas seulement pris garde à ce que le Baron àvoit fait.

S'il en fut au désespoir, j'en fais juge quiconque a eu la sotise de vouloir guerir d'une passion violente en offensant ce qu'il aimoit, & qui cependant n'y a pas réussi. Cet étourdi demeura, dit-on, immobile prês d'un quart d'heure ; & la Dame que j'avois visitée le retrouva encore à genoux en la même place, aprês

qu'elle fut revenue de me conduire. Elle le consola, elle remit son esprit le mieux qu'il lui fut possible, & lui conseilla de m'écrire encore une fois, ce qu'il fit. Mais je ne puis me souvenir mot à mot de cette lettre comme des autres ; parce qu'il n'y avoit plus de ces brusqueries que j'aimois à relire à mes amis pour me divertir : & que le voir se plaindre de bon sens & en honnête homme, sur tout depuis l'équipée qu'il m'avoit faite, n'étoit pas ce que je demandois ; parce que je n'en voulois pas avoir pitié. Aussi je ne lus qu'une fois cette belle missive : & même deux personnes qui étoient avec moi lorsque je la reçus, m'y avoient forcée par leur curiosité ; aprês quoi je la jettai dans le feu,

Elle meriteroit pourtant que je l'eusse retenue pour vous donner un exemple des diverses metamorfoses de l'amour : car comme je vous ai dit, ce n'étoit plus ce stile menaçant à son ordinaire, c'étoit un stile propre à toucher une femme qui n'auroit pas été autant en colere que moi. Il m'y demandoit pardon de sa derniere insolence, avec des termes qu'on voyoit bien qu'il n'avoit pu coucher par écrit sans pleurer. Jugez, disoit-il, Madame, ce que cet amour desesperé ne me pourra pas contraindre de faire contre moi, puisqu'il m'a reduit à en chercher la guerison en vous offensant vous-même comme j'ai fait. Il confessoit qu'il s'étoit justement attiré mon indignation ; qu'il

avoit été trop présomptueux dans le commencement de son amour ; mais aussi qu'un emportement de jeunesse l'avoit fait agir, trompé par quelques bons succês de ses temeritez envers d'autres femmes, & qu'il avoit bien changé depuis cette inclination turbulente : qu'au moment qu'il avoit reconnu ma vertu & mon merite, il n'avoit plus eu que de profonds respects pour moi ; qu'il n'avoit conçu aucune esperance, aucun desir, qui pût interesser cette vertu ; qu'il m'avoit aimée comme un ange m'aimeroit ; & que s'il avoit eu quelques emportemens qui avoient paru éloignez de la moderation d'un homme qui aime de la sorte, c'étoit de douleur de ce que je m'obstinois à ne vouloir point l'écouter, ni prendre connoissance de ce changement que ma vertu avoit fait en lui : & puis il concluoit par mille sermens de s'ôter la vie au retour de la personne qui me rendoit sa lettre, si on ne lui rapportoit que je lui avois pardonné le passé ; en quoi il tint parole un peu trop religieusement.

Quoi, interrompit Mademoiselle de Barbesieux, il se tua ! S'il ne se tua point, reprit Madame de Mulionne, il fit du moins à peu prês ce qui étoit necessaire pour cela : & quand on lui eut porté ma réponse, qui étoit qu'il devroit s'être deja tué, & qu'il marchandoit trop ; on dit qu'il tira son épée, qu'il se jetta dessus, & s'en donna tout à travers du corps.

Ah! il vous aime, Madame, dit alors Montal; & puisqu'il a été assez fou pour se tuer, je ne doute plus de son amour. Je sçavois bien, répondit-elle, que vous n'en douteriez plus, dês que je vous aurois appris cette circonstance; car vous nous disiez hier que l'amour pouvoit porter des gens jusques-là. Et vous n'en futes nullement touchée, Madame? dit Mademoiselle Velzers. Mes mouvemens se trouverent alors trop partagez, répondit Madame de Mulionne, pour vous pouvoir dire comment je reçus cette nouvelle. Je fremis lorsqu'on me l'apprit, parce que je fremirois bien en apprenant la mort de tout autre que lui; mais mon cœur en sentit d'ailleurs je ne sçai quelle satisfaction, dans la pensée qu'on jugeroit par là que je n'avois jamais écouté cet impertinent, comme il avoit eu l'insolence de le publier. J'en sentis encore un autre soulagement, parce que l'équivoque de ses menaces m'avoit toujours fait craindre que ce ne fût moi qu'il voulut envoyer en l'autre monde; & j'aimois mieux que ce fût lui-même qui en fît le voyage. Cependant Madame sa mere vint bien-tôt aprês me rendre visite, & me prier d'avoir pitié de son fils; mais, lui repondis-je; Que voulez-vous que je fasse, Madame? vous êtes trop honnête femme pour vouloir que je trompe mon mari; & c'est ce que votre fils demande. Nous fimes là-dessus une scêne tres-plaisante; elle en me conju-

rant de trouver quelque biais pour guerir son fils, sans y interesser Monsieur de Mulionne ; & moi en m'obstinant à ne lui vouloir faire aucune grace. Voyant toutefois qu'elle ne me demandoit plus que la permission de lui ordonner de ma part qu'il se laissât panser ; je lui dis qu'elle pouvoit me faire parler comme il lui plairoit, pourvu que ce ne fût par aucun de mes gens, & que je ne m'en mettois point en peine.

En mourut-il enfin ? dît Mademoiselle de Barbesieux. Bien loin de cela, dît Madame de Mulionne, je le retrouvai le lendemain à la Messe tout vis-à-vis de moi. La blessure qu'il s'étoit faite n'étoit pas dangereuse. Un reste de charité qu'on a pour soi-même sans qu'on y pense, lorqu'on ne veut se tuer que par amour ; fait qu'on choisit toujours les endroits qui ne sont point mortels : & ce pauvre amant n'avoit percé que la graisse de son côté, qu'il avoit bien fort empoignée, avant que de se donner le coup ; de sorte que ce n'étoit qu'une playe à guerir facilement en y mettant pour un sou de baume. Je le lui dis bien aussi, quand il s'avisa de m'en venir parler au sortir de la chappelle où nous étions : mais je lui fis un nouveau dépit si sensible, que feignant de tomber en foiblesse, il se laissa couler à terre à l'entrée de la chapelle même ; afin de se vanger de moi par le fracas que cela feroit. Je vous amuse trop long-temps par le recit de ses ex-

travagances. Il en fit encore quatre ou cinq durant quelques jours; puis il prit la resolution d'aller en son pays, où, par la grace de Dieu, il est depuis deux mois; & je souhaite qu'il y demeure jusques à ce que je l'aille querir. Cependant c'est un bel exemple pour Monsieur le Marquis; & ce que l'amour fait faire à ceux qui ne peuvent être aimez, lui devroit persuader de penser à son salut.

Ha! Madame, s'écria Mademoiselle de Barbesieux, il n'y a point de comparaison de votre Baron à Monsieur le Marquis; & jamais personne ne le traitera comme vous avez traité cet emporté. N'importe Mademoiselle, dît le Marquis, je profiterai de cet exemple, & tâcherai de vivre un peu plus civilement avec Clelie, afin qu'elle ne m'oblige point à me tuer. Cependant, Madame, ajouta-t-il, vous venez de nous faire une histoire admirable, & je m'étonne qu'elle ait fait si peu de bruit, que pour venir jusqu'à nous il ait falu que vous-même nous l'ayez apprise. Je men étonne aussi, dît Mademoiselle de Barbesieux; car elle devoit fournir de matiere à plusieurs bons contes; & la médisance est fort sage au quartier de Madame de Mulionne, d'y avoir enseveli de la sorte de telles avantures. Elles ont fait assez d'éclat dans mon voisinage, reprit Madame de Mulionne; mais il s'y rencontre si peu de personnes de qualité, que la renommée n'y a point de bouches pour porter à

d'auſſi honnêtes gens que vous les nouvelles de ce qui s'y fait. Et de plus, les meilleurs incidens ſe paſſoient aux yeux de perſonnes qui m'étoient aſſez amies pour n'en répandre pas le bruit, ſçachant que je n'y prenois pas de plaiſir. Vous aviez raiſon de n'y en pas prendre, Madame, dît finement la belle Hollandoiſe; car votre cruauté vous eût terriblement décriée. Vous en raillez, lui répartit Madame de Mulionne; mais peut-être n'auriez-vous pas eu la conſtance que j'ai eue à voir ſouffrir un amant, s'il vous eût plu comme celui-là m'avoit ſçu plaire la premiere fois que je l'avois vu. Car je n'en fais pas la fine, il me ſembloit ſi beau garçon, que quand les vapeurs m'obligerent à ſortir du bal, mon mal me fut doublement ſenſible; parce qu'il me privoit de voir, auſſi long-temps que je l'euſſe voulu, quelqu'un qui ne me déplaiſoit pas. Et peut-être auſſi, Madame, répondit Mademoiſelle de Barbeſieux, que s'il ne vous eût pas offensée, en ſe voulant faire aimer de vous ſans façon; vous n'euſſiez pas eu la dureté de le faire tant ſouffrir ? Ah ! tréve de peut être, répliqua Madame de Mulionne. Quand il s'y fût pris autrement, il n'auroit pas plus avancé; & je n'aime point à faire parler de moi : mais c'eſt-à-dire que s'il vous arrivoit pareille avanture, pourſuivit-elle, vous ne ſeriez pas ſi ſcrupuleuſe; & je ſuis bien-aiſe de ſçavoir de quoi vous êtes capable. Sérieuſement, dit

dît Mademoiselle de Barbesieux, je ne voudrois point qu'un homme se fût poignardé pour l'amour de moi; ou je voudrois du moins qu'il se fût tué tout à fait, de peur d'en avoir pitié aprês. Toutefois, ajouta-t-elle, il est vrai que votre Baron s'étoit mal pris à vous toucher le cœur.

Hé pensez-vous, dît le Chevalier de Montal, que le Baron aimât? ou du moins qu'on pût appeller sa passion un éfet d'un veritable amour; Non, dît le Marquis; & quoique Madame soit plus propre à en donner que personne, j'appellerois plûtôt l'entêtement du Baron un éfet de sa vanité & un désir violent de surmonter ce qui lui résistoit, qu'une veritable impression d'amour. Pour preuve de cela, c'est qu'il est constant qu'à la moindre faveur que Madame eût faite à cet impertinent, il n'eût pas manqué de la mettre au rang de ses vieilles conquêtes. Helas! dît-elle en riant, vous en jugez bien, & lui-même ne le dissimuloit point. Je me ressouviens qu'un jour il me proposa le plus naïvement du monde de le favoriser par pitié, afin qu'il pût cesser de m'aimer; n'étoit-il pas de bonne foi? ajoutant qu'à moins de cela il ne pourroit jamais en venir à bout. Je n'eus jamais tant d'envie de rire que lorsqu'il me fit ce compliment. Il y avoit aussi dequoi rire, reprit le Marquis; mais il ne laissoit point de vous dire vrai. Quoi! dît Mademoiselle de Barbesieux, vous

me feriez croire qu'il y eût des hommes si coquins ! le terme est un peu fort, mais je n'en puis trouver de plus doux pour ces gens-là ; vous me voudriez, dis-je, persuader qu'il y en eût d'assez lâches pour se refroidir si vîte, aprês avoir aimé une femme jusqu'à se jetter sur leurs épées pour l'amour d'elle ? Il y en a encore d'une humeur plus particuliere, dît le Marquis : Et puisque nous en sommes là-dessus, je vous en veux conter une histoire.

Histoire du Marquis de Franlieu & d'une Dame de la Flêche.

Vous connoissez le Marquis de Franlieu, il est aujourd'hui assez fameux à la Cour par ses galanteries. Ce brave Gentil-homme étant en Anjou, avant qu'il eût acheté la charge qu'il a chez le Roi, n'y fut pas d'abord moins redouté des maris qu'il l'est ici. Autant de belles Angevines qu'il voyoit, ce qui n'étoit pas rare ; c'étoient autant de cœurs assurez pour lui. La plus fiere oublioit toutes ses leçons de cruauté en le regardant, & il n'y en avoit pas une qui par envie ne voulût gouter de son amitié. Enfin il s'étoit fait une habitude assez douce d'avoir tout ce qu'il demandoit sans qu'il lui en coutât un soupir, ou ce n'étoient que des soupirs galans. Mais ce bonheur ne lui dura pas toujours, & commença à le quitter dans la ville de la Flêche. Là





une jeune Dame plut au Marquis ; & le Marquis ne plut pas. La resistance qu'elle fit le piqua d'honneur ; & la Dame de son côté, se piqua de rabattre l'orgueil de ce galant. Elle le mena presque aussi loin que Madame de Mulionne a mené son Baron de Greaumont : l'amour reduisit le pauvre Franlieu, aprês un an d'assiduitez, de chagrins, & de peines, & aprês des dépenses excessives, à vouloir enfin se poignarder s'il ne pouvoit venir about de la fléchir. Il porta même le poignard chez la Dame ; & le cacha sous la toilette de cette belle pour s'en servir quand il seroit temps. Lorsqu'elle l'eut mis au desespoir à son ordinaire, il fourra la main sous la toilette pour le prendre avec une furie épouventable : & il n'y a point de doute que s'il ne se fût point mépris, il s'en seroit frappé sans misericorde ; mais il n'empoigna qu'un busc, au lieu de ce fer meurtrier, tant on a l'esprit troublé quand on se va tuer ; & il ne se donna qu'un grand coup de ce busc ; qui n'ayant pu percer jusqu'au cœur, ne se trouva pas mortel.

Ah ! que cela est bon ! dit Mademoiselle de Barbesieux. C'est n'avoir pas peu aimé une Dame, reprit le Marquis, que d'avoir eu des transports assez grands pour ne discerner point un poignard d'avec un busc ; & c'est aussi n'avoir pas poussé un homme à de petites extrêmitez que de l'avoir reduit à se méprendre de cette sorte : car, ajouta-t-il, quoique

l'avanture du Marquis de Franlieu fasse moins de pitié qu'elle ne fait rire, l'intention seule étoit à considerer; mais aussi, Mesdames, voici comment il se vengea de sa cruelle, lorsque ce coup de busc l'eut fait repentir de ses dédains. Comme l'action de cet amant, qui dans l'instant étoit tombé en foiblesse, eut fait reconnoître à la Dame qu'il l'aimoit éfectivement; & que le poignard qu'elle trouva par aprês lui fit juger que ce n'étoit pas sa faute s'il ne s'étoit pas tué, mais celle du busc qui s'étoit heureusement rencontré là: elle se résolut à payer enfin tous les mauvais jours qu'il avoit passez, par tout ce qui peut rendre une nuit agréable à qui a long-temps soupiré. On dit qu'il avoit à peine passé auprês de cette belle la moitié de cette heureuse nuit, qu'il lui prit des inquiétudes extraordinaires de ce que le jour tardoit trop à venir. La Dame, qui croyoit, & avec raison, car elle étoit fort aimable, qu'on devoit plûtôt souhaiter que les nuits qu'elle accordoit durassent plus que les autres; extrêmement étonnée de cette impatience, lui en demanda la cause, & lui dît que sans doute il ne trouvoit pas que le bien aprês quoi il avoit tant soupiré valût la peine de s'y arrêter. Mais ce n'étoit point ce qui causoit l'inquietude du Marquis. Non, Madame, lui répondit-il, je ne m'ennuye point en votre compagnie; elle est plus douce, plus délicieuse, & plus charmante, qu'au-

cune autre que ma bonne fortune me puisse jamais présenter : mais s'il faut vous le dire, c'est que j'en ai tant de joye, & que j'y ai pris tant de plaisir, que mon cœur n'en peut tenir tant à la fois, & je voudrois qu'il fût jour pour en aller répandre une partie chez tous mes amis. Comment, Monsieur, reprit-elle, vous me feriez cet affront-là? Je vous en demande três-humblement pardon, Madame, lui dît-il; mais il faut que cela soit : je n'aime jamais, je ne soupire, je ne languis, que pour le plaisir de pouvoir publier les graces que je reçois. La pauvre Dame pleura, se desespera, employa priéres, carresses, menaces, & fit tout ce qu'elle crut capable de détourner le Marquis de Franlieu de son dessein; mais elle ne put rien obtenir de ce folâtre indiscret. Il lui répondit qu'à tout le moins il faloit qu'il en fist la confidence au premier homme qu'il rencontreroit. Il sortit de chez la Dame avant même qu'il fut jour, pour satisfaire à cette horrible demangeaison de parler. Par bonheur, celui qu'il rencontra le premier ne fut qu'un crieur d'eau de vie; & il se contenta de le dire à cet honnête homme, pour ne point désesperer cette jeune désolée, qui ne sçachant ce qu'elle faisoit, l'avoit déja suivi jusques dans la rue; & eût je crois publié sa honte elle-même, en accompagnant Franlieu plus loin pour le prier de la tenir secréte.

qui ne se vante. Ne dites pas cela, repartit Mademoiselle de Barbesieux, j'en ai connu un qui s'est laissé couper le cou, plutôt que de reveler les faveurs qu'on lui avoit faites. Mademoiselle a raison, poursuivit le Marquis, c'est du Comte de Bermilli qu'elle veut parler, & il n'y a qu'un an que cela est arrivé ; mais je ne sçais plus où ce fut. Helas ! dît Madame de Mulionne, le peu que j'en viens d'entendre m'a déja donné beaucoup de compassion pour lui ; & j'ai une grande curiosité d'en apprendre toute l'histoire. Vous aimez donc bien les gens discrets, Madame, lui dît le Chevalier de Montal. Cependant si l'on veut vous en croire, il n'y a rien qui vous soit plus inutile que ces gens-là : & c'est plaindre trop ceux qui ne sont bons à rien. Ils me seroient bons à quelque chose, reprit-elle en riant, s'il s'en rencontroit tous les jours, & que j'en pusse trouver un ; mais ne voyez-vous pas bien qu'aussi-tôt qu'il y en a au monde, on leur fait couper la tête ? Mais, poursuivit-elle en s'adressant à Mademoiselle de Barbesieux, contez-nous un peu comment cela est arrivé à ce pauvre Comte de Bermilli. Je m'en vais vous le dire, reprit Mademoiselle de Barbesieux.

Histoire du Comte de Bermilli.

Je pourrois faire une longue histoire des amours de ce pauvre Gentil-homme, avant

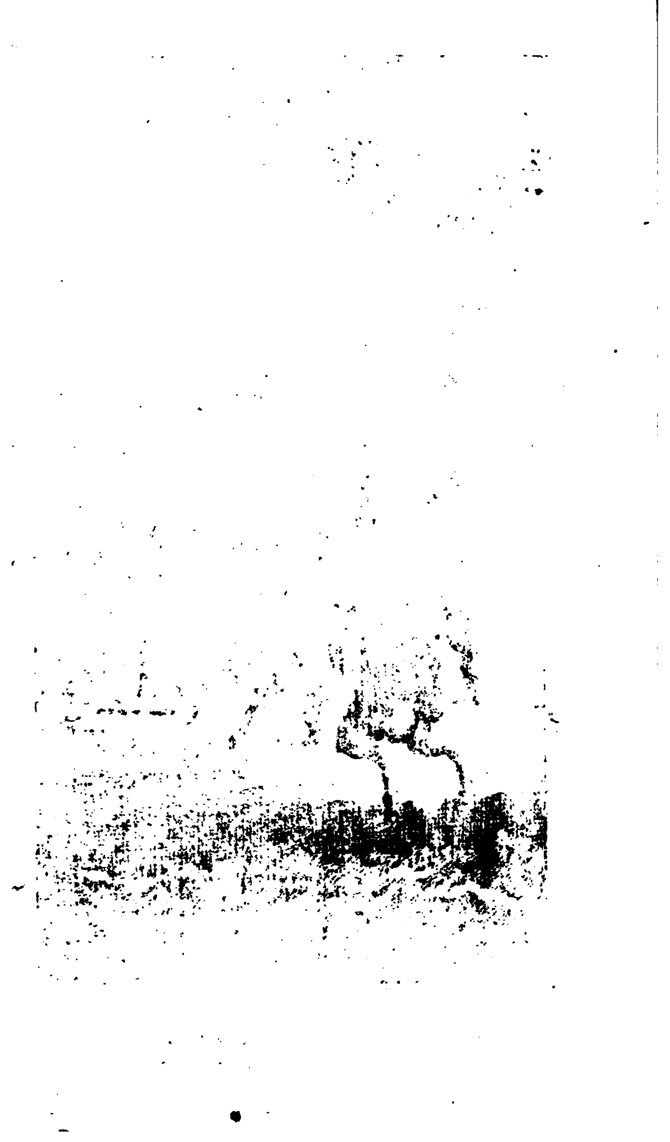
avant que d'en venir à sa fin tragique ; mais comme on va bien-tôt servir le dîné, j'en trancherai le recit en peu de mots.

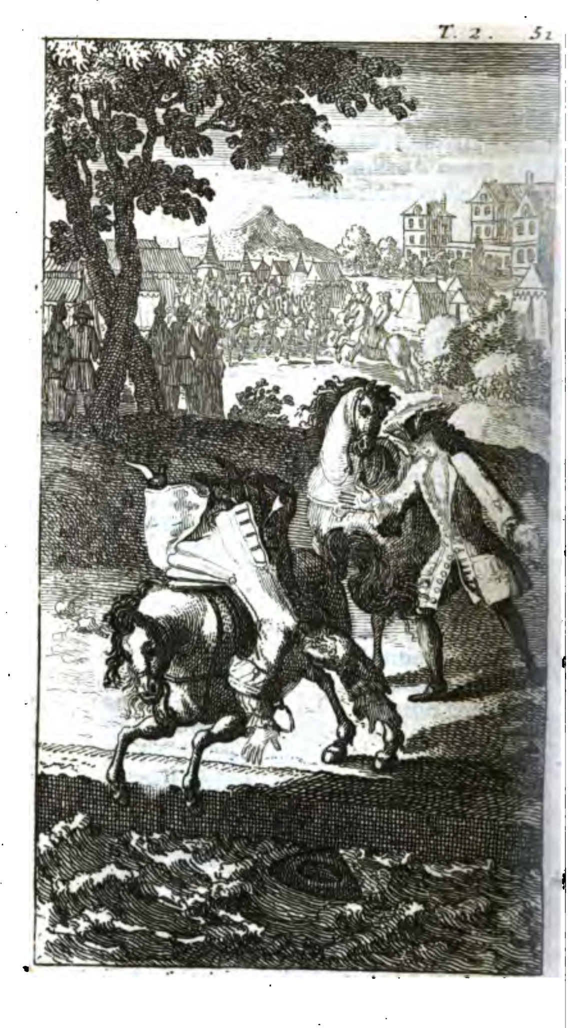
C'étoit un homme bien fait, galant, brave, & qui meritoit beaucoup. Un jour qu'il sollicitoit un procês qu'il avoit dans une ville de Parlement que je ne veux point nommer, il eut le bonheur d'y plaire à la femme d'un President qui devoit être de ses Juges. Cette Dame, qui n'avoit pas moins dequoi se faire aimer que lui, n'eut pas besoin d'une seconde entrevue pour lui plaire aussi ; de sorte que cette sympathie eut quelque temps des suites assez-douces pour tous les deux : ils se virent en particulier, se parlerent, & firent tout ce qu'il vous plaira. Ce petit commerce dura bien six mois sans traverses ; mais je ne sçai ce qu'il y eut à la fin qui perdit tout. Trop de précaution gâta leurs affaires. La Presidente, qui avoit avec elle une de ses niéces, conseilla au Comte de feindre de la rechercher, pour mieux cacher leur jeu & se voir plus commodément. Il suivit ce conseil. Un rival se rencontra, qui suscita tous les jours des querelles au Comte. Il fut contraint de disputer en apparence cette niéce, à laquelle il ne pretendoit rien. L'inimitié de ces deux rivaux devint si publique, qu'elle partagea toute la ville. Sur ces entrefaites, le rival du Comte se trouva un soir assassiné dans la rue de la Presidente. On en

ſoupçonna le Comte, qui fût arrêté dês le lendemain. Des bas Bretons ſe trouvérent pour dépoſer qu'il avoit fait le coup : & il ſe vit condamner, quoi qu'en éfet il fût à trois lieues de la ville à l'heure qu'on l'accuſoit d'avoir tué ; & qu'il lui fût aisé de prouver qu'il étoit occupé cette nuit-là à toute autre choſe qu'à aſſaſſiner des gens.

Il y a bien de l'apparence, dît le Marquis, qu'il étoit alors avec la Preſidente. Vous l'avez dit, repartit Mademoiſelle de Barbeſieux ; & il aima mieux ſe laiſſer couper le cou, que de ſauver ſa vie aux dépens de la reputation de la Dame. Mais le Chevalier en hoche la tête, ajouta-t-elle, & ne croit point que cela ſoit vrai. Comment le croyez-vous vous-même, répondit-il, ſi ce chef-d'œuvre de diſcretion n'en a rien dit ? Tout ce que vous nous contez s'implique, en ce que ſi la choſe a demeuré ſecrette, on n'a pu même la ſçavoir. Ha ! Monſieur, reprit-elle, on ne l'à découvert auſſi que long-temps aprês ; & ce fut par une femme de chambre qui étoit de l'intrigue, & à qui la Preſidente rendit de méchans offices depuis. Mais, répliqua-t-il, ne pouvoit-ce pas être une vengeance de cette femme de chambre ? On ſçait ce que ces gens-là ſont capables de dire & de faire lorſqu'on les mécontente ? Hé mon Dieu, dît-elle, il n'y a rien de plus vrai que ce qu'on vous dit ; & même l'aſſaſſin fut arrêté depuis, & déclara tout haut à ſa mort que

Dechappe




T. 2. 51

le défunt n'étoit point coupable du meurtre de son rival ; mais bien lui, parce qu'il en avoit été mal-traité, & qu'il n'avoit pu en tirer raison autrement.

Le Chevalier n'est incrédule, dît Mademoiselle Velzers, que parce qu'il ne seroit pas homme à en faire autant que le Comte de Bermilli. Moi ! reprit-il, non sans doute ; & je n'estime pas assez les femmes qui trompent leurs maris pour leur faire ce plaisir. Si c'étoit pour une fille, encore passe, dît-il en regardant Mademoiselle Velzers ; ce n'est pas un grand crime à elle que de favoriser un galant ; & si c'étoit de moi qu'elle eût fait chois, je pourrois mourir plûtôt que de le dire : mais pour les femmes, fi ! on ne peut trop divulguer leur infamie. Tu deviens un saint homme lorsqu'il s'agit de mourir, lui dît le Marquis ; & tu ressembles à ces vieux débauchez, qui n'ont de bons sentimens que dans ces momens-là.

Ces paroles furent à peine achevées, que le dîné fut servi, & on dîna fort agréablement sous la verdure ; aprês quoi on délibera ce qu'on feroit le reste du jour. Le camp qui étoit dans la plaine de Trevers, dît le Marquis, est maintenant à Fontaine-bleau ; & si vous m'en croyez, nous irons voir défiler les troupes ce soir, puis delà nous retournerons à Vaux. Je le veux bien, dît Madame de Mulionne ; mais songez-vous que vous laissez Clelie ici ? Ah ! parbleu Madame, ré-

pondit-il, je demande pardon à cette belle; je l'avois presque oubliée. Nous l'y menerons, continua-il, & ce divertissement lui sera peut-être plus de bien que la solitude. Voila de nos amoureux à la mode, dit Mademoiselle de Barbesieux, qui aiment tant qu'ils sont auprês d'une fille; mais qui n'ont qu'à la perdre de vue seulement un quart-d'heure, pour ne s'en souvenir plus. Il essuya quelques autres railleries pour cette infidelité, qu'il avoit faite sans y penser: puis on alla voir comment la malade se portoit, & si elle seroit en état de partir avec la compagnie. Elle n'étoit point encore tout à fait hors de son accês; & il lui restoit encore une profonde mélancolie, qui fut cause que l'on douta quelque temps si on lui proposeroit de sortir si-tôt de sa chambre: mais la bonne femme qui avoit soin d'elle & à qui un laquais de la tante de cette belle fille venoit de parler, dit qu'au contraire la promenade qu'on vouloit faire la pourroit divertir; & parut même avoir une grande envie d'être déja à Fontaine-bleau. Ainsi l'on monta en carrosse sur les quatre heures, & on prit le chemin de la Cour où on arriva deux heures aprês.

Toutes les troupes de la maison du Roi étoient sur une ligne, depuis les pins qui regardent le chemin à l'infini, & avoient le château en face: on ne vit jamais rien en plus bel ordre. Monsieur le Marquis de Péguilin étoit du côté de

a campagne, comme pour la garde du camp, à la tête de ses dragons avec leurs manteaux bleus & leurs bonnets de même couleur; & ces trois compagnies faisoient trois escadrons fort lestes. Monsieur le Duc de Noailles paroissoit ensuite à la tête de quatre escadrons des gardes du Corps, armez de corcelets & de buffles où la broderie d'or & d'argent n'étoit point épargnée, & qui avoient tous des coquardes de différentes couleurs. Aprês cela se voyoient deux escadrons des Gendarmes du Roi, sous Monsieur de la Salle, qui n'etoient aussi que de broderie. Autant d'escadrons des Chevaux legers, sous Monsieur le Marquis de Rannes, Cornette. Autant de Gendarmes Ecossois, sous Monsieur de Hautefeuille. Six escadrons de Mousquetaires blancs & noirs, sous Messieurs d'Artagnan & Colbert. Deux des Gendarmes de la Reine, sous le Comte de Kermeno; autant de ses chevaux legers: autant encore des Gendarmes de Monseigneur le Daufin, sous Monsieur de Rochefort; avec un troisiéme escadron de Chevaux legers, qui étoit une recrue faite par les soins de Monsieur le Marquis de Louvois, & composée de soixante-quinze hommes tous Officiers réformez ou anciens Chevaux legers, grosses barbes, presque tous de même taille, avec des chevaux aussi de même hauteur, & les plus beaux buffles du monde à manches garnies d'argent; & l'on n'admira rien

tant que cette recrue, à la tête de laquelle étoit le Marquis de la Valiere. Aprês, suivoient encore trois escadrons des Gendarmes & Chevaux legers de Monsieur : & toutes ces troupes avoient leurs tentes bien rangées & de la couleur des coquardes de chaque escadron. De sorte que comme elles étoient encore faites ainsi que l'on peint les tentes Romaines, ce fut une nouvelle matiere à l'imagination de la belle Clelie, qui sans regarder de trop prês aux comparaisons qu'elle faisoit, prit ce camp pour celui du Roi Porsenna, où on la tenoit en ôtage.

Le Marquis de Riberville, qui le reconnut à quelques paroles qu'elle avoit laissé échaper, tâcha par tous les moyens possibles, de lui ôter cette pensée, de peur qu'elle ne la jettât dans quelque nouveau désordre. Ayant même appris que les Dames de la Cour se mettoient en équipage d'Amazones pour suivre le Roi au camp, il incita les belles de sa troupe à faire comme elles ; & pour mieux réjouir sa malade, il prit soin de leur recouvrer des capelines três-galantes & autres ornemens necessaires, & mit la main lui-même à l'ajustement de cette fille que ce divertissement sembla retirer en éfet de sa mélancolie pour quelques momens. Mais pendant qu'il la promenoit dans le camp, où elle charmoit tous les yeux, il ne put empêcher que la vue des tentes, qui ressembloient tou-

jours à celles des tailles-douces du roman de Clelie, ne reveillât la premiere imagination qu'elle avoit eue d'être en ôtage; & que prenant le temps de se sauver, comme il étoit occupé à dire à Madame de Mulionne le nom de quelques officiers des troupes qui défiloient, elle ne se dérobât peu à peu de sa compagnie; en sorte qu'ayant enfin poussé son cheval à toute bride vers le grand canal, qu'elle prit pour le Tybre, elle s'y jetta pour le passer à la nage, à l'imitation de cette Dame Romaine.

Le Marquis ne la voyant plus, s'imagina bien que sa retraite seroit quelque suite de sa maladie, mais il étoit fort éloigné de deviner cette derniere avanture; & il fut long-temps sans en rien découvrir. Cependant aprês qu'il eut bien cherché, & toute sa troupe aussi, le bruit en passa jusqu'à lui. Il apprit de quelques personnes qui en parloient vers le canal, qu'on lui avoit vu faire entrer son cheval dedans avec précipitation, comme si elle eût été poursuivie de quelqu'un: qu'un jeune Gentil-homme extrêmement blond & de très-bonne mine, avoit paru la suivre en éfet peu de temps aprês: & que comme elle avoit fait la culbute en entrant dans ce canal, elle s'y fût noyée infailliblement sans ce jeune Gentil-homme; mais qu'ayant mis pied à terre, & s'étant jetté dedans tout habillé, il l'avoit secourue. Toute la troupe eut regret alors de l'avoir menée

à Fontaine-Bleau, apprenant cette derniere extravagance; & Madame de Mulionne & le Marquis craignirent que les parens de cette belle malade n'eussent quelque reproche à leur faire de l'avoir exposée à ce qui lui venoit d'arriver: mais ce ne fut pas ce que le Marquis eut à craindre de plus fâcheux. Il chercha à s'instruire plus particulierement de l'affaire; on lui dît que ce Gentil-homme avoit fait venir un carrosse drapé où il avoit mis Clelie, & qu'il l'avoit emmenée aprês y être entré avec elle, ce qui ne lui donna pas peu de jalousie. Il en fit une recherche exacte dans Fontaine-bleau, & pria le Chevalier d'en faire autant. Il trouverent le lieu où les gens de ce carrosse étoient venus descendre; mais ils apprirent qu'aprês avoir changé d'habits, Clelie & le Gentil-homme s'étoient pressez de remonter en carrosse, & qu'on ne sçavoit quelle route ils avoient tenue, ce qui augmenta la douleur du Marquis. Il s'informa du nom de ce Gentil-homme; on lui répondit encore qu'on ne le sçavoit pas; de sorte qu'on ne vit jamais un homme plus chagrin. La vieille gouvernante de Clelie, fit de son côté de grandes plaintes à la compagnie; & parut dans une si grande désolation, qu'elle ne voulut rien écouter. Elle sortit toute en colere, & quelque soin qu'on prît pour la faire demeurer jusqu'à ce qu'on eût des nouvelles de sa malade, elle disparut. Il est vrai que

Madame de Mulionne ; rappellant dans sa mémoire ce que cette vieille avoit fait de presque semblable deux jours auparavant, lorsque le Marquis avoit cru Clelie enlevée ; soupçonna que cette derniere avanture ne se débrouilleroit pas moins heureusement que celle de Vaux : Et je suis assurée, dît-elle au Marquis, que ce Gentil-homme-là est le même qui vous en conta l'histoire hier matin. Il aura reconnu sa parente ; & l'ayant vue toute seule dans l'équipage où elle étoit, il aura prié quelque Dame de ses amies de la remener à sa tante. Mais cette présomption ne suffit pas au Marquis pour dissiper ses craintes ; & quand une si foible apparence auroit pu lui donner quelque consolation, ce parent de cette belle fille s'étant trouvé un moment après au château, où il étoit encore de garde, ne parut pas moins en peine que les autres de ce qu'elle étoit devenue. Si bien qu'on se résolut de ne point sortir de Fontaine-Bleau qu'on n'en eût découvert quelque chose ; & comme il étoit déja tard, les Dames consentirent à y passer la nuit, tandis que les hommes iroient chez la tante de la malade ; mais ils n'en revinrent pas plus satisfaits, & n'en rapporterent qu'une pleine assurance de l'enlevement éfectif de cette pauvre fille, dont sa tante étoit déja informée ; & ils apprirent qu'elle étoit sortie aussi-tôt pour chercher du remede à ce désordre, & pour s'en plaindre au Roi même.

HISTOIRE FRANÇOISE.

LIVRE SECOND.

IL fut impossible au Marquis de Ribetville de reposer le reste de cette nuit-là ; soit que la douleur d'avoir perdu Clélie en fût la cause, ou qu'il craignît de se voir embarassé dans l'affaire de cet enlevement, si l'auteur ne s'en découvroit pas. Il ne voulut pas même sortir de la chambre du Chevalier de Montal, à qui il ne cessa point d'en parler : mais enfin ce dernier, qui vouloit dormir lui dit ; En verité, Marquis, on voit bien que tu és en éfet amoureux de cette folle, & qu'elle t'a communiqué ses visions ; car pour un homme si sage que tu étois, tu n'as plus guere de bons sens. Pourquoi veux-tu qu'on se prenne à toi, de son enlevément ? Est-ce à cause que tu és amoureux d'elle, & qu'on sçait qu'elle étoit avec toi ? Il faut donc qu'on s'en prenne aussi à moi, & à toutes ces Dames qui sont avec nous. Et puis t'imagines-tu, que si cette avanture n'étoit pas un tour d'adresse pour nous ôter une fille dont on ne veut pas que la folie nous puisse divertir ; crois-tu, dis-je, que cette tante qu'on nous a dit être venue ici pour se plaindre, ne se seroit pas déja jettée aux

pieds du Roi pour lui en demander justice; ou qu'à tout le moins elle n'en eût fait informer? Car il n'y a nuit qui tienne dans ces sortes d'affaires; & il étoit du devoir de cette tante de faire du moins entendre à son arrivée les gens de l'hôtellerie où ton heroïne a changé d'habits. Cependant nous avons été au petit coucher: tu as vu le Roi qui ne sçait pas seulement qu'une Dame se soit jettée dans l'eau: nous avons repassé par cette même hôtellerie où on ne nous a dit mot: & outre cela, ta belle a ici un cousin amoureux d'elle, qui s'est contenté de faire semblant d'être fort chagrin de son avanture, sans s'en être mis autrement en peine; n'y a-t-il pas bien de l'apparence à tout ce que tu apprehendes?

Tes raisons sont quelque chose, répondit le Marquis; mais ce que le Roi n'a point sçu aujourd'hui, parce qu'il étoit occupé à voir défiler les troupes; ce qui n'a pu avoir beaucoup de témoins, parce que tout le monde étoit au camp, pourra demain être plus répandu, & le Roi en pourra être instruit. La tante de Mademoiselle d'Arviane peut bien aussi attendre à demain à faire ses plaintes. Hé? mon Dieu, répliqua le Chevalier, ne crains pas que cela te brouille auprès du Roi. Je te dis encore une fois, que la tante & ceux qui ont enlevé la niéce se connoissent bien, & qu'il ne s'en parlera jamais. Pour marque qu'il y a de l'intelligence, ajouta-t-il; par qui cette

tante auroit-elle pu si-tôt être avertie du coup, qu'elle ait du le sçavoir, & même être déja sortie pour y donner ordre, avant que nous fussions arrivez chez elle? Ah! pour cela, dît le Marquis, ce n'est pas une raison. La gouvernante de cette fille a pu lui envoyer un exprês aussi-tôt qu'elle nous eut quittez; & nous sommes montez à cheval assez long-temps aprês pour lui avoir donné celui de faire cette intelligence. Oh! bien va, lui répartit Montal, arrive ce qui pourra, je veux dormir; & selon que la chose aura tourné demain matin, nous songerons à y remédier. Là-dessus il s'enfonça bien fort dans son lit, & le Marquis fut obligé d'aller chercher le sien, ne trouvant plus personne qui voulût l'entendre.

Le lendemain on se rassembla; & dês qu'il fut jour chez les Dames, on se remit sur la même matiére. On ne trouva point que le Marquis eût raison de craindre ce qu'il craignoit. Bien au contraire, a l'exemple du Chevalier de Montal, qui l'en avoit déja raillé la nuit: on lui dît qu'il n'y avoit que l'amant d'une Clélie qui fût capable de s'imaginer d'en être responsable, quand même cette fille auroit été enlevée par d'autres que par ses parens. Chacun alla ensuite faire sa cour, & il n'entendit parler de rien; & aprês cela on ne songea plus qu'à s'en retourner à Vaux. On se résolut même de ne se point quitter & d'y passer tout le reste de la semaine, pour y consoler, au besoin,

le Marquis, de la perte qu'il venoit de faire.

On y arriva d'heure de dîner. Cependant l'on apprit des gens du château qu'à la même heure que la compagnie en étoit partie pour aller souper chez Madame de Mulionne, un Gentil-homme s'étoit trouvé évanoui dans le jardin, parce qu'un esprit lui étoit apparu comme il s'y promenoit. Hé juste Dieu! s'écria alors Montal, le monde n'est-il plein que de visionnaires? Et y a-t-il des gens si sots que de se mettre de telles chiméres dans la tête? Ah! répondit Mademoiselle Velzers, voici l'esprit fort; & nous nous mettons-là sur un chapitre où il en va bien débiter. Est-il rien aussi de plus impertinent, repliqua-t-il, que de voir des gens raisonnables donner dans ces sortes de rêveries? Peut-être celui dont on nous parle a-t-il vu son ombre, & c'est tout. Est-ce que tu ne crois point aux esprits, Chevalier? interrompit le Marquis. Lui? reprit Mademoiselle Velzers, que sçait-il ce qu'il croit? Je sçais, lui répondit Montal, que je vous crois la plus injuste personne du monde d'avoir de moi ces sentimens; mais, vois-tu, dît-il au Marquis, pour te parler franchement à toi, voici ce que je crois. J'ai une foi très-ferme pour tout ce que mon Curé me dit qu'il faut croire, & je tombe aussi d'accord qu'il est revenu quelquefois des esprits, je n'en ai jamais douté; mais de m'imaginer que nous soyons

au temps d'en voir encore, ou du moins d'en voir si souvent qu'on le dit; c'est à quoi je ne me puis résoudre. Je ne croirai jamais qu'un rat ou un chat qui aura remué je ne sçai quoi par hazard; qu'un rayon de la lune, donnant en quelqu'endroit, & y formant des grotesques par la rencontre de quelques ombres; qu'enfin toutes autres apparitions semblables, soient des esprits de l'autre monde. Mon Dieu! dît Madame de Mulionne, que nous verrions un homme changer bientôt de langage, s'il lui en étoit arrivé autant qu'il en arriva il y a huit jours au bon-homme Santois, ancien Echevin de Paris. Hé bien quoi? Madame, répondit-il, que lui est-il arrivé à ce bon-homme Santois, ancien Echevin de Paris? Helas, reprit-elle, en regardant toute la compagnie, il n'est rien de plus veritable que ce que je m'en vais vous dire; & c'est dans mon quartier que loge ce bon-homme-là, qui est un homme d'honneur s'il en fut jamais.

Histoire du Lutin de Monsieur Santois.

Comme ce pauvre Monsieur Santois prioit Dieu dans ses Heures, Jeudi dernier, & qu'il voulut tourner le feuillet, il sentit je ne sçai quoi faire du bruit sous sa main; & fut tout étonné de voir que c'étoit ce feuillet qui s'étoit déchiré de lui-même, mais si proprement, qu'il sembloit que quelqu'un l'eût fait à dessein.

Parbleu ! interrompit le Chevalier, vous me contez-là de grandes merveilles ! C'étoit lui aussi qui l'avoit déchiré. Hé, point du tout, répartit Madame de Mulionne, & vous le reconnoîtrez par la suite.

D'abord ce bon vieillard eut cette pensée comme vous, & crut qu'il avoit pu l'arracher lui-même sans s'en appercevoir, à cause de sa trop grande attention ; mais comme il eut tourné le second feuillet, & qu'il vit arriver la même chose, il commença à s'en éfrayer, & sonna sa clochette pour appeller ses enfans. Ils y accoururent tous, & sur ce qu'on conta ce qui lui venoit d'arriver, ils tâcherent de lui persuader qu'il s'étoit trompé, & de l'emmener hors delà. Mais ce bon-homme ne pouvant consentir à passer pour un visionnaire, il leur dît : Hé bien, mes enfans, vous en jugerez, en cas que l'esprit soit d'humeur à en déchirer un troisiéme ; car je ne veux pas que vous me croyez hypocondriaque. Là-dessus il r'ouvrit son livre & voulut tourner encore un feuillet ; & ce feuillet se déchira encore comme les autres. Le gendre quoique convaincu, ne laissa pas de dire toujours que c'étoit son beau-pere qui le déchiroit, de peur que le bon-homme n'en devint malade, s'il n'avoit plus dequoi douter ; & il lui alleguoit pour ses raisons, que son erreur venoit de ce qu'il n'avoit plus le tact, ni la vue assez bonne, pour discerner s'il

manioit rudement ou non le feuillet. Mais le vieillard s'en dépitant, prit ses lunettes pour l'éprouver encore une fois & y prendre garde de plus prês, & à la vue de tout le monde elles sortirent d'elles-mêmes de son nez ; & comme si elles eussent volé, firent toutes seules une promenade à l'entour de la chambre, puis passerent par la fenêtre & s'allerent arrêter dans un parterre de fleurs à l'entrée du jardin, où on les trouva avec les trois feuillets déchirez. Que dites-vous à cela, Monsieur l'incredule ? ajouta Madame de Mulionne.

Je dis, Madame, répondit Montal, que je le croirai quand je l'aurai vu. Mais, reprit-elle, c'est une chose qu'on voit encore tous les jours ; car ce lutin fait sans cesse de nouvelles pieces à cet honnête homme-là. Et encore la veille que nous partîmes de Paris, comme il venoit de se mettre à table aprês avoir essayé un habit neuf dont le pourpoint étoit de tabis plein ; ce même esprit le lui moucheta à vue d'œil, mieux qu'un brodeur n'auroit pu faire. Que répondez-vous encore à cela ? qu'il aimoit mieux les pourpoints mouchetez, dît Montal. Vous en raillez, reprit-elle ; mais quand nous serons de retour, vous pourrez l'aller voir vous-même. Je n'irai pas le voir, répliqua-t-il, & si je ne le croirai pas. Vraiment ! dît Mademoiselle Velzers, il n'a garde d'y aller. N'est-ce pas l'ordinaire de Messieurs les esprits forts d'avoir

voir plus de peur que les autres ? Ce n'est point parce que j'ai peur, répondit-il; mais parce que si j'y allois, il faudroit que je puisse soupçonner quelque possibilité à cela, & je n'y en crois point du tout. Mais, reprit Madame de Mulionne, il faut ajouter foi aux honnêtes gens, quand ils disent qu'ils ont vu. D'accord, Madame, répondit-il; mais montrez-m'en un de ceux-là. Ah! dit-elle, j'y consens de tout mon cœur, & je ne veux que M. l'Abbé de Lanciat, à qui feu Monsieur Fouquet de Croissy, s'est apparu a Tours dans son allée. Je ne veux que Madame la Marquise de Tessau, dont il fut aussi tirer les rideaux comme elle étoit couchée. Ce sont là des gens irreprochables, & qui pour beaucoup ne voudroient pas débiter un mensonge. Je n'en doute pas, Madame, reprit Montal; mais tenez-vous cela de l'Abbé & de la Marquise, ou de quelqu'autre? Je le tiens, répondit Madame de Mulionne, d'un de leurs amis seulement; mais c'est un homme qui aussi bien qu'eux, ne voudroit pour rien du monde mentir, & qui me feroit croire que le blanc est noir s'il me l'avoit dit. Ah! pour cela, Madame, lui répliqua le Chevalier en riant, c'est dequoi je doute encore moins que d'autre chose, & on le voit clairement. Je vous soutiens pourtant, ajouta-t-il, que celui qui en a fait le conte est un railleur; & qu'on le demande à l'Abbé de Lanciat & à Madame de Tessau, ils

diront que j'ai raison. Mais à ton conte, Chevalier, interrompit le Marquis, tu ne serois donc pas homme, à croire tout ce qui se dit de certaines familles, où ces sortes d'apparitions sont ordinaires? Tu ne croirois donc pas ce qu'on dit de la maison de Brandebourg, où toutes les fois qu'il doit mourir quelqu'un de la famille, un esprit s'apparoît en forme d'une grande statue de marbre blanc representant une femme, & court par tous les appartemens du Palais du Prince? Tu ne croirois pas encore qu'il y a deux illustres familles en France, l'une en Bretagne & l'autre en Gascogne, où il arrive je ne sçai quoi de presque tout semblable? Je le croirai, répondit Montal, si tu m'assures que tu le crois toi-même. Mais dis moi un peu: Les Princes de Brandebourg, sont-ils aussi anciens que les Dialogues de Lucien? Je ne sçais, répondit le Marquis, & cela n'est pas impossible; mais pourquoi me fais-tu cette demande? C'est qu'il me semble, reprit Montal, que j'y ai lu cette histoire de leur famille; si c'en est là une. Ah! interrompit Mademoiselle Velzers, ne vous en moquez pas, Chevalier; c'est une chose que j'ai oui conter cent fois à mon pere; & même qu'un pauvre page paya de sa vie l'imprudence qu'il eut de vouloir arrêter cette statue, comme elle alloit monter l'escalier. Ce jeune garçon avoit un si grand amour pour son maître, que voyant cette figure au pied de l'es-

calier, d'où il descendoit avec d'autres domestiques du Prince, & craignant que ce ne fût pour le Prince même qu'elle vint; Ah! s'écria-t-il, traîtresse, tu viens pour annoncer la mort de mon maître; & là-dessus il lui déchargea un grand soufflet: ce qui la mit en une si horrible colere, que l'empoignant d'une seule main elle l'écrasa contre terre avant qu'on eût le loisir de s'appercevoir de son dessein. Hé bien! ajouta le Marquis, ce sont là choses de fait, & cela n'a pu arriver sans qu'il y ait eu beaucoup de témoins. Il n'est rien de si vrai, lui répartit froidement le Chevalier, Lucien en a aussi fait mention sous le nom d'un domestique d'Eucrate; excepté que c'étoit un palefrenier au lieu d'un page, & que la statue de cet Eucrate ne tua point celui qui l'avoit désobligée, mais se contenta de le bien étriller. Mesdames, dît le Marquis, nous ne gagnerons rien à disputer contre cet incrédule, nous ferons mieux de songer à dîner que de contester davantage. Je vous trouve aussi de fort habiles gens tous tant que vous êtes, continua Montal, d'ajouter foi à ces fadaises? il faut que vous sçachiez qu'il ne revient plus guere d'esprits maintenant, si ce n'est pour faire des maris cocus, ou pour quelqu'autre interêt. Dês que nous aurons dîné je vous prouverai ce que je dis, par l'histoire d'une personne que Mademoiselle de Barbesieux connoîtra bien; car le galant est de ses parens. Dînons donc

vîte, dît Mademoiselle de Barbesieux, afin que j'apprenne cette belle histoire.

Je vous la laisserai écouter toutes seules, reprit le Marquis, tandis que je ferai une cavalcade jusques chez la tante de notre Clélie; car, ajouta-t-il, encore est-ce la moindre chose que je lui doive, que d'aller la consoler & lui offrir mes services si elle en a besoin, aprês m'être chargé en quelque façon d'avoir soin de sa niece. Le prétexte est honnête, Monsieur le Marquis, dît Mademoiselle de Barbesieux; & nous donnerons volontiers congé à votre amour pour deux ou trois heures. Ah! dît-il, Madame, il n'est plus question d'amour, & si je ne me sentois obligé à cela par civilité, je ne voudrois pas quitter un moment une aussi aimable compagnie que celle que j'ai ici. Ce que vous dites; répartit Madame de Mulionne, est encore l'honnêteté même; mais nous ne vous en croirons pourtant pas; & il est trop juste que vous alliez sçavoir où l'on peut avoir emporté votre cœur. Pour moi, dît malicieusement Montal, si j'étois à la place du Marquis, je ne me risquerois point à aller chez des gens où l'on me pourroit soupçonner d'être le ravisseur; & j'aurois peur qu'on ne me fist arrêter.

On dîna un moment aprês; & malgré toutes ces railleries le Marquis ne laissa pas de monter à cheval pour aller où il avoit résolu. Cependant Mademoiselle de Barbesieux somma le Chevalier de te-




T. 2. 69

nir sa promesse : ce qu'il fit aussi-tôt en ces termes, en lui adressant la parole.

Histoire du Marquis de Commorgien.

Dans le tems même que je vins à Paris pour ma Lorraine visionnaire, qui fut au mois de Decembre dernier, votre agréable cousin M. le Marquis de Commorgien y vint aussi, & nous nous logeâmes tous deux à l'hôtel de Genlis rue Dauphine. Il y avoit bonne compagnie, & entr'autres de nouveaux mariez, qui étoit ce qu'il faloit à M. votre cousin. Le mari étoit un peu vieux, la femme jeune & belle : l'un, petit Gentil-homme & sot; l'autre, fine & de grande qualité, mais de petite fortune. On ne l'avoit mariée à cet homme que parce qu'il étoit riche.

Au bout de cinq ou six jours que Commorgien eut fait connoissance avec elle, il s'apperçut que la Dame n'étoit pas fort contente de sa destinée. Son mari, qui étoit un peu asthmatique, faisoit lit à part; & ne lui donnoit que dix pistoles par mois pour ses menus plaisirs : c'étoit fort peu de chose pour une grande joueuse. A cette mortification se joignit le chagrin de se voir femme d'un vieux mari; qui, quand il n'auroit point eu de courte halcine, n'en eût pas moins été vieux : il ne lui en faloit pas davantage pour avoir raison de n'être nullement contente. Commorgien le lui prouva même,

par un ſonnet qu'il fit le lendemain. Je ne l'ai pas retenu, parce qu'il étoit trés-méchant. Je ſçai ſeulement que c'étoit une piece mal imitée de Petrarque, & qui finiſſoit par ces vers, en parlant des belles femmes :

Enfin Amour voulut que tout leur fût poſſible,
Excepté de porter un cœur,
Qui pût pour des vieillards être jamais ſenſible.

Le Chevalier me regarde en diſant cela, interrompit Madame de Mulionne, & ces vers s'adreſſent à moi. Mais qu'ils ne vous empêchent point d'épouſer des vieillards, Meſdemoiſelles, ſi vous en trouvez qui vous ſoient propres ; je vous aſſure que je me ſuis bien trouvée du mien. Hé ! mon Dieu, Madame, lui répondit-il, il n'eſt pas vrai que je vous attaque ; pourquoi vous défendez-vous ? tant pis pour vous, ajouta-t-il, ſi un vieillard vous plaît ; vous êtes la premiere qui en patiſſez.

Commorgien fit donc voir ce ſonnet à la Dame, pourſuivit-il ; & ſa chûte la fit un peu rire : de ſorte que, comme il eſt né avec je ne ſçai quelle charité pour toutes les affligées qui ſont bien faites, & ce ſouris luy ayant perſuadé qu'elle pourroit devenir capable de conſolation ; il déploya toute ſa rethorique afin qu'elle n'en manquât point. Il s'aviſa même de ſe mettre de moitié avec elle dans toutes les parties de jeu qui furent faites dans

L'hôtel de Genlis, où l'on jouoit tous les soirs à la bête; & c'étoit, disoit-il, par une turlupinade admirable, en quoi vous sçavez, Mademoiselle, que Monsieur votre cousin excelle, *pour l'accoûtumer à jouer à l'homme avec lui.* Enfin il y eut je ne sçai quelle vertu dans l'argent qu'il y mit pour elle durant quelques jours, qui la fit rire encore plus que le sonnet. Toutes les fois que leurs yeux se rencontrerent depuis, en quelque endroit que ce pût être, la Dame faisant un petit souris baissoit les siens & détournoit la tête, comme de peur que Commorgien ne le vît: & Commorgien de son côté ne perdoit pas de temps à lui faire connoître sa passion d'une maniere muette. Mais du moment qu'elle reconnut qu'il avoit deviné tout ce qu'elle vouloit qu'il sçût; elle se tint un peu plus sur la reserve, pour lui faire souhaiter plus ardemment ce qu'elle avoit fait dessein de ne lui pas refuser.

Voyez un peu! interrompit à son tour Mademoiselle Velzers, comme ces Messieurs expliquent les actions des pauvres femmes; & s'il ne faut pas bien prendre garde comme l'on vit avec ces gens-là?

Vous allez voir, reprit-il, que Commorgien ne se trompoit pas. La Dame parut indignée de ce qu'il se flatoit trop, en croyant en être aimé; & ne lui montra plus qu'un visage très-severe: mais il ne s'en étonna point. Le Ciel lui a fait la grace de se connoître en gens. Il n'em-

ploya point d'autre secret pour la faire revenir, que celui d'imiter sa fierté. Elle en eut plus de souci qu'il n'en avoit eu de toute la cruauté qu'elle avoit affectée; & la verité en parut trois jours aprês. L'ayant rencontrée en son passage; Cela est bien vilain, lui dît-elle, d'avoir quelque chose sur le cœur contre ses amis, & de ne s'en pas expliquer avec eux. Commorgien voulut lui répondre; mais la belle, qui vit venir de loin son mari, ne lui en donna pas le temps. Elle ajouta seulement: Allez, ce procedé diminue de l'estime que je faisois de vous; & je voudrois que vous n'eussiez rien dans le cœur qui me déplût. Elle monta ensuite dans sa chambre, & Commorgien se retira pour lui écrire un petit billet, que dês le soir même étant à table il lui fit couler dans sa poche. En voici les termes: je les ai retenus mieux que le sonnet, parce que ce billet m'a semblé de meilleur goût.

A UNE FEMME D'ESPRIT.

Puisque vous voulez, Madame, qu'on n'ait rien dans le cœur qui vous déplaise, je me dépêche de vous dire que je suis fort amoureux de vous. C'est, je pense, ce qui vous déplaît le plus dans le mien, & qui pourroit m'attirer votre haine, s'il y demeuroit davantage. Je ne sçai pas comment vous recevrez cette déclaration, Madame: mais vous avez du vous y attendre, dês le premier jour que je vous ai vue. N'affectez plus,

plus, de grace, une cruauté qui nous fait perdre la chose du monde la plus précieuse, qui est le temps. Il ne faut malheureusement que le jugement du procès qui vous retient ici, pour nous obliger peut-être à nous separer : & nous aurions eu fort inutilement de l'estime l'un pour l'autre. Je n'ai enfin que trois ou quatre bons mots à vous dire, Madame. Mon cœur, ma vie, mon argent, mon crédit, & celui de mes amis, sont à votre service : & outre cela je vous promets une fidelité inviolable.

Voila justement un Baron de Greaumont, dit Madame de Mulionne. Oui, répondit le Chevalier; mais il n'eut point à faire à la femme d'un Conseiller de la grand' Chambre, je vous en assure.

Ce billet, comme vous voyez, continua-t-il, parlant à toute la compagnie, étoit assez franc. Neanmoins il ne déplut pas; & cela fait voir, quoi qu'en veuille dire cette belle Dame, qu'il n'est rien tel que d'aller rondement en ses affaires, pour en venir à bout. La Dame en écrivit un autre à Commorgien, & lui manda veritablement qu'il n'étoit pas sage de lui écrire en ces termes-là; mais elle ajouta en bas, qu'elle ne laissoit pas de lui pardonner sa folie, & c'étoit assez dire. Ils trouverent depuis le secret d'être contens l'un de l'autre pendant quelques jours. Heureux, si le procès dont il est parlé dans le billet n'eût obligé le mari à suivre le Conseil à Saint Germain, & si

la jeune Dame eût pu se dispenser de l'y accompagner. Mais ce fut une necessité ; & pour comble de douleur, ce vieil impertinent s'y logea dans une maison bourgeoise, où Commorgien ne put trouver place ; ce qui peut-être fut un tour d'adresse du bon-homme, qui commençoit à devenir un peu jaloux. Il falut donc là des stratagêmes extraordinaires, pour se voir en particulier ; mais l'amour y pourvut. La Dame parla d'un esprit, dont elle avoit été éfrayée en songe ; soit que cela fût vrai ou non : je croi pourtant que ce ne fut qu'une adresse pour donner une idée à son galant de ce qu'il y avoit affaire, parce qu'elle ne lui pouvoit plus parler qu'en compagnie. Il lui sembloit, disoit-elle, que cet esprit venoit tantôt lui tirer sa couverture, tantôt se coucher auprês d'elle ; & faire enfin tout ce que vous pourriez croire bonnement, vous autres belles Dames, qu'un esprit seroit capable de faire à l'imitation des corps. Un de ses amans, qui étoit un Abbé galant qu'elle voyoit souvent, composa même là-dessus quelques stances dont vous serez peut-être bien-aises d'entendre la lecture. J'en ai la copie dans ma poche, & la digression n'en sera point ennuyeuse. Il feignoit que cet esprit étoit l'éfet d'un charme dont il s'étoit servi pour aller la voir, lui-même, dans son lit ; & la pensée en est assez plaisante.

Lorsqu'on a le malheur d'être amoureux de vous,

Ce n'est donc pas assez de répandre des larmes ?
Et pour en obtenir quelque chose de doux,
Il faut avoir recours aux charmes ?

Vos plus parfaits Amans ne font rien que blanchir.
Vous ne vous lassez point de leur être cruelle ?
Mais peut-on esperer au moins de vous fléchir,
Si-tôt que le Diable s'en mêle ?

Pour avoir le plaisir de toucher votre cœur,
On feroit des desseins encor plus effroyables :
Vous n'avez point d'amans, qui, pour ce grand bonheur,
Ne se donnent à tous les Diables.

Ce qui vous fut trouver jusques dans votre lit,
Est l'invisible corps d'un Abbé qui vous aime :
Ne vous arrêtez point à ce qu'on vous en dit,
Cet esprit n'étoit que moi-même.

Pour preuve : Entre vos bras il a passé la nuit,
Avant le point du jour il n'a point fait retraite ;
Aussi lui plaisiez-vous ; & vous tenir au lit,
C'est tout ce que l'esprit souhaite.

L'Amour m'accompagnoit tel qu'il me suit le jour :
Et pour vous dire enfin toute cette aventure :
Quand je voulus vous voir, ce fut aussi l'Amour,
Qui tira votre couverture.

Voici même les mots qu'il vous disoit tout bas :
Cruelle, disoit-il, pour qui chacun soupire,
Ne pensez-vous avoir de si charmans appas ;
Que pour dépeupler mon empire.

Cette taille, ce port, ces yeux brillans & doux ;
Ce teint si délicat, cette blancheur extrême,
Ne sont point des attraits qui soient tous faits pour vous :
Ils sont pour celui qui les aime.

On peut après cela croire que c'étoit moi,
Et je n'en donne pas de preuves trop petites :
Mais vous n'en doutez point, & connoissez, je croi,
Mon esprit mieux que vous ne dites.

Cependant, si l'Amour cause trop de frayeur,
Vous n'avez qu'à vous rendre à mes maux pitoyable :
Autrement, pour vous faire enfin mourir de peur,
Ce Dieu fera toujours le Diable.

Comment appellez-vous l'Abbé qui a fait ces vers ? dit Mademoiselle de Barbesieux. N'est-ce pas l'Abbé de Ruper ? C'est lui-même, répondit Montal, que Commorgien eût voulu voir pendre, toutes les fois qu'il alloit chez la Dame ; parce qu'il n'y avoit que lui qui les empêchât de se parler de leurs affaires. Et l'Abbé en étoit-il fort amoureux ? repliqua-t-elle. Jugez-en, répondit-il, puisqu'il n'en bougeoit & que ce fut lui qui causa à Commorgien tout le desordre que je vous dirai à la fin de mon histoire. Je suis bien-aise, reprit Mademoiselle de Barbesieux, d'avoir appris cela ; & je n'en ferai pas mal la guerre à cet Abbé, lorsque je le verrai. Voyez un peu, Mada-

re, dît-elle à Madame de Mulionne, à qui se fiera-t-on desormais, puisque l'Abbé de Ruper se mêle aussi d'être amoureux?

La Dame, continua Montal, parla donc de cet esprit, & ajouta qu'il lui avoit semblé qu'il entroit & sortoit par la fenêtre de sa chambre; ce qu'elle eût bien voulu que le Marquis de Commorgien eût entrepris de faire lui-même, à ce qu'elle avoua depuis. Mais, de s'exposer à entrer ainsi dans une chambre dont les fenêtres regardoient sur la rue, il n'y avoit pas d'apparence. La maison étoit trop prês du château, où trop de monde alloit & venoit toute la nuit. Il s'apperçut que sous la tapisserie il y avoit une armoire percée dans le mur. Il trouva que ce seroit bien mieux son fait, s'il pouvoit louer dans une hôtellerie voisine l'appartement auquel ce mur étoit commun, & percer l'armoire de son côté. Il ménagea l'affaire & elle réussit. L'hôte, qui par bonheur, outre son métier, faisoit encore celui de maçon, y consentit moyennant de l'argent, & aida même à Commorgien à percer le mur: & quand l'ouverture fut faite il plâtra un ais de la grandeur du trou, dont il reboucha trés-proprement l'armoire. Le mari y eût regardé mille fois par la chambre de sa femme, qu'il eût toujours cru y voir le même plâtre d'auparavant; parce que le mur étoit neuf: & on n'eût jamais pu s'imaginer que ce fond si bien rejoint se

mettoit & se retiroit quand on vouloit.

Vous en riez, mes belles, dît-il en s'interrompant lui-même; & croyez peut-être que je vous conte une fable. Poursuivez, lui répondit-on; si la chose n'est vraye, elle est du moins bien inventée; & le mur neuf, & l'hôte maçon, y viennent à point nommé: c'étoient deux grands points pour travailler avec succês.

Ce fut par là, continua-t-il, que Commorgien renoua son commerce; & pour plus grande précaution, il n'y passoit jamais qu'en habit d'esprit, donc il se trouva bien quelques jours aprês. Un petit laquais, pendant qu'on deshabilloit sa maitresse se fourra, pour dormir un moment, sous une table que couvroit un tapis de Turquie. Il ne se reveilla point pour s'en aller avec les autres. S'étant éveillé la nuit & ayant soulevé le tapis justement à l'heure que Commorgien se retiroit, il l'entrevit & en eut peur. Il le dît le lendemain: la Dame fut obligée de le seconder, en disant que veritablement lorsqu'elle avoit vu l'esprit en songe, il lui étoit apparu de la sorte que ce petit laquais le disoit. Elle ne voulut pas feindre toutefois de croire que ce marmot l'eût vu étant éveillé, de peur d'être obligée à avoir trop de frayeur, & qu'on ne lui conseillât de coucher ailleurs. Le mari ne laissa point d'ordonner à la femme de chambre de mettre son lit au pied de celui de sa maitresse pour la rassurer. Cependant il se précautionna

en faiſant faire force prieres, en cas que ce fût à lui que l'eſprit ſe recommandât. D'autre côté, la femme de chambre, qui craignoit extrêmement les eſprits, aimoit mieux demander ſon congé, que de s'expoſer à en voir quelqu'un. Mais ſa maitreſſe qui l'aimoit l'a détrompa ; & ayant ſouvent reconnu qu'elle avoit l'humeur aſſez commode, lui dît en confidence que c'étoit un corps & non pas un eſprit qui revenoit la nuit dans ſa chambre. Voila comme on remédia à cette premiere traverſe. En voici une autre.

Le mari, qui, comme je vous ai déja dit, faiſoit lit à part, étoit dans une chambre qui n'étoit pas trop bonne. Comme on ne ſe loge point auſſi à ſon aiſe que l'on voudroit, par tout où eſt la Cour lorſqu'elle eſt hors de Paris ; & que d'ailleurs il avoit affecté de ſe loger chez un Bourgeois : il avoit été contraint de s'ajuſter dans un petit corps de logis au bout d'une galerie, vis-à-vis l'appartement de ſa femme. Il plut abondamment durant une nuit. Ce corps de logis n'étant pas des meilleurs, l'eau pénétra bien-tôt juſques à ſon lit. Lorſqu'il étoit ſur le point d'appeller un laquais, la femme de chambre ſortit de l'appartemenr de ſa maîtreſſe pour affaire indiſpenſable : cela lui donna occaſion de s'aller coucher auprês de ſa femme. Il ouvrit les rideaux doucement, & entendant qu'on dormoit ; il ſe mit à côté d'elle ſans la réveiller. Cepen-

dant Commorgien étoit à l'autre côté de la Dame., & dormoit aussi-bien qu'elle d'un sommeil d'amoureux content. Jamais gens ne furent plus en peril d'être surpris dans une affaire très-délicate. La fortune toutefois qui veilloit pour eux, donna la discretion au vieux mari de ne rien soupçonner de finistre en cet instant; & l'aveugla assez pour ne point appercevoir Commorgien dans le lit, quoi qu'à certaine lueur sombre qui venoit du clair de la lune par une petite ouverture des rideaux du pied, il n'y eût rien de plus aisé à qui eût eu les yeux jeunes. Elle fit aussi que la femme de chambre rentra sans faire de bruit, se coucha, & se rendormit sans éveiller personne qui eût pu demander qui va là. La nature eut même la bonté d'endormir promptement le bonhomme, afin que Commorgien venant à se réveiller, fût moins confus & sortît plus aisément d'affaire; car sans cela il se fût trouvé dans un étrange embarras. Où suis-je! dît-il en soi-même, du moment qu'il reconnut le danger où il étoit; & par quel charme cet homme est-il ici? Je ne vous répond pas, Mesdames, qu'alors l'esprit n'ait point apprehendé que c'en fût un autre. Il se coula néanmoins hors du lit le plus doucement & le plus promptement qu'il lui fut possible; & à tout hazard rentra par son trou dans la maison de son hôte. Il échappa de cette maniére à fort bon marché d'une avanture des plus perilleuses.

Ah! Monsicur le Chevalier, interrompit Madame de Mulionne, votre Marquis de Commorgien n'en devoit point sortir à si bon compte. Il faloit pour faire l'histoire plus belle & mieux dans les regles, que le mari eût tout découvert; & que le galant ne se fût débarassé qu'en contrefaisant l'esprit. Je reconnois par là, reprit le Chevalier de Montal, que vous continuez de prendre tout ceci pour un conte fait à plaisir; mais, Madame, c'est pourtant la verité pure: & croyez-le, ne le croyez pas, qu'il soit ou ne soit point dans les regles, je ne suis point obligé de vous raconter les choses autrement qu'elles sont arrivées. Vous avez raison, lui dît Mademoiselle de Barbesieux, achevez M. le Chevalier. Que devint la Dame? La Dame, reprit Montal, ne s'en démêla pas si bien. Comme elle pensoit carresser Monsieur votre cousin en se réveillant, elle dît & fit certaines friponeries à son mari, dont il fut fort étonné. Le bon-homme n'avoit pas accoutumé de la voir si gaye; & enfin bien lui prit que ces galanteries plurent au pauvre vieillard, qui dans sa joye n'examina pas si elle se méprenoit. D'autre côté, la femme de chambre qui vit le grand jour, & qu'il y avoit encore quelqu'un avec sa maitresse, pensa tout perdre; car croyant que ce fût toujours Monsicur votre cousin, elle courut au chevet du lit encore toute endormie, & poussant le mari plusieurs fois de toute sa force; Hé

Monsieur ! lui cria-t-elle, Monsieur ! voila le grand jour. Hé pour cela, lui répondit le mari, qu'en veux-tu dire ? A cette voix cette fille reconnoissant qu'elle s'étoit méprise, ouvrit les yeux plus grands pour voir où elle étoit ; & ne pouvant deviner comment il étoit entré là sans qu'elle en eût rien entendu, elle fut étrangement étonnée de voir Commorgien métamorphosé en son maître. Ayant toutefois l'esprit assez present pour reparer sa faute malgré sa surprise : Ne voyez-vous pas bien, répartit-elle au vieillard, que l'esprit ne laisse pas de me poursuivre ? La chose en demeura là ; & ce qu'elle voulut dire fut pris pour argent content : de sorte que cela donna courage pour se tirer une autre fois d'un aussi mauvais pas. L'occasion s'en présenta cinq ou six jours aprês. Le mari fut contraint de laisser la Dame seule à saint Germain à solliciter, tandis qu'il retourneroit à Paris pour quelque affaire. Il y devoit être huit jours ; mais il n'y en demeura que trois. Commorgien l'avoit visitée assiduement les trois nuits de ces trois jours-là ; & par le plus grand bonheur du monde, elle l'avoit prié le soir que son mari revint, de ne la point visiter cette nuit-là. Cela vint fort à propos pour elle, à cause du retour inopiné de ce mari ; qui étant arrivé assez tard, & ayant monté droit à sa chambre l'y trouva seule : mais il n'en alla pas de même pour le brave Commorgien. Car comme il

croyoit l'autre encore à Paris, il ne s'imagina pas qu'il y eût du danger à manquer à la promesse qu'il avoit faite à la Dame de ne la point visiter une nuit. Il lui prit fantaisie d'ouvrir son trou. Il y passa justement comme le mari par une autre fantaisie venoit de se coucher auprès de sa femme. Il faisoit encore clair de lune. Le rideau du bon-homme étoit entr'ouvert, & il avoit les yeux tournez du côté du trou par où l'esprit entroit. Le pauvre vieillard n'eut pas une petite frayeur, quand il vit Monsieur votre cousin passer la tête entre le défaut des deux tapisseries. Ah ! ma femme, s'écria-t-il avec un tremblement très-grand ; le plus bas néanmoins qu'il put, comme de peur que l'esprit ne l'entendît ; voila l'esprit qui vient de m'apparoître. L'esprit, Monsieur ! répondit-elle. La bonne Dame se doutoit bien que c'étoit celui qui la visitoit d'ordinaire ; Ah ! mon cher mari, ajouta-t-elle, en lui jettant la couverture sur les yeux ; priez Dieu & cachez-vous au fond du lit : toutes les fois qu'il apparoît à ma femme de chambre, je ne fais que cela pour n'avoir point peur. C'est une chose étrange qu'il en veuille à tout le monde, & qu'il n'y ait que moi qui ne voye rien. Mais aussi, poursuivit-elle, en l'embrassant & l'enfonçant toujours dans le lit ; avez-vous bien consideré ce que vous avez vu ? Car je vous avoue que, jusqu'à cette heure, j'ai cru que c'étoient de pures imaginations de

ma femme de chambre, quelque bruit que j'eusse entendu moi-même avant qu'elle couchât au pied de mon lit. Et en disant ces mots, elle poussoit avec ses pieds le lit de cette femme de chambre, afin qu'en se reveillant elle fît signe à Commorgien de s'en retourner; mais il étoit déja descendu dans la chambre. Et comme le pauvre mari, qui étouffoit dans les draps, voulut un peu mettre le nez dehors pour prendre l'air, l'esprit vint ouvrir le rideau du lit pour y entrer, croyant n'y trouver que la Dame. Alors l'homme & la femme s'écrierent tous deux comme de concert: *Mon Dieu! misericorde!* avec cette différence toutefois que l'un le demandoit pour être délivré de l'esprit; & l'autre apparemment pour n'être point encore découverte. Elle en avoit tant de peur, qu'irritée de ce que Commorgien au préjudice de sa promesse étoit venu la voir cette nuit-là, & feignant toutefois de conjurer l'esprit; Au nom de Dieu, lui cria-t-elle, avec des signes qui marquoient sa colere, & que pourtant son mari qui étoit caché ne pouvoit remarquer; Va-t'en esprit; & si tu és de Dieu, parle; si du Diable, laisse-nous en paix. Votre illustre cousin, Mademoiselle, jugea à propos d'être du Diable & de se retirer sans parler, dont le pauvre vieillard fut bien affligé: car, dit-il à sa femme; Helas! cette ame est dannée puisqu'elle n'a dit mot. Il faut, ajouta-t-il, que je fasse pourtant coucher ici

quelques bonnes gens pour lui demander le ſujet de ſes apparitions. Mais tu és bien hardie, dît-il encore à ſa femme, d'avoir osé mettre la tête hors du lit pour la conjurer. Si vous n'euſſiez pas été avec moi, répondit-elle, je n'euſſe jamais osé le faire ; & c'eſt votre préſence qui m'a donné cette hardieſſe. Elle ne mentoit pas ; il n'y avoit qu'à le bien expliquer.

Cependant Commorgien avoit refermé ſon trou, & le lendemain, on n'y trouva qu'un fond de plâtre bien ſolide, à travers lequel tout autre qu'un eſprit ne pouvoit venir : ce qui confirma le mari dans la réſolution de faire coucher quelqu'un dans la chambre la nuit ſuivante, pour le conjurer dans les formes. Pour cet éfet il fit coucher ſa femme ailleurs. Commorgien en fut averti, afin qu'il évitât de tomber dans le piege ; mais il jugea tout au contraire, que s'il ne paroiſſoit plus, ce ſeroit peut-être tout gâter, & il s'y réſolut pour une autre raiſon três-importante. La pauvre petite Dame étoit groſſe de ſept à huit mois bien avancez. Elle ne pouvoit en accuſer ſon mari, quelque ſoin qu'elle eût pris de le faire tremper dans ce crime toutes les fois qu'un caprice l'amenoit dans ſon lit. Commorgien & elle avoient mille peines depuis long-temps à cacher cette infortune ; & ils étoient encore plus empêchez à trouver moyen de la faire finir ſans que le mari s'en apperçût. Commorgien crut l'occaſion favorable pour en-

voyer ce fâcheux en pelerinage. Il s'équipa pour pouvoir paroître devant ceux qui devoient le conjurer, sans être reconnu. Il passa la tête dans son trou à la même heure qu'on disoit l'y avoir vu. Il leur fit entendre en langue de l'autre monde, c'est-à-dire en parlant du creux de l'estomac, qu'il étoit le frere aîné du mari : que de son vivant il avoit promis un voyage à Fourvieres en la ville de Lyon ; & qu'il ordonnoit à son frere, puisqu'il avoit hérité de lui, de partir au plus tard dans trois jours, pour l'accomplir en sa place. Cela fut executé ponctuellement par ce bon frere : & il laissa sa femme à saint Germain, pour solliciter son procês, en son absence.

Voila qui va bien ! interrompit en riant Madame de Mulionne ; & nos amans vont donc avoir bon temps. Pas tant que vous croyez, reprit Montal ; car la Dame ne demeura plus dans la même maison. Le mari avoit prié une vieille Marquise de la vouloir tenir auprês d'elle, jusqu'à ce qu'il fut revenu : précaution qui ennuya fort les deux amans. Elle rendit même le pelerinage inutile ; car la jeune mignone n'avoit pas plus de liberté chez cette Dame que chez son mari, & même elle n'en avoit pas tant. Néanmoins par tout bon remede. Voici ce que fit le Marquis de Commorgien, pour obvier à deux accidens qui étoient fort à craindre ; l'un, que le mari revînt avant qu'elle fût accouchée ; l'autre, qu'il fut

mal-aisé de la tirer des mains de cette Marquise, pour la mener accoucher.

Il avoit de bons amis à Lyon, & sur tout un certain Gentil-homme qui est le plus subtil, & l'homme de la province de la plus agreable humeur. Vous le connoissez aussi, dît-il à Mademoiselle de Barbesieux. C'est le Comte de la Beloniere. Celui-ci, à la priere de Commorgien, s'insinua adroitement en la connoissance du mari, dês qu'il eut avis de son arrivée. Et afin qu'il fût obligé de demeurer assez de temps à Lyon, pour donner le loisir à son ami de faire son affaire; il fit revenir à son tour un esprit dans l'hôtellerie du pelerin. Un des fils de l'hôte, gagné aussi-bien que son pere, & informé de l'intrigue, s'apparut à ce pauvre mari, sous une forme neanmoins qui étoit differente de celle que prenoit Commorgien à saint Germain; mais la préoccupation suppléoit au défaut, & la faisoit paroître au vieillard tout à fait semblable. Le lendemain matin ce pauvre homme demande à son hôte s'il revenoit ordinairement des esprits dans l'appartement où il l'avoit mis. L'hôte, qui secondoit de grand cœur le Gentil-homme ami de Commorgien, tant pour meriter l'argent qu'il lui avoit donné, qu'à cause que c'étoit son interêt que le bonhomme demeurât long-temps son pensionnaire; lui fit réponse que jamais esprit n'étoit revenu dans sa maison; & qu'il faloit sans doute que ce fût à lui.

même que celui-là en voulût. Le lendemain l'esprit s'apparut tout de nouveau, quoi que l'hôte eût été prié de coucher dans la chambre; & sur ce que cet hôte eut la hardiesse de lui demander pourquoi il venoit, on sçut que c'étoit encore l'ame du défunt frere aîné qui demandoit quatre neuvaines au même lieu de Fourvieres, ce qui fut promis fidellement, & l'esprit ne revint plus. Après cela le Gentil-homme, suivant les leçons que Commorgien lui avoit écrites, fit une lettre sous le nom d'un Medecin; elle donnoit avis à la jeune Dame que son mari étoit fort malade, & qu'il souhaitoit de la voir, à cause de l'incertitude de l'évenement. Cette lettre ayant été rendue à la petite femme grosse, fut un prétexte pour quitter son dragon trop vigilant. Elle s'affligea extrêmement à cette nouvelle, & dît qu'elle vouloit partir au plus vîte, puis elle prit congé de sa vieille Marquise. Celle-ci lui dît que son empressement étoit trop juste pour y trouver à redire.

Au reste, il étoit temps qu'elle partît. Elle ne fut pas à dix lieues de saint Germain, qu'elle sentit les douleurs de l'accouchement, & qu'elle fit un beau petit Commorgien. On le donna à nourrir dans un village proche de là. Pour colorer ce qui arrêtoit la Dame en chemin, on fit accroire qu'elle étoit tombée malade d'une autre maladie, & on le crut. Elle se fit rapporter ensuite à saint Germain

main

main pour se faire accommoder. Et sous pretexte qu'il n'y avoit pas de place chez la Marquise, qui demeuroit dans un logis de marque, pour y mettre une malade à son aise, elle reprit la chambre aux esprits dans la maison bourgeoise. Enfin le temps prescrit pour la guerison des accouchées, la guerit entierement. Le mari, qui avoit fait exactement tout ce que l'esprit de son frere lui avoit demandé, revint aussi. Il témoigna bien du regret à sa femme de ce que pour le venir secourir sur un faux rapport, elle s'étoit ainsi exposée à une dangereuse maladie sur les chemins.

Cependant l'esprit ne revenoit plus par le trou, parce que l'accouchée l'avoit prié de ne la plus exposer à mille accidens qui en pouvoient arriver; & que Commorgien lui avoit promis de faire ce qu'elle voudroit. Mais c'est une étrange chose, Mesdames, qu'un esprit qui a un corps & qui est aimé d'une jolie femme. Quelque priere qu'on fasse, il ne peut s'empêcher de revenir. Commorgien revint par son trou quatre ou cinq fois. Il y avoit eu quelque chose d'oublié au pelerinage, & son dessein étoit que le mari le recommençât pour lui laisser encore quelque temps la place plus libre; mais le mari commençant à s'étonner de l'obstination de cet esprit à le persecuter, se plaignit de lui de tous côtez. L'Abbé qui avoit fait les stances, enragé de ne pouvoir découvrir un my-

ſtere qu'il ne ſoupçonnoit que trop vrai entre Commorgien & ſa belle, apprit de quoi le vieillard ſe plaignoit. Ne croyant pas que les eſprits revinſſent trop communément, il pria ce vieux mari de lui faire voir cet endroit par où l'ame de ſon frere apparoiſſoit. Il ne doutoit pas qu'il n'y eût quelque fourberie de la part de Commorgien qui logeoit de l'autre côté de ce mur ; & l'aſſurance que la Dame avoit de coucher toujours dans ſa chambre juſtifioit ſes ſoupçons. Le mari lui montra donc un jour dequoi il s'agiſſoit. L'homme aux ſtances ayant vu la fauſſe fenêtre, en pouſſa le fond avec violence: ce fond ſe déjoignit un peu, & découvrit à moitié l'artifice. Tenez, Monſieur, dit alors l'Abbé au vieillard; voila le trou par lequel on vous trompe, & par où pourra venir l'ame de quelqu'un des enfans que Madame votre femme vous fera; mais jamais celle de votre frere n'y a paſſé. A ces mots, le pauvre mari fut extrêmement étonné & confus. Il ne negligea pourtant point ce bon avis, & ſe voulut éclaircir. Le malheur de ſa femme, dont le temps étoit venu pour recevoir quelque châtiment de ce qu'elle avoit trompé ſon mari ; car, tôt ou tard, cela arrive, Meſdames, & je vous en donne avis en bon chrêtien. . . .

Hé quoi ! dit Madame de Mulionne, les moralitez en ſont ! C'eſt qu'il a envie de ſe marier, ajouta Mademoiſelle de Barbeſieux ; & qu'il commence à prendre

part à l'interêt commun. Pour moi je le croi, dît Mademoiselle Velzers en riant ; mais il faut que ce soit depuis bien peu de temps ; car il n'y a pas trois jours qu'il n'étoit pas encore de ce sentiment ; & lui-même étoit homme pour donner à qui l'eût voulu écouter des conseils bien opposez. Ne vous arrêtez point à cela, répondit-il ; car pour aimer ces galanteries, je ne les croi pas moins punissables. Je vous ai dit, il n'y a pas une heure, que je n'aurois pas même de secret pour ces femmes-là. Hé bien ! lui dît Madame de Mulionne, je suis fort aise de sçavoir que vous êtes de cette humeur ; au moins je ne me risquerai point à vous favoriser. Ne laissez point cependant d'achever votre fable. Ah ! parbleu Madame, reprit-il, c'est bien une histoire.

Aprês donc que l'Abbé eut donné ces défiances au mari ; le malheur de la Dame voulut qu'il trouvât encore à ses pieds un billet qui lui avoit été écrit par Commorgien ; & qui étoit en ces termes.

A VOUS.

Vous avez tout pouvoir sur les esprits, Madame : & celui de défunt Monsieur de Survarques ne reviendra plus, puisque vous l'avez conjuré. Je vous assure toutefois qu'il prenoit grand plaisir à la devotion de votre mari, & qu'elle lui faisoit grand bien. Vous avez tort de vouloir qu'elle finisse. Adieu.

C'étoit le dernier billet qu'il lui avoit

envoyé, sur ce qu'elle l'avoit fait prier par sa femme de chambre de ne plus se hazarder à passer par le trou. Et en ôtant quelque chose de sa cassette, on l'avoit sans doute jetté dehors par mégarde. Mais, Monsieur, interrompit encore Madame de Mulionne, vous avez une grande sympathie avec les amis de roman, de sçavoir si bien comme eux toutes les lettres que votre heros a écrites. Madame, répondit Mademoiselle de Barbesieux, cela né doit point vous surprendre. Monsieur le Chevalier étoit assez obligeant, pour les composer à mon cousin; car ce n'est point là le stile de Commorgien. Je vous l'avoue, reprit Montal, il m'en prioit & je faisois celà pour lui. Cependant la lecture de ce billet augmenta encore l'embarras du pauvre mari, qui voyoit l'ornement de sa tête paroître insensiblement en plein jour. Mais enfin il se resolut à tous évenemens, & fit même dessein de s'en venger, s'il pouvoit. Il ne douta pas que l'esprit ne revînt avec impudence affronter ceux qui voudroient le conjurer, s'il faisoit coucher encore quelques bonnes gens dans la chambre. Il se resolut d'y faire cacher outre cela, deux hommes resolus pour saisir le galânt lorsqu'il apparoîtroit. Et bien prit alors à votre cousin, Mademoiselle, que l'un de ces deux hommes étoit un cocher qui avoit été autrefois soldat dans son regiment: sans cela il eût été étrillé d'importance. Mais

ce cocher l'ayant reconnu, cria que c'étoit un homme de qualité; s'opposa à la fureur du mari qui le pistolet à la main étoit entré pour le tuer; fit faire place à l'esprit à bons grands coups de poings, à travers d'une foule de gens qui étoient accourus au bruit; & Commorgien eut le temps de gagner la couverture du logis: il se coula dans la maison voisine, où il manda aussi-tôt ses amis. Et la femme, que fit-elle? dit Madame de Mulionne. Elle n'attendoit pas moins que la mort, répondit le Chevalier; & son esperance n'étoit plus qu'aux gens qui assistoient à ce spectacle, qui pourroient empêcher son mari de se porter à de funestes extrémitez contre elle. Il ne laissa point de la traîner dans la chambre, où l'aventure étoit arrivée; & là, lui ayant demandé la clef de sa cassette devant tout le monde, il fit inventaire de toutes ses lettres & de ses billets, qu'il lut tout haut. Comme par exemple, celui-ci, qui n'étoit qu'un brouillon d'une lettre qu'elle avoit écrite elle-même à Commorgien. Si ma mémoire ne me trompe, elle étoit en ces propres termes; car le mari me la donna à lire.

A MON GALANT.

Jamais vous ne m'avez tant plû que la nuit passée; car vous étiez un vrai lutin. Quand vous eussiez voulu que je vous eusse pris pour un homme, je n'en aurois rien fait: les gens de ce

monde-ci ne peuvent aimer tant. Mais comme, à ce que vous m'écrivez, vous devez retourner à Paris pour deux ou trois jours, je crains bien que vous n'alliez faire l'esprit chez quelqu'un qui me fasse tort. Adieu. Souvenez-vous en allant là, que c'est le propre des esprits de revenir.

Il lut ensuite une lettre de Commorgien. Il l'avoit faite en vers, ou bien c'étoit encore moi, si vous l'aimez mieux. La voici.

Je vous quitte pour quelques jours,
C'est à dire quelques années ;
Et je nomme ainsi les journées
Que je passe sans mes amours :
Mais jamais avec tant de crainte
Que j'en ai dans ce dur moment,
Sur ma conscience, un Amant
Ne quitta la beauté dont il ressent l'atteinte.
Et j'ai tant de peur, entre-nous,
Que des larrons, larrons de bonnes graces
S'entend ; se coulant sur mes traces,
Ne me volent enfin quelque chose de vous,
Que j'en pars déja tout jaloux.

Je vous laisse à dessein tous vos appas en garde,
Pour vous en demander le compte avec rigueur ;
Et j'y comprens le tendre cœur,
Dont vous avez payé mon amoureuse ardeur,
A lui prenez sur tout bien garde
Que ne s'attache le voleur.

Sur tout aussi, gardez bien votre bouche
De toutes sortes d'attentas ;

Et ne souffrez pas qu'on la touche.
On vous cajollera sur ses divins appas :
On vous dira que la cerise
N'a point de rouge ni d'éclat,
Que votre bouche ne détruise
Avecque son vif incarnat :
Que les perles orientales
Ont un émail moins beau, que ses dents sans égales ;
Qu'elle exhale en soupirs une amoureuse odeur,
Qui, pour ainsi parler, va parfumer un cœur,
Et qui passe en douceur l'odeur même des roses :
Enfin, l'on vous dira beaucoup de belles choses,
Et ces veritez-là dites par un amant,
Aux belles quelquefois font croire bonnement
Qu'un baiser doit payer la peine qu'il a prise,
Mais il ne le faut nullement,
A moins que ce ne soit moi-même qui les dise.

Pour vos yeux, je me fie assez
En leurs regards impitoyables :
Ils sont assez hardis, pour rendre miserables
Mes rivaux les plus empressez.

Pour votre nez, je me console :
Expirât-on d'amour pour les beautez qu'il a,
On ne vous méne point par là,
Et vous ne seriez pas si folle.

Vos cheveux ne m'allarment point,
Et je les abandonne à toutes avantures ;
Car vous les aimez à tel point,
Que vous m'en refusez seulement les peigneures ;
Et ce n'est pas pour soupçonner
Qu'à mon rival vous en vouliez donner.

Mais un point dont j'aurois des douleurs violentes,
Ou dont je mourrois de regret ;
Ce seroit si jamais l'homme aux stances galantes
Portoit la main en indiscret
Sur ce sein, où toujours les neiges sont bruiantes:
Prenez de près garde à cela ;
Et que sa bouche, où ses mains insolentes,
Ne fassent point de stances là.

Si par hazard encor, comme c'est chose douce,
Par vos charmes vous excitiez
Quelqu'un à souhaiter de mourir à vos piez ;
A bons grands coups de pieds soudain qu'on le repousse.

Enfin vous me rendrez, vous dis-je, vos appas
Aussi beaux que je vous les laisse ;
Afin qu'à mon retour je ne me pende pas.
Adieu ma charmante maitresse.

Mais Monsieur, dît Mademoiselle de Barbesieux, vous qui teniez la plume pour mon cousin, n'aviez-vous pas plus de part que cela à son intrigue ? Non par ma foi, reprit Montal. Le bon-homme lut encore ce billet-ci.

Parbleu ! Madame, vous dûtes hier être bien étonnée, quand vous reconnûtes que c'étoit votre sot mari que vous caressiez au lieu de moi. Je vous plaignis. Je me consolois pourtant de ce que vous auriez assez d'adresse pour lui faire croire tout ce qu'il faudroit pour notre commun bien. Adieu, Madame. Je vous tiens compte des faveurs que vous avez faites à ce pauvre C . . . . comme si moi-même je les avois reçues.

Bonnes

Bonnes paroles & courtes, comme vous voyez, Mesdames. Il lût encore celui-ci.

Ma chere enfant, je vous plains extrêmement d'être là où vous êtes. Vous y avez moins de liberté que vous n'en aviez avec votre mari; mais consolez-vous. On m'a écrit de Lyon que l'ame de défunt son frere s'est encore apparue à lui, par le soin qu'en a pris un Gentil-homme de mes amis; & cette apparition reculera son retour de plus de trois semaines. Ainsi avec le secours de quelqu'autre stratagême, pour vous tirer honnêtement des mains de votre dragon, vous pourrez m'aller faire un petit Commorgien où il vous plaira. Je fais cependant preparer toutes choses pour votre départ, & je vous attendrai secretement à deux lieues d'ici pour vous mener ensuite dans l'endroit que nous aurons choisi. Adieu. Faites bien l'affligée demain, en recevant la lettre que vous sçavez.

Ce billet étoit le moins galant; mais c'étoit celui qui expliquoit mieux la déstinée du pauvre mari. Ah! impudente, s'écria-t-il, en jettant au nez de sa femme tout le reste des papiers qu'il tenoit en sa main; j'aurai raison de l'affront que tu m'as fait. Il sortit en même temps de la maison, où il la laissa la plus confuse du monde; & on fut plus de quatre ou cinq heures sans sçavoir ce qu'il étoit devenu. Cependant elle n'y voulut pas attendre son retour; & elle songea à se mettre en

sureté, prévoyant bien qu'il n'en demeureroit pas là. Elle me pria de l'accompagner dans un convent de religieuses, où elle fut quelques jours sans que ce mari fût encore revenu chez lui. Il étoit allé à Paris. Depuis, je partis pour mon voyage de Hollande, & je n'ai pas sçu ce qu'il fit pour sa vengeance.

Est-ce tout? lui dît Madame de Mulionne. Oui, Madame, répondit-il; & je croi que cela suffit pour vous prouver comme je l'avois promis, qu'il ne revient plus d'esprit maintenant si ce n'est pour faire des maris cocus. Ecoutez, dit Mademoiselle de Barbesieux à la compagnie, je ne veux pas faire l'esprit fort comme Monsieur le Chevalier; mais il est vrai qu'on voit jouer de plaisantes comedies aux esprits de ce monde, si rien ne réveille ceux de l'autre. Car aprés le tour qu'on a fait au President d'Ardivilliers, afin de jouir pour rien d'un château qui lui appartenoit; il ne faut pas douter qu'il n'y ait bien de la friponerie dans toutes les apparitions qu'on nous veut souvent donner pour veritables. Courage! Monsieur le Chevalier, reprit Madame de Mulionne, vous voila secondé de Mademoiselle de Barbesieux. Elle est toute prête à nous conter une autre fable pour justifier la vôtre. Ah! Madame, repartit Mademoiselle de Barbesieux, n'allez pas, s'il vous plaît, prendre ceci pour un conte inventé. Monsieur le President d'Ardivilliers est plein de vie. Et comme

Monsieur votre mari & lui se voyent souvent, vous pouvez lui faire demander si ce que je dis n'est pas vrai. Mais pour vous en apprendre toujours les circonstances, ajouta-t-elle, je m'en vais vous dire ce que j'en sçais.

Histoire du Lutin d'Ardivilliers.

Ardivilliers est une terre assez belle en Picardie, aux environs de Breteuil. Il y revenoit un esprit, & ce maître lutin y faisoit un bruit éfroyable. Toute la nuit on ne voyoit que flâmes qui faisoient paroître le château tout en feu : on entendoit des hurlemens épouventables, & cela n'arrivoit qu'en certain temps de l'année vers la Toussaints. Personne n'osoit y demeurer, que le fermier avec qui cet esprit s'étoit apprivoisé. Si quelque malheureux passant y couchoit une nuit, il étoit étrillé de maniere que les marques en demeuroient sur sa peau plus de six mois aprês. Si c'étoit une femme, & qu'elle fût un peu jolie; l'esprit se contentoit de tirer sa couverture, & de porter ses mains spirituelles par tout où il lui plaisoit.

Bon! parbleu, dît le Chevalier; l'esprit avoit de l'esprit.

Le lendemain, reprit Mademoiselle de Barbesieux, la belle disoit qu'elle avoit senti quelque chose de froid se couler à côté d'elle; & on lui rendoit raison de ce que c'étoit. Voila pour le château. Les paysans d'alentour voyoient bien d'autres

choſes : tantôt quelqu'un avoit vu de loin une douzaine d'autres eſprits en l'air, ſur ce château : ils étoient tous de feu, & danſoient un branle à la payſanne. Un autre avoit trouvé dans une prairie je ne ſçai combien de Préſidens & de Conſeillers en robbe-rouge ; mais ſans doute ils étoient encore tout de feu : ils étoient aſſis, & jugeoient à mort un Gentil-homme du pays qui avoit eu la tête tranchée il y avoit bien cent ans. Un autre avoit rencontré la nuit un Gentilhomme, parent du Préſident, qui ſe promenoit avec la femme d'un autre Gentil-homme des environs. On nommoit même la Dame. Vous remarquerez s'il vous plaît, que ce parent & cette Dame ſont encore vivans. On ajoutoit qu'elle s'étoit laiſsée cajoller, & qu'enſuite elle & ſon galant avoient diſparu. Ainſi pluſieurs autres avoient vu, ou tout au moins, oui dire des merveilles du château d'Ardivilliers. Cette farce dura plus de quatre ou cinq ans, & fit grand tort au Préſident, qui étoit contraint de laiſſer ſa terre à ſon fermier à três-vil prix. Mais enfin il ſe réſolut de faire ceſſer la lutinerie, perſuadé par beaucoup de circonſtances, qu'il y avoit de l'artifice de quelqu'un en tout cela. Il va à ſa terre vers la Touſſaints, couche dans ſon château, fait demeurer dans ſa chambre deux Gentils-hommes de ſes amis, bien réſolus ; au premier bruit ou à la premiere apparition, l'on tire ſur les eſprits avec

de bons pistolets. Les esprits, qui sçavent tout, sçurent apparemment ces préparatifs : pas un d'eux n'osa paroître. Ils redouterent celui du Président, qu'ils reconnurent avoir plus de force & plus de subtilité qu'eux. Ils se contenterent de traîner des chaînes dans une chambre au dessus de la sienne, au bruit desquelles la femme & les enfans du fermier vinrent au secours de leur Seigneur. Ils se jetterent à ses genoux pour l'empêcher de monter dans cette chambre. Hé ! Monseigneur, lui crioient-ils, ne vous y exposez pas. Qu'est-ce que la force humaine, contre des gens de l'autre monde ? Monsieur de Fecaucourt, avant vous, a voulu tenter la même chose ; il en est revenu avec un bras tout disloqué. Monsieur de Vurselles pensoit aussi faire le brave : il s'est trouvé accablé sous des bottes de foin, & le lendemain il en fut bien malade. Enfin ils alleguerent tant de pareils exemples au Président, que ses amis n'ayant pas voulu qu'il s'exposât à ce que l'esprit pourroit faire pour sa défense, ils en prirent seuls la commission. Ils montent tous deux à cette grande & vaste chambre où se faisoit le bruit ; tenant le pistolet d'une main & la chandelle de l'autre. Ils ne voyent d'abord qu'une épaisse fumée, que quelques flâmes redoubloient en s'élevant par intervales. Ils attendent un moment qu'elle s'éclaircisse : l'esprit s'entrevoit confusément au milieu. C'est un pantalon tout noir qui

fait des gambades, & qu'un autre mélange de flâmes & de fumée dérobe encore une fois à leur vue; il a des cornes & une longue queue; enfin c'est un objet qui donne de l'épouvente. L'un des deux Gentils-hommes sent un peu diminuer son audace à cet aspect. Il y a là quelque chose de surnaturel, dît-il à l'autre, retirons-nous; mais cet autre, plus hardi que lui, ne recule pas. Non, non, répondit-il, cette fumèe put la poudre à canon, & je ne trouve en cela rien d'extraordinaire. L'esprit même ne sçait son métier qu'à demi, de n'avoir pas encore soufflé nos chandelles. Il avance à ces mots, poursuit le spectre, le choisit pour lui lâcher un coup de pistolet, le tire, & ne le manque pas; mais il est tout étonné de voir qu'au-lieu de tomber, ce fantôme se retourne & se fixe devant lui. C'est alors qu'il commence lui-même à avoir un peu de frayeur. Il se rassure cependant, persuadé que ce ne pouvoit être un esprit. Et voyant que le spectre ne l'osoit attendre & évitoit de se laisser saisir, il forme le dessein de l'attraper pour voir s'il sera palpable ou s'il fondra en ses mains. L'esprit se voyant presse, sort de la chambre & descend par un petit escalier qui étoit dans une tour. Le Gentilhomme descend après lui, ne le perd point de vue, traverse courts & jardins, & fait autant de tours qu'en fait le spectre. Enfin ce fantôme, étant parvenu à une grange qu'il trouva ouverte, se jetta

dedans, & s'y voyant enfermé aima mieux disparoître que de se laisser prendre. Il fondit contre le mur même où le Gentil-homme pensoit l'arrêter, & le laissa fort confus.

Je le croi bien, dit Madame de Mulionne, & il avoit raison de l'être. Est-ce dans ce que vous venez de nous conter, que vous prétendez qu'il y ait de la friponnerie & de l'artifice ? Oui, Madame, répondit Mademoiselle de Barbesieux ; & cet esprit n'étoit autre que le fermier même du Président. Je l'allois dire, ajouta Montal ; & dês le commencement de votre histoire, je m'en suis douté. Et moi, reprit Madame de Mulionne, je n'ai pas eu cette pensée & ne l'aurai pas encore. Vous ne nous avez rien dit qu'un homme puisse faire, ou du moins il étoit magicien. Non, Madame repartit Mademoiselle de Barbesieux, il n'étoit nullement magicien, & il ne laissoit pas de faire tout ce que je vous ai raconté. Mais, Mademoiselle, repliqua Madame de Mulionne, vous vous moquez ; car outre qu'on est disparu tout d'un coup, comment voudriez-vous me persuader qu'il fût au pouvoir d'un homme de faire paroître un château tout en feu, s'il n'étoit point sorcier ? Il faisoit des traînées de poudre sur le haut de la couverture, reprit Mademoiselle de Barbesieux, & aux heures destinées à la mommerie, il y mettoit le feu ; cela paroissoit de loin la nuit. Il avoit aussi un de ces bâtons dont

les Baladins se servent sur leurs théâtres. Il en racloit les tuiles ; & cela faisoit un tel cliquetis, qu'on eût dit que c'étoit toute la couverture qui tomboit par petits morceaux. Voila de bonnes raisons, dît Madame de Mulionne ! Comment vouliez-vous qu'il fît encore voir des douzaines d'esprits en l'air sur ce château ? Ce n'étoit pas lui, Madame, répondit le Chevalier, qui faisoit paroître ceux-là, non plus que les Conseillers en robbe rouge & le parent du Président. C'étoit la malice de quelques paysans qui se plaisoient à en semer le bruit. N'est-ce pas l'ordinaire qu'on ne parle jamais de choses pareilles, sans que l'on y ajoute aussi-tôt milles contes à dormir de bout. S'il m'est aussi permis de dire ma pensée sur l'apparition de ce parent : puisqu'il est encore en vie aussi bien que la Dame, il pouvoit être vrai qu'on l'eût vu lui-même avec elle, sans qu'il fût besoin que l'esprit empruntât leurs figures. Ce n'est pas une chose impossible à un homme de Paris qui est bien fait, & qui a beaucoup d'esprit, de faire un sot d'un Gentil-homme de Picardie. Mais ils sont disparus, repliqua-t-elle. Bon, bon ! poursuivit Montal ; c'est qu'ils s'étoient assis sur l'herbe & qu'on les avoit perdus de vue. Ne l'expliquai-je pas tout à fait bien ? dît-il à Mademoiselle de Barbesieux. Je n'ai rien à vous répondre là-dessus, répartit-elle ; mais il est constant que c'étoit ce fripon de fermier qui faisoit seul

tout le désordre: & pour répondre à la grande objection que Madame m'a faite sur ce que l'esprit est fondu contre la muraille, quand l'ami du Président pensoit l'arrêter : je n'ai qu'à en achever l'histoire.

Ce Gentil-homme l'ayant ainsi vu fondre, appella du monde: se fit apporter dequoi enfoncer le palier où le spectre sembloit s'être évanoui. Il découvrit que c'étoit une trape qu'on fermoît d'un verrou, aprês qu'on y étoit passé. Il descendit dedans, trouva le pantalon & de bons matelats qui l'empêchoient de se blesser en le recevant doucement quand il s'y jettoit la tête la premiere. Il l'en fit sortir. Le caractere qui rendoit l'esprit à l'épreuve du pistolet, étoit une peau de buffle ajustée à tout son corps. Le galant avoua toutes ses souplesses, & en fut quitte pour payer à son maître les redevances de cinq années sur le pied de ce que la terre étoit affermée avant les apparitions. Un homme plus vindicatif & moins vertueux que le Président l'auroit fait pendre. Voilà, Madame, ce que je vous assure être veritable; & il n'y a point de doute qu'aprês cela il ne faut point croire à tout ce qu'on dit des esprits.

Je veux tout ce qu'il vous plaît, dit Madame de Mulionne; mais je ne laisserai pas d'en avoir toujours grande peur, & la pensée seulement m'en a déja fait venir plusieurs fois l'eau aux yeux. Je le croi bien, répartit Mademoiselle de Bar-

besieux : A moi-même, qui ne suis pas des plus peureuses, cela ne manque presque jamais de m'arriver lorsqu'on se met à parler des esprits. Je croirois être plus hardi que vous, dît Montal; & toutefois je ne me défends pas plus qu'un autre des premieres impressions que nous donnent ces vilaines idées; mais il ne faut point s'en étonner. L'homme n'a point assez de pouvoir sur soi pour changer facilement une habitude qu'il a prise dês l'enfance de fremir au seul nom des spectres : & malgré toute la raison, l'imagination seule d'une chose affreuse est capable de causer ce fremissement au plus résolu. Cela ne m'empêcheroit pourtant pas de poursuivre mon chemin en quelque lieu ténébreux que ce fût, si j'y avois affaire. Je ne laisserois pas même de suivre quelque chose qui me seroit apparu, afin de m'en éclaircir; quand je ne pourrois aller aprês qu'en tremblant. Je doute fort de ce dernier point, dît Mademoiselle Velzers. Et moi aussi, ajouta Madame de Mulionne. Cette conversation fut interrompue en cette endroit, par l'arrivée d'un laquais qui apportoit une lettre à Mademoiselle de Barbesieux.

C'est une lettre douce, lui dît Madame de Mulionne; vos yeux rioient en la lisant. Je vous l'avoue, répondit Mademoiselle de Barbesieux. J'en devrois pourtant être affligée; car le sujet n'est autre chose que la maladie d'une personne qui touche de fort près à quelqu'un

que je confidere. Ah ! parbleu Mademoiſelle, s'écria le Chevalier, j'ai deviné ce que c'eſt : & ſi vous voulez confeſſer la verité, vous voudriez déja qu'on fût mort. Pourquoi cela ? repondit-elle aſſez nonchalamment, je ne ſouhaite la mort à perſonne. L'air dont vous répondez, dît Madame de Mulionne, commence auſſi à me faire deviner quelque choſe. Si cette perſonne-là mouroit, ne feriez-vous pas vangée de la bigotte dont vous nous avez promis l'hiſtoire ? Je ne ſçai pas, Madame, répondit Mademoiſelle de Barbeſieux, ſi vous ſçavez de quelle bigotte j'ai voulu parler : quoiqu'il en ſoit, vous pourriez ne vous pas tromper. Enfin donc, dît le Chevalier, le bon-homme Marquis d'Iſoure ſera bientôt mort. Que Dieu ſoit loué, ajouta-t-il, voilà une préparation au dénouement de notre roman ; une de nos heroïnes ſera bien-tôt mariée. Il fit rougir Mademoiſelle de Barbeſieux en nommant ce bon vieux Marquis. Vous n'êtes vraiment pas ſage, lui dît-elle : vous croyez ſçavoir beaucoup de mes affaires, lorſque vous les ignorez entierement. A mon ignorance prés, Mademoiſelle, répondit-il, le bon-homme fût-il déja enterré, & euſſions-nous entendu l'hiſtoire de la bigotte ; car voici le temps de la dire, & la lettre eſt venue trop à propos nous remettre ſur votre chapitre pour perdre cette occaſion d'ouir le récit de vos avantures. Je ne refuſe point de ſatisfaire à

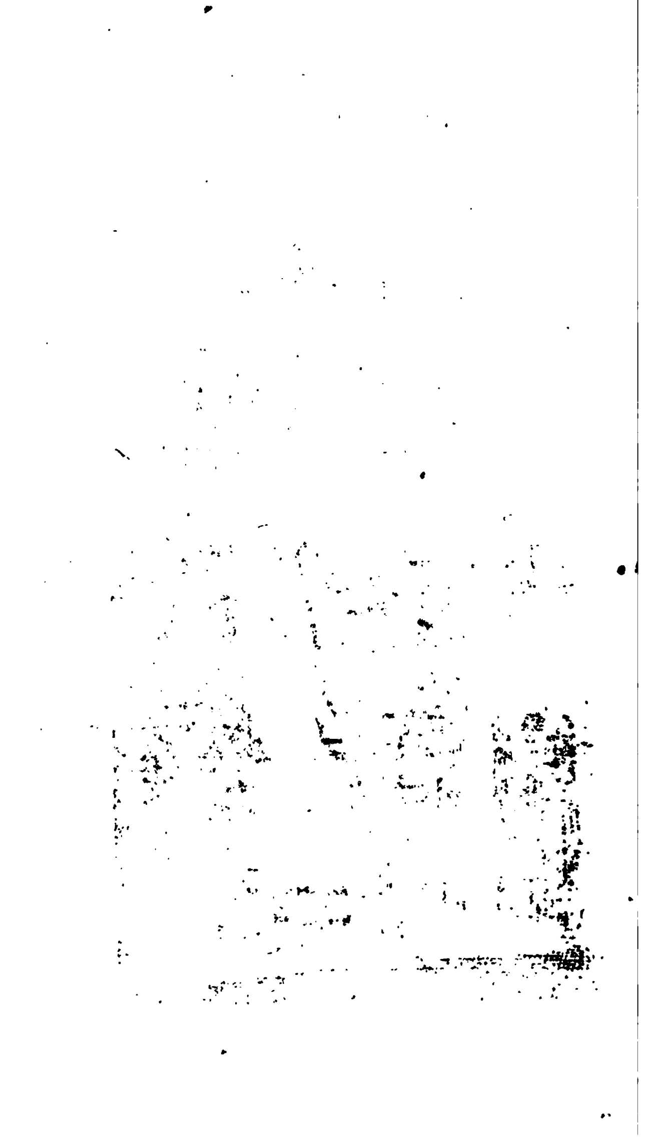
ce que j'ai promis, rêpliqua-t-elle ; mais celui qui m'a apporté la lettre en attend une réponse, & je demande permission à la compagnie de l'aller écrire. Elle se retira à ces mots dans une chambre particuliere, où elle emmena le laquais ; & les autres Dames avec Montal descendirent dans le jardin pour y faire, en attendant, un tour de promenade.

Quand elles furent au bout du parterre, elles apperçurent dans une allée, du monde de dehors qui étoit aussi venu s'y promener. Entre autres Mademoiselle Velzers reconnut le Marquis de Mirestain avec le petit Lusigni. Voila un homme, dît-elle aussi-tôt à Madame de Mulionne, en montrant ce Monsieur de Mirestain, dont il y auroit une histoire assez romanesque à raconter. Quelle histoire ? répondit Montal. Prenons une autre route que la leur, reprit-elle, de peur qu'il ne vienne m'empêcher d'en parler ; car c'est une chose qu'il m'a dite en confidence, & qu'il m'a prié de ne point divulguer. On se détourna comme elle le souhaitoit pour l'entendre, & elle commença ainsi.

Histoire du Marquis de Mirestain & d'une belle Princesse.

Ce Gentil-homme, qui étoit un peu parent d'une jeune souveraine de notre voisinage, passa un jour par ses états. Vous voyez qu'il est assez bien fait, & qu'il a bonne mine. Il fit sa cour à la Princesse,





& ne lui déplut pas. L'estime qu'elle eut pour lui devint si grande, que pour éviter de tomber en quelque faute, elle fut contrainte de le renvoyer en son pays. Un autre que moi auroit un beau sujet de parler ici des larmes qui furent répandues avant qu'elle pût prendre cette résolution, des combats que firent sa vertu & son amour : mais je laisse cela à une Mademoiselle de Scuderi ou au Marquis de Mirestain même, pour moi je n'y entens riens. Il revint donc en France pour le moins aussi affligé d'être séparé de sa Princesse, qu'elle l'étoit de son éloignement. Ils s'écrivent : ils deviennent malades, & tout languissans à force de vertu. Le Prince souverain meurt durant ces entrefaites. Le Marquis croit que sa fortune en deviendra meilleure. La Dame s'imagine aussi qu'elle n'en souffrira plus tant, & qu'elle pourra au moins ôter le crime de ses desirs. Mais un monstre encore plus épouventable que la vertu se vient mêler de ses affaires.

Voyez un peu, dît Madame de Mulionne, comme cette Demoiselle nous conte son histoire, & parle de la vertu d'un ton railleur ! Il semble vraiment qu'elle s'en moque. Elle a aussi raison de s'en moquer, dît le Chevalier ; & c'est la plus sote chose du monde, sur tout pour une fille, ajouta-t-il, en la regardant. Vous ne laissez du moins échaper aucune occcasion de m'en dégouter, lui repartit-elle en riant, & je ne sçai ce que

j'en dois juger. Tout ce qu'il vous plaira, lui répondit-il entre ſes dents & avec un tranſport un peu fou. Je voudrois en éfet pour mon repos que vous en euſſiez moins.

Un monſtre donc plus cruel que la vertu, continua la belle Hollandoiſe, vient tyranniſer la Princeſſe. Au lieu de conſentir que le Marquis de Mireſtain revienne aux Pays-bas, elle lui défend plus abſolument que jamais d'y ſonger. Elle craint de faire quelque choſe indigne de ſon rang en ſongeant à l'épouſer: elle ne lui permet plus même de lui écrire. Ce pauvre homme ſe conſume de regret; mais enfin l'amour lui inſpire un deſſein digne d'un heros. Il étoit un peu peintre, & dês ſa jeuneſſe ſon inclination l'avoit porté à apprendre du métier ce qu'il en falloit à un Gentil-homme comme lui. Il ſe déguiſa, fit proviſion des portraits de la plûpart des grands Seigneurs de la Cour de France; n'oublia pas le ſien; paſſa avec cette marchandiſe dans la ville même de la Princeſſe, dreſſa une boutique vis-à-vis de ſon palais, & y étalla tous ſes tableaux, à la reſerve du ſien toutefois, pour des raiſons qu'il avoit. Il vouloit que la Princeſſe ne fût point préparée à l'y trouver, & juger de ſes ſentimens par ſa ſurpriſe, ſi par hazard il pouvoit lui donner la curioſité de venir voir ſes peintures. Il fit préſent d'un tableau à une des filles d'honneur de la Souveraine; qui lui promit qu'elle feroit

naitre cette curiosité à sa maitresse. La Princesse entra chez lui un jour, & demanda à voir les portraits de quelques personne de la Cour. Il fit paroître le sien comme sans dessein en les cherchant. La Souveraine à cet aimable aspect changea de couleur, rougit, pâlit, & enfin s'évanouit. Une Princesse du Faramond ou du Cirus n'en auroit pas fait davantage: on cherche un pretexte à l'évanouissement, & on la ramene dans son palais. Elle n'y r'ouvre les yeux que pour pleurer, & la bouche que pour jetter de gros soupirs. *Helas!* s'écria-t-elle, *cher sujet de mes peines, par quel malheur m'es-tu venu rendre l'idée impitoyable qui est cause de tous les maux que j'endure!* ajoutant à cela d'autres pareilles lamentations.

Si le Marquis de Mirestain entendoit de quel air elle conte son histoire, dit Madame de Mulionne,il lui en voudroit un mal de mort. Gardez-vous bien de lui en redire quoi que ce soit, reprit Mademoiselle Velzers. C'est que lui-même me l'a contée en ces propres termes; & que je tâche de le contrefaire. Que cela est malicieux! dit Montal: mais il nous va rencontrer en face, quand nous serons au bout de l'allée où nous sommes, & je l'en avertirai. Ha! repartit la Hollandoise, vous m'en feriez un ennemi; & je serois fâchée qu'il s'apperçût que je raille du recit qu'il fait de ses aventures. La Princesse donc n'ouvrit la bouche que pour se plaindre; & quelque temps après

envoya querir le peintre. Elle voulut faire marché du portrait fatal. Mais que devint-elle à la vue du peintre même lorsque dépouillé de l'habit qui le déguisoit il se jetta à ses genoux ! C'est de ceci qu'on feroit un gros volume, neanmoins je n'en dirai mot. La presence de l'amant surmonta enfin toutes les considerations d'honneur & de vertu ? elle s'abandonna à son cher Marquis. Elle prit seulement des mesures pour ne lui accorder rien qui ne lui fût permis. Un mariage de conscience fit l'affaire.

Mon Dieu ! interrompit Madame de Mulionne ; qu'est-ce donc que ces mariages de conscience ? Hé ! répondit le Chevalier, c'est une galanterie honnête : mais cela est-il bon ; repliqua-t-elle. O Dieu ! Madame, reprit Montal, en doutez-vous ? Il n'y a rien de meilleur goût. C'est un mêlange de vertu & de débauche, qui est tout à fait délicat. Vous raillez, dît-elle, & on ne sçait comment prendre ce que vous dites ; mais répondez-moi serieusement. Pensez-vous que le mariage de conscience de Madame la Comtesse de Vilagrand avec son Ecuyer ; que celui de Madame la Princesse de Norias avec son voisin ; celui de la Duchesse de... je ne me souviens plus de son nom, avec son Intendant ; & une infinité d'autres : croyez-vous en verité que cela soit selon Dieu ? Oui, Madame, reprit-il ; & on ne le souffriroit point si cela n'étoit. Vous nommez la Princesse de Norias, interrompit

interrompit Mademoiselle Velzers ; mais elle n'est point mariée, & c'est une médisance. Mademoiselle, lui répondit Montal, vous venez un peu tard pour contester cette verité ; il n'y a rien de si seur, ni de plus generalement répandu. Hé bien ! Monsieur, repartit Mademoiselle Velzers, il n'y a donc qu'une fable generalement répandue. La Princesse de Norias n'est point mariée ; & peut-être avant qu'il soit peu, vous la verrez démentir tous ces faux bruits, en épousant encore un plus grand Prince que son premier mari ; car les astres la destinent à cela. Mais d'où viendroit donc l'attachement de son voisin à tous ses interêts ? dit Madame de Mulionne. N'avez-vous jamais eu personne dans les vôtres, Madame ? reprit la Hollandoise. Mais outre qu'on peut avoir cet attachement pour elle, à cause de son merite & de son esprit ; car aprês tout, elle en a beaucoup, & elle plaît à qui elle veut ; il y a une raison particuliere qui y engage son voisin. Il étoit ami du défunt Prince. Comme ce bon vieillard se vit au lit de la mort, il lui recommanda les interêts de sa veuve, & le fit jurer qu'il ne les abandonneroit jamais. On n'aura point de peine à le croire, si l'on considere d'un côté le solide appui d'un homme tel que lui, & de l'autre les affaires qui pouvoient arriver à la Dame. Elle n'avoit pas d'enfans, & plusieurs heritiers croyoient qu'on leur avoit fait injustice à son occasion.

C'eſt une pensée, interrompit Madame de Mulionne, qu'on ne leur ôtera pas aisément. Et cependant, reprit Mademoiſelle Velzers, il n'y en eut jamais de plus injuſte; car on pourroit plutôt dire que la maiſon du Prince étoit perdue, ſi la Princeſſe n'y eût apporté le bien qu'elle avoit. Vous êtes de ſes amies, dît le Chevalier à Mademoiſelle Velzers; & on voit bien que vous lui avez de grandes obligations. Moi! répondit-elle, point du tout: ce n'eſt pas pour aucune obligation que je lui puiſſe avoir; je ne crois pas même qu'elle ſçache tout le bien que je publie d'elle; mais j'aime à rendre ce témoignage à la verité. Nous venons de faire là une longue digreſſion, dît Madame de Mulionne: elle vous a empêché de finir votre hiſtoire du Marquis de Mireſtain. Eſt-ce qu'elle n'eſt point finie par le mariage? reprit Montal; cela iroit contre les regles du roman. Non pas, dît la belle Hollandoiſe, un mariage de conſcience ne peut ſervir de bonne concluſion.

Ils s'épouſerent donc pourſuivit-elle, ainſi que je l'ai dit; & elle en eut deux enfans. Il prit envie à la Dame, après cela, de venir voir le pere de ſon mari, ſous pretexte de quelque autre affaire qu'elle avoit en France. Comme elle fut arrivée dans leur château, ce bon-homme demanda à ſon fils où ils pourroient dignement coucher la Princeſſe. Le fils répondit que ce ſeroit avec lui. Le pere

qui ne sçavoit rien du mariage, fut offensé de cette repartie, qu'il crut trop libre. Il donna un soufflet au Marquis: toutes ces circonstances sont de l'histoire. La Princesse, pour l'empêcher de redoubler, lui dît que son fils pouvoit y coucher; & de quelle sorte. Il en eut une joye proportionnée à l'honneur qu'il recevoit. Depuis, deux ou trois années se passérent. La Princesse mourut. Le Marquis de Mirestain fut renvoyé en France par les heritiers. Ses deux enfant furent empoisonnez. Voilà la fin de ses avantures; passons désormais devant lui quand vous voudrez; il en aura peut-être quelqu'autre plus nouvelle à nous conter.

Elles arriverent un moment aprês au bout de l'allée, & entrerent dans celle où le Marquis de Mirestain se promenoit avec Lusigni. Ils se joignirent tous, & continuerent ensemble leur promenade. Messieurs, leur dît Mademoiselle Velzers, quelle heureuse avanture fait que nous vous rencontrons ici aujourd'hui? C'est un fou qui nous y a amenez, répondit le Marquis de Mirestain; & nous l'y avons accompagné pour voir un esprit qui revient, à ce qu'il nous a dit, dans ces allées. Ho ho! Messieurs, répartit-elle, le bruit de cette apparition a-t-il déja été jusques à vous? Il faut donc que celui à qui l'esprit s'est apparu, soit un homme de la Cour. Sans doute, reprit-il; car c'est le Marquis de Kimperbel. Quoi! ce seroit lui, dît-elle; &

il auroit été l'autre jour si prês de nous ! A l'heure qu'il est, répliqua-t-il, il est encore là-bas, qui voudroit bien que l'esprit lui apparut une seconde fois : nous l'y avons laissé tout seul. Comment, dît Madame de Mulionne, il veut revoir l'esprit ? N'avois-je pas entendu dire qu'il s'en étoit évanoui de frayeur ? Ce ne fut pas de frayeur, Madame, répondit le petit Lusigni, ce fut de joye & d'amour ; car vous sçaurez que cet esprit étoit celui de sa défunte maitresse. Mais vraiment, Madame, interrompit à ces mots Mademoiselle Velzers ; Vaux est un lieu merveilleux pour les avantures ; & je pense que la terre de son parc à une secrete vertu qui les y fait naître. On continua la conversation quelque temps sur la même matiere, puis on se mit à parler d'autre chose ; & voyant venir de loin Mademoiselle de Barbesieux qui avoit achevé d'écrire sa lettre ; on retourna au devant d'elle. Il n'y eut que Mademoiselle Velzers que Mademoiselle de Kermas obligea de tourner du côté où l'on avoit laissé le Marquis de Kimperbel ; afin, disoit-elle, de le surprendre & de lui faire peur. Quoi ! lui répondit la Hollandoise, tu peux enfin te résoudre à valoir quelque chose, toi qui entens des histoires entieres sans dire mot ? Et que veux-tu que je dise, lui répartit cette belle Bretonne ? N'est-ce pas assez que je vous écoute tous, & que ces histoires ne m'en divertissent pas moins ? Là-dessus, elle

la pressa encore d'aller jusques où étoit ce Marquis. C'est que je le connois aussi-bien que toi, ajouta-t-elle, & que nous aurions du plaisir si nous pouvions l'engager à nous conter l'histoire de cette défunte maitresse qu'il a vue. Je le veux bien, dît Mademoiselle Velzers; mais si elle alloit revenir tandis que nous serons avec lui ? Que tu es folle ! reprit Kermas; as-tu la foiblesse d'ajouter foi à ces sotises ? Hé quoi s'écria Mademoiselle Velzers, tu és aussi de nos esprits forts ? ah vraiment, poursuivit-elle, je ne m'étonne plus si on dit que les prudes sont les plus dangereuses, pour ne rien valoir ! Il faut que tu sois une bonne ame, puisque tu ne crains pas les esprits. Elles ne laisserent pas de s'avancer toujours vers le Marquis de Kimperbel. Cette belle Bretonne étoit masquée, & pour n'en être point du tout reconnue, elle pria son amie de ne la point nommer, & encore plus de ne la point faire parler. Sa raison étoit qu'elles auroient plus de plaisir du Marquis, s'il pouvoit ignorer qui elle étoit. Il faut, reprit Mademoiselle Velzers, qu'il y ait un grand mystere là-dessous; mais n'importe, allons. Elles aborderent ensuite le pauvre amant, que leur présence retira d'une profonde rêverie.

Il étoit assis sur un petit banc le long d'une palissade, attendant toujours le retour de cette chere ombre d'une personne qu'il avoit adorée vivante. Nous venons troubler votre solitude, lui cria de

l'oin Mademoiselle Velzers : nous interrompons le doux entretien que vous avez peut-être ici avec vos pensées ; mais il faut que vous pardonniez cette indiscretion à la curiosité qu'on a de voir des raretez. C'est une chose si extraordinaire à notre avis, qu'un amant qui aime encore une femme aprês qu'elle est morte, que nous n'avons pu nous empêcher de venir vous admirer. Il se leva pour saluer Mademoiselle Velzers, ne voulant connoître l'autre, qu'autant qu'il jugeroit qu'elle le souhaiteroit, puisqu'elle n'avoit pas levé son masque ; & répondant à l'aimable Hollandoise, avec un souris forcé : Je merite bien, lui dît-il, que les belles me raillent de mon extravagance ; mais, ajouta-t-il, Mademoiselle, il faut que cette fantaisie se passe. Il n'y a personne qui en sa vie n'ait été une fois amoureux. Croire que nous vous raillons de ce que vous êtes honnête-homme, repartit Mademoiselle Velzers, c'est mal expliquer ce qui nous amene. Cependant, continua-t-elle, n'est-ce point pour nous faire peur que vous avez fait courir le bruit de cette apparition, sçachant que nous étions ici ? car enfin nous ne la croyons pas vraye. Ah ! lui dît-il, je suis prêt à vous faire tous les sermens imaginables, qu'il n'y a rien de plus vrai. J'étois en ce même endroit Jeudi dernier ; j'y attendois mon valet de chambre que j'avois envoyé à un quart de lieue d'ici pour apprendre si un de mes amis y étoit, avant

que d'y aller moi-même. Comme je jettai les yeux ſans y ſonger dans ce petit cabinet que vous voyez là-bas, j'y vis le fantôme ſortir de la terre, ſe lever ſur ſes pieds, puis diſparoitre. J'en fus ſi troublé, que mon valet de chambre à ſon retour, me trouva preſque ſans ſentiment. Il fut contraint de chercher du ſecours dans le château.

Nous avons un Gentil-homme avec nous, dît Mademoiſelle Velzers, & il n'eſt pas que vous ne le connoiſſiez ; c'eſt le Chevalier de Montal. Je voudrois bien qu'il vous eût oui aſſurer ainſi ce que vous avez vu ; car on ne peut lui mettre dans la tête que cela ſoit poſſible. Au reſte, ajouta-t-elle, nous venons pour vous tirer de cet endroit qui doit être pour vous trop mélancolique. Je ſuis auſſi un peu trop peureuſe pour oſer y demeurer plus long-temps. Il faut que vous veniez ailleurs, & que vous nous contiez l'hiſtoire de ces belles amours, que la mort n'a pu refroidir. Ah! Mademoiſelle, s'écria-t-il avec un pareil ſouris que le premier ; à quoi m'engageriez-vous-là ? Nous ne vous quittons pas que cela ne ſoit fait, reprit-elle, & c'eſt peine perdue que de vouloir vous en défendre. Voila un tour, pourſuivit-il, que me jouent Mireſtain & Luſigni : ce ſont eux qui vous ont envoyé vous railler de moi de la ſorte. Pourquoi vous railler ? repliqua-t-elle. On ne raille point pour prier les gens de conter leurs hiſtoires.

Ils s'éloignerent à ces mots du cabinet, & tout en marchant il dît à Mademoiselle Velzers :

Histoire du Marquis de Kimperbel.

Quoique vous soyez de mes amies, vous ne m'épargnerez pas plus que les autres : & dire à une indifferente comme vous, qu'on a été extrêmement amoureux, c'est lui donner de belles occasions de se bien divertir. N'importe, ajouta-t-il, je l'ai été avant que d'épouser Madame de Kimperbel : & quoique je sois marié ; quoique j'aye pour ma femme toute l'estime & toute la complaisance qu'elle sçauroit desirer ; j'aime encore ce que j'aimois avant que d'être à elle ; je conserve dans le cœur un éternel regret de sa mort ; & ma passion est telle enfin, que j'aimerois mieux voir souvent l'esprit qu'on vous a dit qui m'est apparu, que toutes les plus belles choses du monde. Les larmes en cet endroit surprirent, malgré lui, un petit coin de ses yeux où elles parurent ; & la Hollandoise lui dît en riant : Je n'en vois rien, Monsieur, pleurez hardiment. Ah ! railleuse, lui répondit-il, vous voila déja au comble de votre joye ; puis il continua. Cette pauvre fille s'appelloit Mademoiselle de Kermas, d'une des plus illustres familles de Bretagne ; mais ruinée par le temps & par la fortune. Je la connus par le moyen de ses freres avec qui j'avois lié quelque espece

eſpece d'amitié dans une académie où nous avions appris nos exercices. J'en devins preſque tout d'un coup auſſi paſſionné, que je le fus toujours dans la ſuite : auſſi étoit-elle fort aimable. C'étoit une brune de belle taille : elle avoit des yeux remplis d'une langueur extrêmement douce ; tous les traits beaux, une gorge divine, & autant d'eſprit que perſonne en ait jamais eu : il penchoit néanmoins un peu plus vers le ſérieux, que du côté de l'enjouement.

Mademoiſelle Velzers ſe retourna à ces mots du côté de la belle Bretonne, qu'elle avoit déja pouſsée pluſieurs fois du coude à chaque parole de Monſieur de Kimperbel. Qu'elle étrange avanture eſt-ce donc ici ! lui dît-elle à l'oreille. Voila ton nom, & ton portrait ; & il ſemble que ce ſoit de toi qu'il veuille parler ; mais pourtant tu n'es pas morte. Kermas ne lui répondit qu'en la repouſſant auſſi de ſon coude, pour lui faire ſigne de ne pas interrompre le Marquis de Kimperbel. Ces petites façons, Meſdames, leur dît-il, me font croire que vous avez quelque deſſein en me faiſant conter mon hiſtoire : peut-être je connois cette Dame maſquée ; mais je veux bien achever de vous divertir.

J'aimai donc extrêmement dês le premier jour ; & j'apportai tous les ſoins imaginables pour le faire connoître. Je fus même aſſez heureux pour perſuader, pour n'être point haï, & pour faire con-

ſentir après un mois de combat que l'on m'épousât ſecretement. Les meſures priſes, nous nous mariâmes en la préſence de ſes deux freres & de trois ou quatre autres confidens. Nous vêcumes pendant trois mois les plus heureux du monde. Point de traverſes, point de ſoupçons. Je me dérobois toutes les nuits de la maiſon par la porte du jardin; les freres de Mademoiſelle de Kermas m'y attendoient, m'eſcortoient juſques chez leur ſœur, & me ramenoient avant le jour: difficultez aimables, qui ne nuiſoient point à nos plaiſirs. Mais enfin notre ſecret fut découvert. Comme j'étois le fils du Gouverneur de la Ville, & que nous nous cachons mal-aiſément dans un lieu où tout le monde nous connoît, ſans que nous connoiſſions tout le monde; quelqu'un me vit ſans doute malgré mes précautions. On commença de ſe dire à l'oreille que j'étois amoureux, & que j'allois toutes les nuits en bonne fortune. Le bruit en alla juſqu'à mon pere qui me fit épier: plus toutefois au commencement, pour connoître la maitreſſe de ſon fils, que pour autre choſe. Il n'étoit pas incommode comme pluſieurs peres, & il m'eût bien volontiers permis une galanterie. J'y donnai pourtant ſi bon ordre, que je trompai tous ſes eſpions. Il ne comprit rien à mon intrigue, ſinon que j'étois capable d'être marié puiſque j'avois une amourette, & il y travailla peu de jours aprês. Il m'avoit deſtiné dês mon

enfance à Mademoiſelle de Kimarez, & je devois m'attendre il y avoit long-temps à cette tempête. Je ne pus toutefois la voir ſi proche, ſans une frayeur mortelle. Je fremis à la ſeul propoſition que mon pere me fit d'épouſer cette Demoiſelle. Monſieur, lui répondis-je, que voulez-vous que je faſſe d'un enfant? Celle que vous voulez me donner pour femme n'a encore que dix ans; je n'en ai moi-même que quinze ou ſeize; ſerons-nous capables de nous aimer? Vous en ſerez capable, me répliqua-t-il, puiſque vous l'êtes bien de raiſonner là-deſſus: & d'ailleurs la petite de Kimarez que je vous deſtine, outre qu'elle eſt des plus riches du pays, ſera dans un ou deux ans l'une des plus grandes beautez de France. Il eſt vrai, Monſieur, lui repartis-je; mais malgré tout cela je ne ſçais ſi je la pourrai aimer autant que vous le voudrez. Et pourquoi non? me répondit-il: vous avez été élevez enſemble dês le berceau, & vous vous êtes aſſez aimez juſqu'à cette heure. Oui, repris-je auſſi-tôt: mais l'amour que je puis avoir pour elle a paſsé en habitude d'amitié fraternelle. On ne regarde en cet état l'amour conjugal que comme une eſpece d'inceſte; & les paſſages de l'un à l'autre ſont preſqu'impoſſibles à la nature, quoiqu'ils s'accordent avec les lois.

Vous riez, dît il en s'interrompant, à cauſe que je vous rapporte juſqu'aux entretiens que j'avois avec mon pere. Au-

contraire, lui répondit-elle; c'est ce qui j'aime: il est vrai que vous étiez déja bien sçavant, pour n'avoir pas plus de quinze ans. Je m'emporte insensiblement, reprit-il, & m'étends sur un récit que je voulois trancher court; mais c'est que le passé est toujours present à ma mémoire: & qu'il me plaît toujours. Vous croirez cependant, que c'est le moi d'apresent qui est sçavant, ou que c'étoit le moi d'alors; cela ne nuit pas fort au fond de l'histoire, & m'est indifférent. Mon pere, qui du moins n'attendoit pas d'un homme de mon âge ce que je lui pus dire, vit bien que j'avois quelque conseil, & craignit que mes amours secretes ne fussent dangereuses. Il se résolut de m'observer plus que jamais. Il feignit de ne me pas vouloir contraindre à épouser Mademoiselle de Kimarez, afin que perdant mes défiances je fusse plus facile à surprendre dans mon intrigue. Mais il y eût perdu son temps sans une fiévre violente dont je fus attaqué quelques jours aprês. Je m'étois échauffé à la chasse, & cette fiévre me jetta dans la rêverie. Je nommai souvent ma chere Kermas dans mes accês, & il n'en fallut pas davantage pour tout découvrir à mon pere. Il étoit fort ambitieux; & comme il n'avoit de fils que moi seul, il fut au désespoir quand il sçut mon mariage. Sa colere produisit les plus cruels effets du monde. Je les passe sous silence, parce que l'histoire en seroit trop longue. Monsieur, il n'im-

porte, dît Mademoiselle Velzers, contez-nous tout par le menu, je vous en prie : car je vous assure que je prens tant de part à tout ce que je viens d'entendre, que cela m'attendrit : & il produit peut-être encore de meilleurs sentimens pour vous dans le cœur de la Demoiselle masquée que vous voyez à côté de moi. Kermas tiroit sa compagne par la robbe de toute sa force, tandis qu'elle disoit cela au Marquis de Kimperbel, de peur qu'elle ne la découvrît. Je lui en suis bien obligé, répondit-il, qui qu'elle puisse être ; mais je n'aurois pas assez de temps pour faire ce que vous voulez, & d'ailleurs, la mémoire m'en seroit trop sensible. Il suffit de vous dire qu'aprês que la résistance de cette pauvre femme eut lassé la patience de mon pere, qui vouloit qu'elle consentît à la dissolution de son mariage, il la fit enlever secretement & conduire dans un château tout entouré de la mer, dont un de ses amis étoit Gouverneur. Peu s'en fallut qu'il ne perdît aussi ses deux freres, Messieurs de Kermas ; & pour moi je pensai mourir de chagrin de tout ce désordre. J'eus besoin pourtant de dissimuler l'excês de mon déplaisir, de peur que, si mon pere eût désespéré de me voir oublier Mademoiselle de Kermas, il ne s'en fut défait par quelque voye funeste, car il n'y avoit pas d'homme plus violent, & l'autorité qu'il avoit dans la province le rendoit capable d'entreprendre tout sans scrupule. Que

vous dirai-je enfin ? Je lui persuadai qu'on ne m'avoit pas fort affligé de m'en débarrasser. Il m'envoya faire un petit voyage pour achever de me guérir. Je revins secretement dans le pays lorsqu'on m'en croyoit bien éloigné. Je trouvai l'invention de revoir ma chere Kermas malgré la cruauté de mon pere & la vigilance du Gouverneur du château. J'y entrai sous un habit déguisé : trop heureux de posseder encore celle que j'aimois, toute prisonniere qu'elle étoit, si cela eût pu durer : mais le malheur qui me persecutoit alla presqu'en même temps inspirer la vengeance aux freres de Kermas. Ils dresserent des embûches à mon pere comme il étoit à la chasse, ils ne furent point les plus forts ; tous deux perirent misérablement. L'un deux ayant été fouillé aprês sa mort, on trouva sur lui la moitié d'un billet écrit de la main de sa sœur. Ces paroles y étoient. *Je vous en ai écrit plusieurs fois, mon frere, prévenez le pere de Monsieur de Kimperbel, ou nous perirons infailliblement.* C'étoit un morceau d'une lettre par laquelle elle conseilloit à ses freres de l'instruire eux-mêmes de notre mariage avant qu'il le sçut d'ailleurs. Elle espéroit que la considération de la maison ancienne des Kermas, jointe aux prieres de quelques amis puissans qui se mêleroient de l'accomodement, le feroit consentir à leur alliance. Mais le billet ne fut pas interprêté de la sorte : mon pere crut qu'elle sollicitoit plûtôt

ses freres de se défaire de lui. L'action qu'ils venoient de commettre ne donnoit pas lieu à croire autre chose. Il vint plein de furie au château de son ami, résolu pendant qu'on ignoroit encore que ce fut lui qui l'eût enlevée, de l'envoyer tenir compagnie à ses deux freres. La pauvre prisonniere en eut avis avant qu'il arrivât. Les mauvaises nouvelles surpassent la vitesse des couriers mêmes; & celle-là avoit devancé celui qu'il avoit envoyé au château pour empêcher qu'elle ne sçût rien de ce qui s'étoit passé, avant qu'il y fût. Frapée comme d'un coup de foudre au récit de la mort de ses freres, elle tomba par terre évanouie : elle étoit prête d'accoucher. Cette chûte avança le temps de son accouchement, & elle mourut dans le travail. Depuis ce temps-là, j'ai couru, j'ai voyagé, j'ai fui toujours, autant que j'ai pu la rencontre de mon pere, qui étoit cause de tous les maux que je souffrois. Mais enfin, le temps, des sentimens d'honneur, l'importunité de mes amis, & le desir d'un grand Prince, me firent résoudre à épouser Mademoiselle de Kimarez. Mais ni le temps, ni l'honneur, ni l'importunité, ni le Prince, ajouta-t-il en soupirant, n'ont pu ôter l'infortunée Kermas de mon souvenir. Je n'ai jamais eu, depuis, aucune veritable joye : & je crois, deussai-je passer pour un ridicule & un chimérique, qu'elle ne m'est apparue ici il y a deux jours, que pour m'avertir qu'elle m'aime encore en l'autre monde.

Madame de Mulionne & Mademoiselle de Barbesieux, qui s'étoient entretenues ailleurs avec le Chevalier de Montal, le Marquis de Mireſtain, & le petit Luſigni, parurent au bout de l'allée comme le Marquis de Kimperbel achevoit ſon hiſtoire ; & pour ne point eſſuyer tout ce que lui auroit pu dire une compagnie ſi enjouée, il prit congé de la Hollandoiſe & de la Bretonne, quelque inſtance que fît la premiere pour le retenir : & au grand regret de la derniere, il ſe déroba du jardin pour s'en retourner à Fontaine-bleau tout ſeul. Voila qui eſt fort honnête! cria de loin le Chevalier de Montal aux deux amies ; on vous loue, Meſdemoiſelles, d'avoir été trouver ſans nous un homme qui fait courir aprês lui juſqu'aux belles de l'autre monde. La Hollandoiſe eût voulu n'être pas obligée de répondre à cela, par le deſir qu'elle avoit d'interroger ſa Kermas ſur toutes les choſes qu'elle venoit d'apprendre : mais il fallut remettre à la nuit à contenter ſa curioſité ; lorſque cette belle Bretonne & elle ſeroient couchées enſemble à leur ordinaire. Elle répondit au Chevalier : Il eſt vrai, Monſieur, notre entretien même n'a été que d'amour ; mais vous voyez combien il fait le cruel, & comme il quitte bruſquement les gens de ce monde-ci. J'en devine la cauſe, dît Luſigni ; c'eſt qu'il voit bien qu'il auroit à répondre à des perſonnes qui ne croyent pas volontiers aux eſprits. Mais, Meſde-

moiselles, vous a-t-il conté l'histoire de cette Dame dont l'ombre lui est apparue ? il n'y en a pas dans les romans de mieux intriguée que celle-là, sur ma parole. Oui, répondit Mademoiselle Velzers, nous sçavons tout; &, s'il plaît à Dieu, nous en sçaurons bien-tôt encore davantage. Elle n'acheva point ce qu'elle vouloit ajouter à cela, parce que Mademoiselle de Kermas lui fit toujours signe de n'en point parler. Mais Montal qui étoit curieux; Que sçaurez-vous donc davantage, lui dît-il, puisque vous en sçavez toute l'histoire ? Nous en sçaurons peut-être quelqu'autre, répondit-elle, de Monsieur de Lusigni ou de Monsieur le Marquis de Mirestain; car il n'est pas qu'il ne leur soit arrivé quelques avantures. Vous ne voulez rien moins dire que cela, reprit le Chevalier; mais il fut interrompu, & Mademoiselle de Barbesieux dît; Qui nommez-vous ici Monsieur de Lusigni ? Mademoiselle, c'est le petit homme que voila, répondit le Marquis de Mirestain en le montrant. Pardon, Monsieur, lui dît-elle, si je ne vous ai pas fait de compliment; je n'avois l'honneur de vous connoître que de reputation. Comment, Mesdames, vous ne sçavez pas que ce Gentil-homme-là est l'homme de France qui vous peut le mieux faire l'histoire de ma bigotte ? elle a été amoureuse de lui. Lusigni fut extrêmement surpris d'entendre parler de lui en ces termes. Vous vous dispenserez

mal-aisément de satisfaire à la curiosité de ces Dames, lui dît le Chevalier de Montal; personne ne participe à l'honneur de leur entretien, qu'il ne lui en conte une histoire, & j'ai conté la mienne. Mais, Mesdames, répondit Lusigni en raillant, je ne suis point encore las de prétendre à être favorisé des belles; & si je revelois leurs secrets, il m'y faudroit renoncer. Si vous ne dites pas celle que nous voulons que vous nous disiez, reprit Mademoiselle de Barbesieux, je la dirai moi-même: je sçais jusqu'aux moindres particularitez de vos affaires; & je vous avertis de plus, que je ne flaterai personne si je m'en mêle je nommerai les gens par leur nom. Ma foi, Mademoiselle, repartit Lusigni, vous ferez ce qu'il vous plaira; mais je ne publirai point les faveurs qu'on m'a faites. Bon, bon, dît Madame de Mulionne, voici une nouvelle sorte de discretion: il ne veut point dire ses affaires: mais il souffrira avec plaisir que les autres les disent, & souscrira en un besoin à tout ce qu'on voudra. Si je croyois, répondit-il, qu'on pût parler d'une veritable intrigue, peut-être que je prierois bien fort cette belle Demoiselle d'épargner les interessez. Mais ce m'est quelque chose de si nouveau d'apprendre qu'on a été amoureux de moi, que je voudrois qu'on m'eût dit vîtement le nom & le surnom de celle qui a eu tant de charité, & toutes les circonstances d'une si bonne fortune. L'ex-

cuſe n'eſt pas mauvaiſe, dît Madame de Mulionne; mais Mademoiſelle de Barbeſieux ne va point laiſſer de parler. Sans doute, ajouta cette Demoiſelle; & voici ce que j'en ſçais.

Hiſtoire de Monſieur de Luſigni, & de Mademoiſelle de Revenois,

Cet honnête Monſieur-là, petit comme il eſt, n'a pas laiſsé étant en Gaſcogne de rendre une grande fille trés-amoureuſe de lui. Et pour faire mon hiſtoire dans les regles qui ſont à la mode, je vais commencer par le portrait de cette belle. Elle étoit rouſſe & ſourde....Ce début fit rougir Luſigni. Vous me faites, dît-il, beaucoup d'honneur, de me donner une ſi aimable maitreſſe. Patience, reprit-elle, je dirai ce qu'elle a de beau; mais je veux être fidelle hiſtorienne. Elle étoit donc ſourde & rouſſe: on pourroit dire même qu'elle étoit preſque muette, tant elle étoit bégue; il lui faloit une heure pour dire un mot. En récompenſe, elle avoit le plus beau teint du monde, & ſa blancheur ébloüiſſoit. C'étoit une beauté achevée; les yeux, le nez, la bouche, la taille, le haut & le bas du viſage, le col & la gorge, étoient des choſes dont elle eût fait grand argent, ſi elle eût voulu en laiſſer prendre la copie aux Peintres. Voila du moins qui me conſole, reprit-il, en riant; & les belles parties ſont en plus grand nombre que les laides. Elle avoit

encore beaucoup d'esprit, continua Mademoiselle de Barbesieux; sa plume reparoit agréablement le défaut de sa langue. Elle tournoit les choses délicatement, aisément, méchamment; enfin comme elle le vouloit, & selon qu'elle en avoit besoin. C'étoit aussi une abondance quasi sans pareille: faire dix billets par jour à son cher Monsieur de Lusigni, n'étoit qu'un jeu pour elle. Hé! mon Dieu, interrompit Madame de Mulionne, n'en verrons-nous pas un? Non, reprit Mademoiselle de Barbesieux, tout est brulé. Cet amoureux Monsieur-là a été assez bon pour en faire un sacrifice; & peut-être qu'il n'est pas à s'en repentir. Mais Mademoiselle, dît Lusigni, il sembleroit à vous entendre, que tout ce que vous dites fût veritable: qui vous en a donc tant appris? La Marquise de Vierson, lui répondit-elle. Etes-vous content? & croirez-vous que je parle maintenant sans sçavoir bien ce que je dis? Ah! Mademoiselle, repliqua-t-il, je me rends aprês cela; mais la Marquise de Vierson est une infidelle; d'avoir publié des choses de cette nature. Mais vous encore plus, lui dît Madame de Mulionne, d'en avoir fait confidence à cette Marquise. Non, Madame, reprit Mademoiselle de Barbesieux, c'est qu'elle avoit été témoin de leur rupture. Voila donc le portrait de la belle de Revenois, ajouta-t-elle; car il ne faut pas oublier de la nommer. Leur premiere connoissance

vint des bains de Bourbon, où ils s'étoient vus ; & de s'être depuis rencontrez ensemble à Bordeaux. M. de Lusigni a voulu faire croire qu'il avoit eu bien de la peine à résoudre la Demoiselle à aimer ; mais c'est un conte : elle se declara la premiere. Il lui parloit des filles qui avoient la foiblesse de souffrir que des hommes les revissent aprês une infidelité ; & lorsqu'il se croyoit fort éloigné d'être aimé, & je croi encore plus d'être amoureux : *Pou-pou-poul moi*, lui dît-elle en beguayant, *ze-ze ne su-suis pas de-de-de ces filles-là ; & papar exemple, si-si-si, vous m'en aviez faifaifait une, vous ne-ne me-me reregagneriez za-zamais.* O que vous êtes méchante Mademoiselle ! lui dît Lusigni à ces mots ; & quel coup de pinceau vous donnez à cette pauvre fille ! il s'en faut la moitié qu'elle ne soit aussi begue que vous la representez. Il n'importe, reprit-elle, il est toujours vrai qu'elle vous a dit cela. Depuis ce moment, l'amour s'augmenta tous les jours. Je ne m'amuserai pas à vous particulariser tout ce qui se passa entre-eux, avant que de parvenir aux bonnes affaires ; la nuit s'approche, & je puis dire quelque chose de meilleur. Il faut sçavoir seulement qu'avec l'amour cette belle sentit naître en son ame un desir violent d'apprendre à faire des vers. Monsieur que voilà, qui s'en démêle galamment, prit ce prétexte pour la voir assez souvent chez elle. Le commerce dura jusques à ce que la mere ne le trouva

plus bon. Vous êtes devote, ma fille, lui dît-elle; vous êtes ennemie de l'amour, vous voulez qu'on le croye; accordez pourtant un peu tout cela avec le reste, dît Madomoiselle de Barbesieux : vous voulez enfin, ajouta cette bonne mere, que toutes vos compagnes ne regardent pas un homme; & vous en souffrez un tout seul avec vous dans votre chambre? cela n'est pas bien. Comme à cette remontrance on joignit la défense; elle donna rendez-vous ailleurs. Une Lingere, l'exemple de tout le quartier pour sa devotion, & qui avoit accoutumé de faire des mouchoirs à Mademoiselle de Revenois, lui prêta sa maison pour y prendre des leçons de poësie. On fit faire deux clefs d'une même chambre, le premier venu y entroit & attendoit l'autre. Je n'ose vous dire l'artifice dont la belle se servoit pour s'y rendre commodément, & sans que ses gens s'en apperçussent. Il suffit que son carrosse l'attendoit à la porte d'un convent, & qu'il sembloit toujours qu'elle en sortît quand elle revenoit d'ailleurs. Ce vertueux exercice dura deux ans & plus; pendant lesquels on dit même qu'elle eût mis de belles productions en lumiere si elle eût voulu. Elle avoit fait un ouvrage fort naturel & fort galant; mais quelques considerations lui firent envisager cela comme une chose qui ne seroit pas bien seante à une fille qui se piquoit de haïr la galanterie. Elle étouffa en même temps & l'ouvrage & l'envie de le rendre public.

Par ma foi, Mademoiſelle, interrompit encore le heros de cette hiſtoire, vous êtes une ennemie bien dangereuſe; & il ne fait guere bon vous déplaire. Comment l'entendez-vous ? reprit-elle : eſt-ce être ennemie d'une perſonne que de dire ce qu'elle a fait de louable ? Je vous aſſure qu'il y a bien des auteurs qui n'auroient pas la force de ſupprimer leurs ouvrages comme elle, quand ils ſçauroient qu'il ne leur en devroit pas revenir grand honneur : mais laiſſez-moy achever.

Ils ſe trouverent donc aſſez ſoigneuſement chez la Lingere deux ans durant. Monſieur de Luſigni étoit content d'elle : tout autre qui eût voulu montrer à la belle, eût été fort mal reçu. Tout ce qu'elle écrivoit s'adreſſoit à lui ſeul; mais il lui prit envie après cela d'éprouver la ſcience des autres. Un homme de la premiere qualité paſſant là pour aller à ſon Gouvernement, lui parut bon poëte, à ſa mine. Elle s'imagina que ſon rang devoit lui fournir des penſées plus relevées que celles de Monſieur de Luſigni. Je croi pourtant qu'elle pouvoit ſe tromper. Mais enfin elle fit tout ce qu'elle put pour attirer cet homme de qualité. Les billets coururent. Quoi qu'il la mépriſât, il ne laiſſoit pas d'y répondre. Il s'en faiſoit une de ces bonnes fortunes; qui, ſi elles ne touchent point le cœur, ſervent au moins de matiere d'entretien plaiſant à un homme, lorſqu'il eſt avec ſes amis.

Monsieur de Lusigni, qui s'en apperçut aussi-tôt, en eut une cruelle jalousie; car on dit qu'il aimoit son écoliere de tout son petit cœur. Il lui en parla, lui fit de grandes plaintes; & avec le temps il se porta même à un peu plus de furie qu'il n'est permis à un galant homme d'en avoir contre une femme: il la traita comme un de nos Ducs traita ces jours passez la belle Comtesse de Monsalve, c'est à dire qu'ils se firent l'amour à bons grands coups de poins. Dites-vous, Mademoiselle, repartit Montal: que la Comtesse de Monsalve a eu des coups de poins? He! de quel pays suis-je donc, pour ne le point sçavoir? Mais parbleu! ajouta-t-il; je demande pardon à Monsieur de Lusigni, si je vous interromps; apprenez-moi cette histoire avant que d'achever la sienne.

Monsieur le Duc de ... reprit-elle; il n'est pas necessaire de le nommer; est le bon ami de Madame de Monsalve. C'est un homme d'esprit. Elle en a beaucoup aussi, & c'est la seule cause de leur amitié à ce qu'elle dit. Cependant un autre Duc ayant pris plaisir à la conversation de la Dame, & l'ayant souvent visitée; le bon ami en devint jaloux. Il la pria de ne plus recevoir cet autre Duc. Elle *lui* dît qu'il étoit mal-aisé, & même fâcheux, de se faire celer à un homme de cette qualité. Madame, lui dît le premier Duc, cela est mal-aisé quand on l'aime; mais tant pis pour vous si vous en êtes coiffée;

c'est

c'eſt un ſacrifice qu'il faut que vous me faſſiez. Dites-vous qu'il faut ? lui répondit-elle ; c'eſt bien me parler en maître. Je ne ſuis que ſerviteur, lui repliqua-t-il; mais Madame ; ſi vous voulez que je vous parle franchement; il ſuffit que vous m'avez permis de l'être, pour empêcher qu'un autre ne le ſoit auſſi. La Dame s'échauffe là-deſſus ; fait un grand mépris de ſon galant. Il lui répond par d'autres mépris. Elle y fut plus ſenſible que lui : elle lui donna un coup de poing ; il lui en rend un autre ; & ils ſe gourmerent de la bonne maniere.

Cela vous apprend, Meſdemoiſelles, dît Madame de Mulionne, à ne donner aux hommes aucun avantage ſur vous. Mais plutôt à vous, Madame, reprit Mademoiſelle de Barbeſieux, car ce n'eſt point une fille qui a été gourmée.

Le rival, pourſuivit-elle, arriva ſur ces entrefaites. Le premier Duc apprenant qu'il étoit déja ſur l'eſcalier, & qu'en l'état même où l'on étoit, on permettoit d'être vue ; ſortit comme un enragé ſon chapeau enfoncé ſur ſa tête, & jurant de faire encore pis qu'il n'avoit fait. L'autre Duc voyant la Dame épleurée, & qu'elle s'étoit jettée ſur ſon lit, Madame, lui dît-il, qu'avez-vous, & qui vous a miſe en cet état ? Une colique bilieuſe, Monſieur, lui répondit-elle ; mais elle me vient de quitter. Il ſe douta qu'elle étoit bilieuſe en éfet ; il avoit entrevu cette colique qui s'en alloit par un autre

escalier. Plût à Dieu! Madame, lui repliqua-t-il en souriant, que mon épée pût quelque chose pour vous venger de cette colique, je vous l'offrirois de grand cœur. La Comtesse eut le déplaisir de juger par cette réponse; qu'on ne croyoit pas trop qu'elle fût malade. Je ne prétens pas vous rapporter ici tout leur entretien. Le second Duc qu'elle n'avoit pas voulu sacrifier au premier, la sacrifia à tout le monde. Il en fit le conte, & elle n'en eut pas peu de confusion. Voila l'histoire de la Comtesse de Monsalve.

Vous voulez bien que j'ajoute quelque chose à cela? dît Mademoiselle Velzers. Tout ce qu'il vous plaira, répondit Mademoiselle de Barbesieux. Je vous dirai donc, reprit la Hollandoise, que ce second Duc est un fort méchant homme d'avoir publié cette aventure, & qu'elle n'est jamais arrivée que dans son imagination. C'est qu'il étoit jaloux du premier; & qu'enragé de le trouver toujours avec la Comtesse, qui étoit trop sage à son gré, il s'est vangé d'elle par cette imposture Il est vrai, dît le Marquis de Mirestain, que si l'on devoit croire toutes les sotises qui se disent des femmes, il n'y en auroit guere d'honnêtes; car on n'épargne pas la plus vertueuse. Cependant il y a bien plus de galanterie en France, que de débauche; & tel homme se vante d'avoir eu toutes les faveurs d'une Dame, qui n'a peut-être jamais eu l'assurance de la regarder, ou ne l'a même

jamais vue. Vraiment, Monsieur le Marquis, lui repartit Madame de Mulionne, nous vous sommes bien obligées de prendre ainsi notre parti ; & aprés tout, vous avez raison ; car moi qui suis femme, je vous avoue de bonne foi que nous sommes un peu coquettes : nous aimons qu'on nous serve, qu'on languisse, qu'on se plaigne, & qu'on fasse enfin toutes les façons qu'il faut faire pour parvenir chez nous à la bonne fortune : nous souffrons nous-mêmes quelquefois, nous languissons, nous soupirons ; mais ce n'est que vanité, & en conscience le solide n'en est pas. Voila qui va bien pour les femmes, dît Montal ; mais pour les filles ? Je n'en dis rien, ajauta Madame de Mulionne, que chacun réponde de ses pareils. Nous en répondrons assurément, dirent les filles presque toutes à la fois ; mais ce n'est pas d'elles que l'on parle le plus. Ah ! que dites-vous-là ? s'écria le Chevalier. Il n'y en a pas une qui n'ait son intrigue, si l'on en veut croire la chronique scandaleuse. L'une saute les murs du cloître où elle est en pension, pour aller passer la nuit avec son galant, qui l'attend tous les soirs à certaine heure monté sur un grand cheval. Il met les deux pieds sur la selle pour la descendre du mur, & l'y remonte avant qu'il soit jour. Deux autres obtiennent congé de l'Abbesse pour solliciter un procés : on leur donne une vieille Demoiselle pour les accompagner : elles demandent à cette vieille

fille si le fils de leur President lui est connu : croyant qu'elle ne le connoît pas, elles lui font accroire qu'il leur doit donner à dîner chez une marchande, & que c'est pour leur rendre compte des sollicitations qu'il a faites pour elles : le dîné s'y prépare ; le fils du President arrive : Bon jour, lui dit-on, Monsieur le Marquis de Chanleux ; mais par malheur c'est le Marquis de Luzau, qu'elles érigeoient en fils de President ; & la vieille le connoissoit mieux qu'elles.

Un grand Prince, continue le Chevalier, donne à souper & le bal à une autre, qui s'est aussi échapée d'un cloître. Elle ne lui donne temps que jusqu'à dix heures du soir, parce qu'elle attend un ami ; mais ce Prince passe l'heure. Cet ami peste, & meurt de froid dans la court des Feuillans, attendant que le Prince soit dehors. La Demoiselle ne pouvant s'en défaire, & craignant que l'autre n'eût de la peine à entrer dans le logis si l'heure étoit passée, & qu'on fermât une certaine porte à la clef aprês la sortie du Roi du bal ; lui envoye le juste-au-corps bleu de ce Prince même, qu'il avoit quitté pour mieux danser. Le juste-au-corps évanoui interrompt un peu la danse ; il étoit de grand prix. La belle prend occasion de ne vouloir point recommencer le bal. Le Prince sort ; on ferme aprês lui la porte que j'ai dit. L'autre vient un demi quart-d'heure aprês avec le juste-au-corps, qui est un passe-port pour lui ; on le prend

pour le Prince. Il avoit oublié de dire quelque chose à la Demoiselle ; elle étoit déja couchée ; il lui parle dans son lit, & la femme de chambre de la Dame du logis ouvre les rideaux du pied mal à propos.

J'ai enfin une liste, continua le Chevalier, de mille bons tours qui n'ont été faits que par des filles, & la plus sucrée y est couchée pour quelque chose ; après cela croyez qu'elles ne font point parler d'elles. On en parle sans doute, dit Lusigni, mais elles vous répondront comme les femmes, que le solide n'est pas de leurs intrigues. Il y a bien de la difference, reprit Montal ; & les femmes ont lieu de s'en soucier bien moins qu'elles. Il nous va dire des folies, interrompit Mademoiselle de Barbesieux, si nous ne quittons cette matiere. Ma foi, Mademoiselle, reprit-il, je n'en dis pas tant que vous ; & voyant la guerre que vous me faisiez l'autre jour, je croyois que vous étiez bien plus scrupuleuse que vous ne l'êtes : mais Dieu merci & graces aux histoires que vous avées contées ; à celle de Monsieur de Lusigni même ; j'ai reconnu que l'expression un peu gaye ne vous déplaît pas. A propos, dît Madame de Mulionne, est-ce que nous n'entendrons pas la fin de cette histoire de Monsieur de Lusigni ? Pardonnez-moi, répondit Mademoiselle de Barbesieux, & je m'en vais l'achever.

Monsieur de Lusigni & elle se gour-

merent donc. La Demoiselle outragée trouva par dépit le rival encore mieux fait. Ils se reconcilierent pourtant : mais elle se servit depuis de beaucoup de leçons de subtilité, que son amant lui avoit apprises outre celles de poësie, pour le tromper comme d'autres. Quand le petit homme le reconnut, sa furie devint bien plus grande qu'auparavant. Il ne garda plus de mesures avec elle. Il dît ce qu'il en sçavoit à tout le monde : il commença par son rival même à qui il fit voir de ses lettres : il fit l'affront à la belle de lui reprocher le commerce qu'ils avoient eu ensemble, devant une compagnie qui la croyoit une sainte : il querella ciel & terre : il obligea son rival de mettre l'épée à la main ; enfin il fit le petit demon. Ah ! Mademoiselle, interrompit Lusigni, quelles horribles impressions donnez-vous ici de moi ! Sans doute, Monsieur, lui dît Madame de Mulionne, vous êtes un dangereux galant, si vous avez été capable de vous vanger si cruellement d'une fille que vous aviez aimée. Non, non, Madame, reprit-il, il faut que je repare mon honneur en achevant moi-même mon histoire. Je ne suis pas si indiscret que cette Demoiselle le veut persuader. J'ai caché prês de trois ans l'innocent commerce que j'avois avec Mademoiselle de Revenois ; & ce n'est pas ma faute, mais la sienne, si on en a sçu quelque chose.

Quand j'appris toutes ses infidelitez,

& qu'elle me jouoit ; le dépit & la jalousie s'emparerent veritablement de mon esprit, Je crus être en droit de la prier de ne plus voir mon rival : j'accompagnai la priere que je lui en fis de quelque aigreur : elle me répondit qu'elle ne verroit ni l'un ni l'autre ; elle tint pourtant mal sa parole, car elle vit toujours son nouvel amant, & je fus le seul qu'elle ne voulut plus voir. Ce procedé me mit en colere. Un de mes amis à qui je fis pitié, se chargea de lui rendre un billet de ma part : elle le refusa avec raillerie, comme si c'eût été une grande nouveauté que je me fusse mêlé de lui écrire ; & j'en fus outré. Je tâchai pourtant de croire que mon messager, à qui elle ne vouloit point avouer notre commerce, avoit plutôt été la cause de ce refus, que le mépris qu'elle avoit pour moi. Mais mon rival me vint voir l'apresdiné, & me dît qu'il en sçavoit quelque chose ; il vouloit peut-être se divertir de mon désordre pour en rire par aprês avec elle. Je jugeai par là de leur intelligence. Cette derniere preuve de mon malheur acheva de m'ôter la raison. Le lendemain je me retrouvai avec lui à une promenade, il prit à tâche de me parler encore de ce billet refusé. Dequoi aussi t'avises-tu, me dît-il, d'être amoureux de Mademoiselle de Revenois, & de lui envoyer des poulets ? tu sçais que c'est la plus indifferente fille du monde, & la plus railleuse ; il me railloit lui-même froidement en disant cela.

Je compte pourtant, lui répondis-je, qu'elle ne refusera pas toujours ce que je lui écris, deussai-je le luy faire presenter par quelqu'un qui ne lui déplaît pas. Et qui voudrois-tu employer ? me repliqua-t-il. Vous-même, repartis-je, si vous voulez en prendre la peine. Moi ! s'écria-t-il, non : j'aurois trop peur que, comme les jaloux sont emportez, tu n'y eusse mis quelques grosses paroles, & qu'elles ne me fissent jetter par les fenêtres ; je voudrois voir du moins auparavant ce que porte le billet. Ah ! trés-volontiers, lui dis-je. Là-dessus, je le tirai de ma poche, & je lui en fis la lecture. Mon homme rougissoit & pâlissoit à chaque mot ; & c'étoit pour moi un petit commencement de vengeance. Il semble à t'ouir, me dît-il, qu'elle ait eu un commerce bien particulier avec toi. Que voulez-vous ? répondis-je : on ne sçait ce qu'on écrit quand on est amoureux ; & un jaloux peut s'imaginer des choses qui n'ont jamais été. Nous nous separâmes quelque temps aprês ; & ne doutant point qu'il n'allât trouver mon infidelle dans la rue du chapeau rouge, où elle devoit être toute l'apresdinée chez deux de ses cousines ; je le suivis d'un peu loin, & j'y entrai aprês lui. Il y avoit belle compagnie. Les bons amis se suivent, dît quelqu'un qui sçavoit à demi nos affaires ; d'où viennent-ils tous deux ensemble ? Il répondit que nous ne venions pas d'ensemble ; & pour commencer à entretenir les

Dames

Dames de quelque chose, il feignit d'avoir eu de petites avantures dans sa promenade. Pour le faire enrager, j'en feignis aussi. Je suis plus heureux que Monsieur, dis-je à la compagnie, j'ai trouvé sous mes pas un billet qui vaut dix aventures comme les siennes; il est assurément d'un amant jaloux, ajoutai-je, & les termes en sont à mon gré si plaisans, que vous aurez du plaisir à l'entendre lire. J'eus le contentement, à ces mots, de voir augmenter le trouble de mon rival, & de me vanger à longs traits de ma perfide, en la contraignant par cet artifice d'apprendre ce qui étoit dans mon billet. Elle n'eut toutefois pas la force de l'écouter tout entier. Une indisposition, veritable ou feinte, lui donna un prétexte pour sortir de la chambre avant qu'il fût achevé. Voilà ce que je fis, Mesdames; mais ce n'est point là publier le commerce qu'on a eu avec une maitresse : car, excepté mon rival que j'en voulois bien instruire, aucun de la compagnie ne pouvoit deviner que cela s'adressoit à elle, si les choses en fussent demeurées-là. Pardonnez-moi, dit Mademoiselle de Barbesieux; vous montrâtes à Madame la Marquise de Vierson les lettres que vous en aviez reçues. Il est vrai répondit-il; mais si ce que je fis pour lors n'est point d'un honnête homme, il n'y en a point au monde; tout autre que moi auroit fait la même chose. J'aprens qu'au lieu de me vouloir ménager, on fait cent

railleries de mon amour : je rends visite à cette Marquise, elle se moque de ma jalousie ; une perfide lui a fait accroire que bien loin d'avoir eu de l'estime pour moi, elle ne me connoît presque pas. J'entens de mes propres oreilles que l'on dit : *Helas ! le pauvre petit homme ? Quoi, Monsieur de Lusigni est amoureux de moi ! que je suis fâchée de ne l'avoir pas sçu plûtôt !* J'entens encore pis, & j'ai deux cens lettres dans ma cassette qui ne sont pas seulement fort tendres, mais pleines d'emportemens & d'amoureuses friponneries ? Quel amant aurois-je été, bon Dieu ! si pour montrer que je n'étois pas digne de tant de mépris, je n'eusse fait voir ces lettres ? Mais je ne les montrai pas pour en triompher. Je voulus seulement que la Marquise ne crût pas que je fusse fou sans avoir raison de l'être. Je retournai chez moi ; je pris tous ces témoins irreprochable de l'imprudence de ma cruelle, & les apportai à cette Dame : tenez, lui dis-je, en les lui donnant à lire, voilà comme on ne me connoît pas ; si l'infidelle traite si bien ceux qu'elle n'estime point, comment en use-t-elle avec ceux qu'elle aime ?

Lusigni s'échauffoit au souvenir de ses amours, & il sembloit qu'il fût encore aux prises. Ah ! mon bon petit Monsieur ! lui dît Mademoiselle de Barbezieux, vous n'êtes pas bien gueri du passé ; & à l'heure qu'il est, vous êtes encore en colere contre cette détestable maitresse.

Non, répondit-il, je vous assure qu'elle m'est indifferente; ou du moins, si j'y songe quelquefois, c'est pour la haïr de tout mon cœur. Je m'en doute bien, reprit en riant Mademoiselle de Barbesieux; il est beaucoup de ces gens-là. Ils aiment mieux songer sans cesse à leurs infidelles pour les haïr, que de n'avoir pas le plaisir de penser à elle. A vous dire la verité, repliqua-t-il, on a peine à revenir d'une forte passion, & je ne voudrois pas jurer que je puisse revoir cette Demoiselle sans être puissamment ému; elle est à Paris depuis deux mois. Je parlois ces jours passez de mes affaires à un President à Mortier; il me faisoit l'honneur d'avoir assez d'application à ce que je disois : Elle vint à passer dans la galerie du Palais où nous étions; la parole me mourut dans la bouche au plus important endroit de mon discours. Le President qui me vit rougir & blêmir, me demanda où étoit mon esprit : je fus contraint, pour sauver mon honneur, d'avouer franchement qu'il étoit allé avec cette belle jusqu'à la boutique d'un marchand. Mais, interrompit Madame de Mulionne, peut-on avoir tant d'amour pour une maitresse sourde, bégue, & rousse ? Madame lui répondit-il, il ne faut pas s'en rapporter au portrait que vous en a fait Mademoiselle de Barbesieux; maintenant que j'ai l'honneur de la connoître, je puis vous dire, avec sa permission, qu'elle a sujet de vouloir

beaucoup de mal à la pauvre Mademoiselle de Revenois ; cette sourde, bégue, & rousse, a pensé lui enlever un adorateur. Ho, ho! dît-on à Mademoiselle de Barbesieux, vous ne nous aviez point parlé de cela? Pardonnez-moi, répondît-elle ; ne vous ai-je pas dit qu'il n'y avoit pas de pieces qu'une bigotte n'eût entrepris de me faire? mais la Demoiselle deRevenois se seroit bien plûtôt servie de mon adorateur qu'elle ne me l'eût enlevé ; & je pardonne à Monsieur de Lusigni qui est encore amoureux, la comparaison qu'il fait de moi avec elle. Ah! reprit-il, c'est sans comparaison si celle-là vous offense. Continuez votre histoire, lui repliqua-t-elle, & vous apprendrez ensuite par la mienne, que les sujets que j'ai de me plaindre de votre belle ne sont pas ce que vous pensez.

La Marquise de Vierson, continua-t-il, leut toutes les lettres avec étonnement, & s'écria que Mademoiselle de Revenois avoit grand tort de pousser ma patience si loin, sçachant que j'avois de telles armes contre elle. O que les filles sont aujourd'hui bien trompeuses! ajouta-t-elle: A qui se fiera-t-on, si celle-là a été capable de ce que je vois? Comme elle étoit de ses amies, elle me pria pourtant de ne point divulger ces écrits. Il faut, me dît-elle, que vous consideriez ceux à qui elle appartient, si vous ne la jugez pas digne d'être considerée elle-même ; & songer que c'est une fille de qualité à qui

vous feriez un tort irréparable si cela étoit sçu. Madame, lui répondis-je, pour montrer à cette ingrate que je ne meritai jamais le traitement que j'en reçois ; je vous prie de lui rendre vous-même toutes ces lettres, la premiere fois que vous la verrez : je ne lui demande autre chose en reconnoissance, que de me laisser en paix & de ne me pas contraindre à la perdre en me perdant moi-même, si elle n'a soin de ne me point mettre au desespoir. La Marquise lui remit ce paquet de lettres entre les mains, & n'oublia rien de ce qu'il y avoit à lui dire pour son salut : mais au lieu que ma perfide devoit avoir quelque regret d'avoir mal-traité un homme qui, ce me semble, en usoit assez genereusement ; elle perdit toute retenue quand elle me vit desarmé de ces billets par où je pouvois lui nuire. Du mépris de mon amour, elle passa à celui de ma personne. Elle incita mon rival à la vanger des plus grandes marques que je lui eusse jamais données de mon amour, qui étoient mes plaintes modestes. Au refus de ce Marquis ; car malgré ce desordre il m'a toujours honoré de quelque estime ; elle employa des gens de moindre qualité. Je fus attaqué un soir, & separé. On revint sur moi en traître : je me retournai heureusement ; je me vangai de mon ennemi, & le blessai. Je sortis de Bordeaux en même temps, & m'en revins à Paris être amoureux de deux grands yeux noirs avec qui je logeois. Cette se-

conde passion me défit de la premiere ; mais je n'en fus gueres plus en repos. La place étoit prise, & je ne servois que de pis aller. On avoit outre cela plus de sagesse que je n'en demandois, & la sagesse me tue. Je pensai m'empoisonner & me battre encore pour cette maitresse : je ne trouvai point d'autre secret de l'oublier, qu'en m'embarrassant d'une troisiéme amou ; qui encore qu'elle soit plus douce, sera néanmoins plus fâcheuse que les autres. Dieu me fasse misericorde, Mesdames, je vous ai dit tous les crimes de ma vie.

Aprês qu'il eut achevé, Madame de Mulionne prit la parole & lui dît : Vous n'êtes pas fort coupable, Monsieur, si les choses vont de cette maniere ; & la Demoiselle de Revenois meritoit bien sa disgrace. Qui entendit jamais parler d'une imprudence pareille à la sienne ; de sçavoir qu'on avoit tant de quoi se vanger, & de ne pas ménager les gens plus que cela ? Quand une fille n'auroit point de commerce avec un homme, elle ne doit jamais témoigner le mépris qu'elle fait de lui, & cela ne peut manquer de tourner à sa confusion. Il ne faut du moins jamais mépriser les petits hommes, dit en riant le Marquis de Mirestain ; car ils regorgent de courage. O que si j'avois été à la place de Monsieur de Lusigni, s'écria Mademoiselle de Barbesieux, je me serois bien vangée de la bigotte autrement qu'il n'a fait ! Mais, Mesdames, répondit

Lusigni, je crois ne vous avoir rien dit qui puisse m'accuser de m'être vangé ; il me semble au contraire que j'ai eu assez de patience, & même bien plus que Mademoiselle de Barbesieux, quoi qu'elle en eût reçu beaucoup moins d'outrage. Vous ne sçavez pas les pieces qu'elle m'a faites, lui repartit cette Demoiselle. Est-ce vous faire un si grand tort, lui dit froidement le Chevalier, que de vous emprunter un amant ? Elle vous l'a rendu ; & nous ne pouvons nous plaindre, lorsqu'on nous rend ce qu'on nous emprunte. Vous allez juger tout à l'heure, reprit-elle, si la haine que je lui porte est juste ou injuste. A ces mots elle alloit commencer une autre histoire : mais on sçut que le Marquis de Ribervitle étoit de retour ; & la curiosité qu'elle eut, comme les autres, d'aller apprendre quelles nouvelles il avoit eues de Clélie, la lui fit remettre à une autre fois.

Le Marquis avoit été chez la tante de cette belle enlevée, & n'avoit rencontré que le fils de cette Dame, fort chagrin de la perte de sa cousine. Il l'avoit trouvé au lit pour quelque legere indisposition ; & tout ce qu'il en avoit pu tirer, étoit que l'on soupçonnoit à peu près les auteurs de l'enlevement, & que Madame sa mere étoit toujours à Fontaine-bleau, pour s'en mieux éclaircir. Mais en revenant à Vaux, il en avoit bien découvert davantage. Il avoit vu la malheureuse Clélie dans le même carosse drappé qui

apparemment avoit servi à l'enlever. Il avoit vu le Gentilhomme blond dont on lui avoit parlé, qui lui baisoit la main à tous momens comme malgré elle; cette belle étoit dans le fond du carosse, & lui à la portiere. Deux Dames qu'il ne connoissoit point, ou qu'il ne put reconnoître, étoient sur le devant de ce carosse ouvert de tous les côtez. Il avoit tâché de passer une petite riviere qui étoit entre lui & ce carrosse, afin de le pouvoir joindre plus vîte; mais il lui avoit été impossible; il avoit falu prendre un trop grand tour pour trouver le gué. Cependant le carosse s'étoit fort éloigné, & rouloit avec une extrême vitesse. Tout ce qu'avoit pu faire le Marquis, avoit été de ne le point perdre de vue, & de piquer toujours aprés; encore toute sa diligence avoit-elle été inutile: & croyant enfin l'avoir atteint, il l'avoit trouvé au milieu de la Seine, dans un bac qui le passoit à l'autre côté de la riviere. Le Battelier n'avoit pas voulu revenir pour passer aussi le Marquis; & il avoit eu ce cruel déplaisir, d'avoir perdu une si belle occasion de rendre un service considerable à sa pauvre malade. Il raconta cette infortune à la compagnie qui étoit venue au devant de lui jusques au milieu du grand parterre; & on raisonna longtemps sur la nouveauté de ces incidens, qu'on trouva tout à fait dignes d'une personne qui s'imaginoit être Clélie. Cependant le Marquis en écrivit au parent

de cette belle fille, & commanda à son valet de chambre de porter sa lettre en diligence, afin qu'on en donnât avis à la tante, & qu'elle fît interroger le maître du bac qu'il soupçonnoit avoir été gagné par le ravisseur. La nuit vint tout d'un coup peu de temps aprês. On convia le Marquis de Mirestain & Lusigni à souper, & à demeurer cette nuit-là dans le château pour être de la partie de divertissement qu'on pourroit faire le lendemain. Le Marquis de Mirestain, qui avoit affaire au petit coucher du Roi, fut obligé de s'en retourner à Fontainebleau. Il promit seulement de revenir le jour suivant & leur laissa le petit Lusigni pour gage de sa parole. Aprês cela on fit encore un tour de promenade en attendant que le souper fût servi, puis on soupa. On but à la santé de Clélie, & on ne donna point le temps au Marquis de Riberville de s'affliger de l'absence de cette belle. On recommença la conversation aprês souper, & on la fit rouler sur quelques médisances; puis on s'alla coucher, au grand contentement de la belle Hollandoise, qui avoit beaucoup d'impatience de tenir son amie Kermas en particulier.

HISTOIRE FRANÇOISE.

LIVRE SIXIE'ME.

QUand la Hollandoise & la belle Bretonne furent au lit ; Hé bien, dît la premiere à sa compagne, te résoudras-tu à m'éclaircir sur ce que le Marquis de Kimperbel nous a raconté ? Nous sommes seules, & tu peux me découvrir ce grand mystere en toute assurance. Est-ce de toi qu'il a voulu parler ? Est-ce de l'une de tes sœurs, ou de quelqu'autre personne de même nom ? C'est de moi-même, répondit Mademoiselle de Kermas ; il me croit enterrée il y a plus de quatre ans. Mais, repliqua Velzers, il dit que tu es morte en accouchant : Est-ce que tu aurois fait un enfant, toi ? Pourquoi non ? reprit la Bretonne, cela ne doit pas te surprendre, aprês avoir entendu dire que j'étois mariée. On nomme les aventures des autres des histoires romanesques, reprit la Hollandoise, mais celle-ci en est une, si jamais il en fut. Quoi ! tu as été mariée, grosse, morte, enterrée, & te voila encore qui passes pour une jolie pucelle ! Les filles à qui certains malheurs arrivent, ne se doivent point desesperer, puisqu'il y paroît si peu. Acheve promptement de me dire par quel miracle tout cela est arrivé, ajouta-t-elle. A ces mots

Mademoiselle de Kermas satisfit de cette sorte à la curiosité de son amie.

Suite de l'Histoire de Mademoiselle de Kermas & du Marquis de Kimperbel.

M. de Kimperbel nous a conté son histoire en si peu de mots, & a passé sous silence tant de belles circonstances, dît Mademoiselle de Kermas, que j'aurois bon besoin de la recommencer, pour t'en donner le plaisir tout entier. Les galanteries qu'il fit pour me plaire avant notre mariage; les artifices dont il se servit pour entrer dans le château où j'étois prisonniere, après que son pere m'eut fait enlever; ses déguisemens, & plusieurs autres ruses qu'il pratiqua pour tromper les sentinelles & se faire connoître à moi quand je paroissois à la fenêtre de ma prison; tout cela, ma chere Velzers, est proprement ce qui pourroit s'appeller dés aventures de roman, si pour mon malheur ce n'étoient pas autant de veritez. L'ambition de mes freres fut cause que je consentis au mariage secret dont tu as oui parler. J'y resistai long-temps, quoi que j'aimasse avec passion le Marquis de Kimperbel; & il sembloit que mon cœur m'en prédît les fâcheuses suites. J'écrivis encore cette malheureuse lettre, dont le funeste morceau, trouvé sur un de mes freres, fut interprêté si mal & produisit des éfets si terribles. Je n'oubliai rien enfin, pour détourner le cruel orage que je voyois prêt à fondre sur

nous ; mais ma destinée l'emporta sur mon peu de prudence. Le pere de M. de Kimperbel apprit le mariage de son fils par la bouche de nos ennemis, plutôt que par celles de personnes qui eussent pu pacifier les choses. Tu as sçu le reste. Lorsque je pensois aller chercher un azile à Rennes, & y trouver mes freres, à qui j'avois déja envoyé ma procuration pour soutenir la validité de mon mariage, je fus enlevée, & enfermée dans un château : & pour colorer mon absence, on fit courir le bruit que je m'étois mise dans un cloître ; que j'abandonnois ma défense ; que je consentois à être démariée, pour pouvoir me faire religieuse : on me força même, le poignard à la gorge, de l'écrire ainsi à mes deux freres ; de leur envoyer ce consentement signé de ma main ; de les prier de ne pas s'informer du lieu de ma retraite, & enfin de faire tout ce qu'il faloit pour donner la victoire au pere de mon mari. Ces pauvres malheureux penserent eux-mêmes être entierement perdus. Ce cruel les voyant obstinez à soutenir mon mariage malgré moi, remua une vieille affaire d'un duel qu'ils avoient fait il y avoit plus de quinze ans. S'ils n'eussent pris la fuite, ils auroient servi d'exemple public : le crédit de leur ennemi les fit condamner à avoir la tête tranchée. Pour le pauvre Marquis de Kimperbel, Dieu sçait quelle étoit sa douleur ; car il m'aimoit tendrement. Il dissimula néanmoins, comme il te l'a dit.

Il consentit à faire un petit voyage, & revint secretement dans le pays; aprês avoir laissé plusieurs lettres à un de ses amis qui les envoyoit à Monsieur de Kimperbel le pere, datées des Villes qu'il devoit trouver sur sa route. Craignant d'être reconnu, il se déguisa; & ne sçachant comment me voir ni me parler, il ne trouva point d'autre expedient que de se louer à un pêcheur de Morlaix, qui alloit ordinairement à la pêche aux environs de ma prison. Peut-on porter l'amitié plus loin que cela? On m'avoit logée dans une tour, où il y avoit une espece de balcon qui avançoit un peu sur la mer; & je n'avois point d'autre divertissement que de m'y promener quelquefois avec une jeune paysane assez fine & assez jolie, qu'on m'avoit donnée plutôt pour m'épier que pour me servir. Le Marquis de Kimperbel avoit bien remarqué cet endroit, & c'étoit ce qui lui avoit inspiré le dessein de se louer au pêcheur: il esperoit que je pourrois jetter la vue sur lui, & le reconnoître parmi les autres lorsque je viendrois voir la pêche, qui étoit comme je t'ai dit mon unique plaisir. Il y vint pourtant plusieurs fois sans que je parusse à ce balcon; j'étois accablée de mélancolie, & n'étant plus sensible à aucun plaisir, j'avois négligé plusieurs jours d'y aller prendre ma récréation ordinaire. Il falut qu'il imaginât quelque artifice pour m'y attirer; & voici celui dont il se servit. Dans le temps

de notre bonheur, qui fut de peu de durée, il avoit accoutumé de chanter certains vers à cause que l'air m'en plaisoit fort : c'étoit un des airs du grand balet de *l'Hercule Amoureux* : il t'en doit souvenir à toi qui aimes la musique ; c'est celui où il y a,

Dieux des Enfers,
Helas ! voyez mes peines,
Celle que je sers,
Languit dans vos chaînes.
Ah ! forcez du trépas
Les loix cruelles,
Et ne separez pas
Deux cœurs fidelles :
Ou rompez ses liens,
Ou brisez les miens.

Il se mit à chanter ce même air dans sa barque, mais non pas avec la même délicatesse qui se remarquoit d'ordinaire dans le ton de sa voix ; au contraire, il le rendoit le plus breton & le plus rustique qu'il lui étoit possible, de peur de se rendre suspect. Mais ce ne laissoit pas d'être une assez grande nouveauté en ce pays-là, d'entendre un pêcheur chanter des chansons Françoises ; & il donna une grande curiosité à la fille qui me servoit d'aller au balcon. Cette servante prit tant de plaisir à le voir aussi bien qu'à l'entendre chanter ; car tu peux croire que malgré son déguisement il ne pouvoit manquer de rester toujours quelque chose d'agreable en la personne d'un homme comme

lui; enfin elle en parut si charmée, qu'elle n'eut point de repos jusqu'à ce qu'elle m'eût fait aller moi-même sur le balcon pour entendre ce beau pêcheur. Je ne fis d'abord aucune reflexion à ce que j'avois devant mes yeux : mais lorsque je le vis nous saluer; qu'à travers de toute la feinte l'amour m'eut dit que c'étoit quelqu'un qui me devoit être bien cher; qu'enfin j'eus rappellé le souvenir de l'air & des paroles de la chanson; je me sentis tellement émue que j'en pensai perdre l'usage de tous les sens. Je considerai plus attentivement ce malheureux, & reconnus que c'étoit mon pauvre Marquis; & son pitoyable équipage fut pour moi un objet mille fois plus tendre que toute la pompe par laquelle il s'éforçoit auparavant de me plaire. Il s'apperçut bien aussi que je l'avois reconnu; & nous nous fussions parlé volontiers s'il eût osé m'aborder. La sentinelle ne l'eût peut-être point souffert, quoi qu'elle fût accoutumée à ces pêcheurs, qui ne venoient là qu'avec la permission du Gouverneur du château; & de mon côté je ne voulois pas me fier à la fille qui me servoit. Néanmoins dans la pensée que le Marquis ne s'étoit pas déguisé de la sorte sans avoir quelque grand dessein, je fis mes éforts pour gagner cette fille & pour la mettre dans mes interêts : j'y trouvai même des dipositions favorables. Mon amoureux pêcheur avoit pris à tâche de la cajoller en travaillant, pour faire accroire qu'il

n'en vouloit qu'à elle, qui comme j'ai dit étoit assez jolie: & elle avoit pris de l'amour pour lui. Je lui dis qu'il falloit faire en sorte qu'il devint son mari. Je lui promis un diamant de trois ou quatre cens écus que j'avois au doigt, s'il ne tenoit qu'à cela pour la rendre heureuse. Cette fille communiqua l'affaire au Lieutenant du château qui étoit son amant; mais non pas un amant romanesque; à mes yeux même, il se passoit tous les jours des choses entre elle & lui, qui me donnoient lieu de croire qu'on ne s'épargnoit pas lorsqu'on étoit plus loin de moi. Ce Lieutenant qui avoit ses raisons pour craindre qu'elle n'eût bien-tôt besoin d'un chapeau pour se couvrir, trouva l'occasion assez belle, & l'embrassa. Il fit apporter souvent du poisson au château par le pêcheur, & lui en fit aussi porter à ma chambre, pour lui donner le moyen de prendre de l'amour pour cette servante en la lui faisant voir de plus prês. Le Marquis de Kimperbel joua si bien son rôle, & moi le mien, qu'ayant trouvé le temps de nous parler, il me dit le dessein qu'il avoit de me sauver. Il seroit inutile de te dire les mesures qu'il avoit prises pour cela, & qui ne lui servirent de rien comme tu l'as sçu. Il venoit enfin tous les jours au château; & ce fut en ce temps-là que mes freres firent leur malheureuse entreprise; que Monsieur de Kimperbel vint pour me faire mourir, aussi-bien qu'eux; que je

retom-

tombai évanouie à cette nouvelle ; que j'accouchai ; & qu'on me crut morte.

J'entretenois mon pauvre Marquis en particulier, sous prétexte de lui parler pour la paysane, lorsque le Lieutenant du château me vint annoncer la mort de mes freres, & que le bruit couroit que j'étois complice de leur attentat. A cette nouvelle, comme si j'eusse été frapée d'un coup de tonnere, je tombai aussi-tôt entre les bras du pêcheur ; qui n'étant pas moins affligé que moi, ni moins troublé de cette funeste nouvelle, n'eut pas la force de me retenir ; il me laissa aller rudement sur le plancher. On me crut morte de cette chute ; & comme j'étois toute prête d'accoucher, j'accouchai d'un enfant qui ne vêcut que quelques momens. Je te laisse à deviner ce que devint le Marquis de Kimperbel, à la vue d'un si grand désordre. On dit que le pauvre homme étoit désespéré. Il se fit bien-tôt connoître pour ce qu'il étoit, au grand étonnement de ceux qui furent les témoins de ses actions. On ne le pouvoit separer de mon corps qu'il embrassoit de la maniere du monde la plus tendre & la plus pitoyable, faisant des plaintes qui eussent été capables de toucher l'ame la plus barbare. Il détesta cent fois la cruauté de son pere, dont il n'évita la présence que parce que son désespoir le portoit à se vanger sur lui de ma perte : en fin il me donna à ce qu'on dit des marques d'amour si extraordinaires en ce fu-

neste moment, que je ne suis pas surprise que la passion qu'il a eue pour moi dure encore. Son pere, qui apprit à son arrivée le déguisement & les artifices dont il s'étoit servi pour me voir, sentit un redoublement à sa colere, que la seule nouvelle de ma mort fut capable de moderer. Il se fit montrer mon corps pour voir si on ne le trompoit pas; cet accident lui paroissant d'autant plus incroyable qu'il l'avoit moins esperé, & qu'il lui épargnoit peut-être un grand crime. Il donna ordre ensuite qu'on m'enterrât promptement, sans avoir égard aux raisons d'un Medecin qui vouloit qu'on me gardât au moins quarante heures; parce qu'il est assez ordinaire aux femmes accouchées de tomber dans une espece de lethargie qui a toutes les apparences de la mort, mais dont elles ne meurent pas. On m'ensevelit avec mon enfant dans le même cercueil; & on me porta dans une cave de la chapelle du château, où l'on avoit enterré quelques Gouverneurs.

En verité, interrompit la Hollandoise, tu me dis là des choses bien étranges! mais comment le cercueil & la cave n'achéverent-ils pas de te tuer? Tu le vas sçavoir, répondit Kermas.

Après qu'on m'eut enterrée, M. de Kimperbel le pere s'en retourna, & commanda tout d'un temps qu'on lui amenât son fils: mais son désespoir l'avoit déja fait partir pour entreprendre les voyages qu'il t'a dit qu'il a faits: ce cruel pere se

put jamais adoucir le déplaisir qu'il lui avoit causé. Il fut deux ans sans le revoir ; & le pauvre Marquis ne retourna & ne se résolut à épouser Mademoiselle de Kimarez, que par les raisons que tu sçais déja. Pour moi, je fus enterrée jusqu'à minuit, qu'il prit fantaisie à la paysane qui me servoit, & au chapelain du château, de venir lever la pierre de la cave pour voir si le Medecin avoit dit vrai. Ils avoient conçu l'esperance d'une meilleure fortune, s'ils pouvoient me sauver & me rendre à un homme dont ils voyoient que j'étois si fortement aimée. Ils vinrent donc à minuit lever secretement cette pierre ; on n'avoit mis mon cercueil que sur les premiers degrez de l'entrée de cette cave ; ils me secoururent enfin si à propos, que m'ayant trouvé des signes de vie, ils me tirerent de là, & me separerent de mon enfant qui étoit veritablement mort ; & me porterent dans la maison de ce chapelain. Je n'y fus pas demie heure que j'ouvris les yeux, & que je donnai esperance de me guerir. Le lendemain ce bon prêtre trouva l'invention de me faire emporter hors du château sans qu'on me vit, & de me conduire jusques à quelques cabannes de pêcheurs qui étoient sur le rivage de la mer. Là il prit de moi tous les soins imaginables ; aussi-bien que cette pauvre paysane. Au bout de six semaines ils me remirent sur pied. L'un & l'autre me prêterent le peu d'argent qu'ils avoient, pour m'embar-

quer à Breſt & paſſer à la Rochelle où l'on m'avoit dit qu'étoit le Marquis de Kimperbel. La payſane me voulut ſuivre, & nous montâmes toutes deux ſur mer avec des eſperances aſſez douces. Mais une tempête furieuſe qui ſurprit notre vaiſſeau, & qui dura deux jours & deux nuits, nous jetta enfin ſur des côtes inconnues. Je ne t'amuſerai point du récit particulier de cette avanture, qui te paroîtroit incroyable. Notre navire ſe briſa contre les rochers d'une iſle. Il ſe ſauva peu de perſonnes avec nous, que les vagues avoient jettées ſur le ſable par un bon-heur extraordinaire. Nous fumes encore plus heureuſes de trouver quelques Hollandois qui nous aſſiſterent juſques à ce qu'il plût à la fortune d'envoyer là un autre vaiſſeau pour nous repaſſer en France; car les habitans de cette iſle n'en avoient pas, & n'y avoient été jettez auſſi bien que nous que par un naufrage. Juge un peu quelle fut ma douleur, lorſque j'appris qu'il y avoit plus de trente ans qu'il n'y étoit abordé de vaiſſeaux que le nôtre, quoi que ce ne fût que pour y perir; & que j'eus tout ſujet de craindre qu'il ne m'y fallût paſſer le reſte de ma vie avec ces miſerables. Je n'y demeurai cependant que trois ans; après leſquels je trouvai occaſion d'en ſortir, & de m'en revenir en Bretagne: mais j'appris à mon retour, que le Marquis de Kimperbel avoit épousé une autre femme. J'en eus plus de déplaiſir que

de toutes mes autres traverses : j'en fus même malade prês de six mois au beau milieu de Rennes même, où l'on ne songeoit guere que je pusse être encore en vie. De là, je m'en vins à Paris aprês m'être fait reconnoître de Madame la Duchesse d'Alimberg, à la considération de qui tu m'as bien voulu loger avec toi, & qui est cause de notre amitié. Mon dessein étoit de m'enfermer dans un cloître pour le reste de mes jours, sans découvrir à personne qui j'étois, ni mes avantures ; & j'eusse executé cette résolution à notre retour à Paris : mais la rencontre que j'ai faite ce soir, de celui dont j'avois évité la rencontre en Bretagne, m'a jettée dans le plus grand désordre du monde ; & je ne sçais s'il ne me feroit pas plus avantageux qu'on m'eût laissée ensevelie.

Elle finit son recit à ces mots : & Mademoiselle Velzers s'étant apperçue qu'elle pleuroit ; Dormons, lui dit-elle, au lieu de nous affliger, & demain je te dirai ma pensée sur ce que tu pourrois faire. Ah ! reprit Mademoiselle de Kermas, je n'ai qu'à me jetter dans un convent, comme je te l'ai dit, & n'ai rien autre chose à prétendre. Leur conversation se termina bien-tôt aprês, ou du moins je suis obligé de la leur faire finir en cet endroit ; parce qu'il faut conclure, & que j'ai mes raisons pour cela.

Si l'on a de l'impatience de sçavoir ce que Clélie deviendra : à peine on fut éveillé le lendemain qu'on apprit que

ſon raviſſeur étoit ſon cher Aronce, le jeune Marquis de Vingſter. Il étoit venu ici d'Angleterre pour y faire quelque complimens de condoléance : la gouvernante de Clélie avoit ſçu par un laquais de la tante même, qui étoit complice du tout, qu'il étoit à Fontaine-bleau ; qu'il l'avoit obſervée, ſuivie, & s'étoit trouvé à propos vers le canal pour la retirer de l'eau. C'étoit pour aller chez la Comteſſe de Pardelles, qu'ils avoient paſſé le bac tous enſemble ; tout cela néanmoins à l'inſçu du couſin de cette fille, pour des raiſons que j'expliquerai, pour peu que l'on me preſſe de donner un troiſiéme tome. Il eſt arrivé depuis bien d'autres avantures à Clélie. Outre que l'eau qu'elle avoit bue dans le Tibre avoit un peu rafraîchi la bile qui nourriſſoit ſa mélancolie ; la joye de revoir ſon cher Aronce acheva de la guérir, & ils s'épouſerent. Meſdemoiſelles de Kermas, de Barbeſieux, & Velzers, furent auſſi aſſez contentes par la ſuite des temps ; & les cavaliers même eurent la conſolation de voir enfin tourner à leur avantage le dénouement de leurs avantures.

FIN.






Louis Cezar de
Créneaux
Marquis Dentragues

